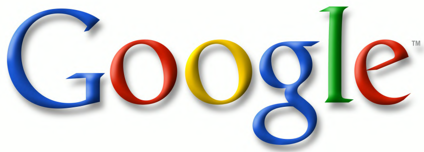




A

L'ARTISTE ET AU PENSEUR

ANATOLE FRANCE

sont dédiées

ces pages.

F. S.

Décembre 1893.



FRANÇOIS DE SALVERTE

LE ROMAN

DANS

LA GRÈCE ANCIENNE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3, PLACE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

1894



LE ROMAN

DANS

LA GRÈCE ANCIENNE

INTRODUCTION

Le nom de Roman fut donné pour la première fois aux œuvres que les trouvères du moyen âge composaient en langue *romane*, alors l'idiome vulgaire, par opposition au latin, la langue savante et liturgique. Venus à l'aurore d'une société, les trouvères sentaient comme sentent les âmes neuves et pensaient comme pensent les jeunes intelligences. Aussi la passion du merveilleux se manifestait partout dans leurs poèmes. Lorsqu'ils célébraient quelque fait d'armes illustre leur enthousiasme



leur montrait toutes choses, les hommes et les événements, comme à travers un prisme qui les transfigurait, qui les grossissait à l'infini. Lorsqu'ils disaient une tradition d'autrefois, ils ne manquaient point de faire intervenir dans leur conte des esprits du Ciel et de l'enfer, des saints et des sorciers, des spectres et des dragons, des sylphes, des gnômes et des lutins. Lorsqu'ils flétrissaient la tyrannie du seigneur ou la cupidité du moine, ils cachaient leurs railleries sous le voile d'images abstraites. Et lorsqu'ils voulaient instruire le lecteur, leurs discours prenaient pour mieux être écoutés la forme d'un apologue. — Ainsi, chansons de gestes et naïves légendes, satires, allégories et fables, tous ces ouvrages, malgré leur diversité, avaient un trait commun, un même caractère fictif. Il est donc assez naturel que le nom sous lequel on les désignait soit resté dans notre langue, étendu dans la suite à toute narration plus ou moins fabuleuse.

Le mot, on le voit, est d'origine moderne. Nous devons néanmoins l'appliquer à certaines productions de l'antiquité faute de pouvoir lui trouver d'équivalent précis chez les Anciens. La raison en est fort simple : ce

que nous appelons le *Roman* ne devint jamais une branche distincte de leur littérature. Ce genre bâtard qui emprunte à l'histoire le ton et la forme du récit, qui se rapproche de la comédie et de la tragédie par l'invention de l'intrigue, par l'analyse des passions et la peinture des mœurs, le genre romanesque, appelé à prendre de nos jours un si prodigieux développement, chez eux n'existait pas et ne pouvait exister.

I

Il ne faut pas oublier que le Livre ne s'adressait alors qu'à une élite d'esprits délicats, à une aristocratie de naissance, de talent et de fortune. Les hommes instruits étaient en infime minorité et par là se trouvaient revêtus d'une sorte de sacerdoce. Ils le savaient. Ils comprenaient qu'à la situation exceptionnelle que le destin leur avait faite, correspondaient des devoirs exceptionnels. Placés à la tête de la nation, ils en étaient l'âme, la force active et pensante. Législateurs ou philosophes, orateurs ou moralistes,

poètes ou historiens, ils ne songeaient donc point à lire des ouvrages frivoles « faits pour le seul amusement d'honnêtes paresseux ».

Quant au peuple, en supposant même que cette sorte de distraction lui eût été permise, le temps lui eût manqué pour en profiter. Lorsque l'artisan grec quittait son travail, le pêcheur sa barque, le commerçant son échoppe, ils étaient convoqués sur l'Agora pour prendre une part effective, une part directe, dans le gouvernement des affaires. Membres de l'assemblée générale, ils votaient, ils délibéraient, ils nommaient les magistrats. Membres des tribunaux, le sort les appelait à instruire toutes les causes, à juger tous les procès : L'homme s'effaçait sous le citoyen, et il ne connaissait pas ce goût pour les occupations intimes, les occupations du foyer qui, par suite des conditions nouvelles d'existence, tend à se répandre de plus en plus dans nos sociétés modernes.

L'État du reste, se chargeait lui-même d'amuser la multitude [1]. Les fêtes civiques et religieuses instituées sur tous les points du

1. Cf. Villemain, *Essais sur les romans grecs*. Introduction à l'édition des *Romans grecs* de Merlin.

territoire de l'Hellade, n'avaient point d'autre but. Sans parler de certaines réunions où la nation entière était convoquée comme à Olympie par exemple, à Delphes et à Corinthe, il y en avait d'autres, et en très grand nombre, d'un caractère plus local, qui se tenaient dans chaque ville, dans chaque bourgade, soit pour honorer la divinité protectrice de la cité, soit pour célébrer le retour des mois et des saisons. A Athènes on comptait chaque année plus de quatre-vingts jours ainsi enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne [1]. Ces réjouissances ne consistaient pas seulement en des luttes athlétiques, mais aussi en des concours de musique et de poésie qui charmaient, qui élevaient les esprits. Le théâtre, où la place du pauvre était payée par le Trésor, remplissait le même dessein. Naturellement curieux et avide d'émotions, le Grec trouvait aux représentations dramatiques un plaisir tout particulier. En outre, lui qui n'avait point de journaux et peu d'écoles voyait dans la tragédie une école de religion et d'histoire, dans la comédie un véritable

1. Cf. Hermann, *Lehrbuch der Antiquitäten*, II, § 52 62.

journal mêlé à tous les événements de la vie contemporaine.

Les spectacles, les harangues, les lectures publiques, voilà donc quelle était alors la seule littérature populaire : C'était une littérature active, en quelque sorte vivante [1], dans laquelle le roman, tel que nous le concevons aujourd'hui, n'aurait su prendre place.

D'ailleurs, l'extension que le genre romanesque a prise dans les siècles actuels est due surtout à la source intarissable d'intérêt où il puise, qui lui permet de se rajeunir, de se renouveler sans cesse, de plaire aux hommes de toutes conditions et de tout âge, d'exalter toutes les imaginations et d'émouvoir tous les cœurs. Cette source d'intérêt c'est l'amour. Amour et roman sont presque devenus synonymes. Huet a défini le roman une histoire feinte d'aventures amoureuses. « Qu'est-ce qu'un roman, disait encore Bourdaloue, sinon une fable où l'amour est traité par art et par règles, où la passion dominante et le ressort de toutes les autres passions c'est l'amour, où l'on affecte d'exprimer toutes les faiblesses,

1. A. Chassang. *Histoire du Roman*, p. 389.

tous les transports, toutes les extravagances de l'amour, où l'on ne voit que protestations d'amour et maximes d'amour, où la gloire même, la belle gloire est de tout sacrifier à l'amour, tellement que l'amour est toute son occupation, toute sa vie, tout son objet, sa fin, sa béatitude et son dieu ! »

Or, il est aisé de voir que les mœurs, l'organisation sociale des Hellènes ne permettait guère au roman d'amour de prendre naissance et que cette psychologie assez raffinée, assez subtile, qui chez nous fait vivre le roman d'amour, ne convenait point à leur génie.

Ils voyaient en effet toutes choses plus simplement que nous, et c'est peut-être pourquoi toutes choses leur paraissaient plus grandes et plus belles. Ils étaient jeunes. L'âme humaine se révélait à eux pour ainsi dire en bloc, et ils ne s'attardaient pas à en décomposer toutes les impressions. Étudiez les arts. Considérez les dessins qui ornent leurs poteries, ou mieux considérez leurs statues. Arrêtez-vous par exemple devant ce chef-d'œuvre qui se nomme la Vénus de Milo. Rien n'égale l'harmonie de ses lignes, la délicatesse et la fraîcheur de ses traits. C'est l'idéal antique dans sa conception la plus pure.

Mais combien froide paraît à nos yeux l'expression de la déesse des voluptés, et combien élémentaire l'état psychique que reflète son sourire.

Leur littérature présente un caractère semblable. N'espérez pas voir les dieux et les héros d'Homère se replier beaucoup sur eux-mêmes. Leur violence est irréfléchie comme leur pitié. Le poète les fait toujours obéir à leur premier mouvement : il les a conçus tout d'une pièce... Voyez encore le théâtre grec. L'action pour ainsi dire n'existe point. C'est, à l'origine surtout, une situation à peu près fixe. Prométhée demeure enchaîné sur son rocher du début à la fin du drame, et reste constamment semblable à lui-même dans son farouche orgueil. Chaque personnage que les Anciens ont mis en scène symbolise ainsi en quelque sorte un mouvement d'âme unique. Oreste personnifie le remords, Ajax la colère, Œdipe la douleur, Médée la jalousie de l'épouse, Alceste son dévouement, Andromaque l'amour maternel, Antigone la piété filiale. Les acteurs qui jouaient ces rôles se couvraient le visage d'un masque, et ce masque aux traits immobiles ne choquait personne, tant les sentiments qu'il était

destiné à traduire avaient peu de nuances.

Certes on ne saurait prétendre qu'il en fut toujours ainsi. Avec le temps, le livre et le théâtre ont fait aux subtilités de l'observation morale une place de plus en plus large. Pour s'en convaincre il suffirait de mettre en parallèle Eschyle et Euripide, Aristophane et Ménandre, Hérodote et Xénophon. Néanmoins — et c'est sur ce point qu'il convient d'insister — même à une époque très tardive, l'analyse psychologique ne pourra fournir le fond d'un ouvrage, et produire à elle seule presque tout l'intérêt d'un roman.

Il en sera de même pour l'étude de mœurs. Je crois avoir déjà suffisamment montré qu'aux beaux siècles de la Grèce, au moment de ses plus grandes vertus, les constitutions démocratiques des États de l'Hellas, en obligeant tous les citoyens à se réunir, à se fréquenter sans cesse, absorbait leur vie privée dans leur vie publique. D'un autre côté, cette vie privée, la vie de famille était secrète. La famille, chez les anciens, avait quelque chose de sacré. La maison était un temple, et le foyer un dieu, la providence de la maison, le symbole des ancêtres, un dieu spécial, exclusif, intérieur. Et nul étranger ne pouvait, sous

peine de sacrilège, être initié aux mystères de son culte, ni assister aux actes de la religion domestique.

Enfin, dans la condition que lui faisait la société païenne, la femme pouvait-elle devenir l'héroïne d'une fable quelconque ? On le sait, elle n'avait aucune dignité, aucune liberté. Elle restait esclave toute sa vie, ou ponr mieux dire, toute sa vie elle restait enfant. Dans la famille elle ne comptait pas ; à plus forte raison elle n'exerçait aucune influence sur la société. Son existence entière s'écoulait dans un appartement spécial, une sorte de cloître interdit aux hommes et ne donnant que sur un petit jardin ou bien sur une cour triste et étroite pour qu'elle ignorât toutes choses de la vie extérieure. Elle y grandissait d'abord auprès de sa mère, apprenant à coudre, à tisser la laine, à veiller aux soins du ménage, apprenant surtout à savoir se taire[1] et obéir, ce qui constituait chez la femme, aux yeux des anciens, la suprême sagesse. Puis, quand elle atteignait l'âge de quinze ans, son père s'occupait de la marier. Il lui choisissait un époux parmi ses voisins,

1. ... μῦθος δ'ἄνδρεσσι μελήσει. *Od.*, ch. I, vers 358.

ses parents, ses amis. Il le choisissait sans la consulter, et elle le voyait souvent alors pour la première fois. Et lorqu'elle devait franchir le seuil de sa nouvelle demeure, il fallait que le mari l'enlevât, simulant un rapt, afin de bien témoigner qu'elle n'avait aucun droit par elle-même, qu'elle n'y entrait point par l'effet de sa volonté, mais que le maître du lieu l'y introduisait par un acte de sa puissance[1].

L'union conjugale, du reste, était considérée comme une institution d'ordre purement économique établie pour perpétuer la famille et la race. Cela est si vrai que le législateur antique a pu rendre le mariage obligatoire et d'autre part contraindre l'époux à répudier l'épouse stérile, sans tenir compte de toute affection ni de tout droit naturel.

En quittant son père, la femme change de maître, elle ne change pas de vie. Pendant de longues heures d'oisiveté elle se farde les yeux, les lèvres et les joues, elle se polit les ongles et se parfume les cheveux. Le reste du temps elle file, surveille ses esclaves et leur distribue des travaux. Elle ne sort que pour

1. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 45

remplir quelques devoirs de dévotion, encore ses suivantes doivent-elles l'accompagner.

Tant que la femme sera condamnée à cette servitude et à cet isolement, il ne saurait être question d'elle dans les narrations fabuleuses. Il nous faudra donc attendre jusqu'aux siècles de décadence, quand s'effacera l'idée religieuse et que les mœurs se relâcheront, pour saluer l'éclosion du conte d'amour. Seulement il sera tard; le génie grec épuisé ne concevra plus d'œuvres fortes et originales. Le conte d'amour ne sera qu'un exercice d'école pour le rhéteur, un thème quelconque à descriptions et à déclamations. Et les contemporains n'y verront pas — et ils auront raison de n'y point voir — un genre littéraire nouveau.

II

Cependant si ce genre romanesque fut inconnu des Anciens, le roman dans le sens plus large du mot, la fiction ne le fut pas. La fiction, vieille comme l'humanité, est de tous les pays et de tous les temps, car elle

est née de ce besoin universel que nous éprouvons de nous soustraire parfois au cours ordinaire des choses, de rêver un ordre d'événements plus riants ou plus singuliers que ceux dont nous sommes témoins. Chez les Grecs, ce besoin se manifestait plus que chez tout autre peuple. Leur riche et brillante imagination que la beauté de leur climat et la pureté de leur ciel contribuaient à développer ne pouvait rester inactive : Ils étaient tous romanciers comme ils étaient poètes de naissance et un peu sans le savoir.

Ils furent romanciers dès leur origine. Cet immense tissu de fables qui constitue leur mythologie en porte témoignage. Car leurs dieux ont pour eux bientôt cessé d'être des dieux, c'est-à-dire des abstractions, des fantômes : Le peuple, voulant préciser l'objet de ses aspirations et de ses craintes, les a bientôt revêtus d'une forme sensible. Il en a fait des êtres d'une nature supérieure sans doute à celle des mortels, mais vivant de la même vie, partageant les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes voluptés et les mêmes souffrances, ayant les mêmes mœurs, des lois et des insti-



tutions semblables. Leur demeure devint une véritable cité bâtie de toutes pièces dans le monde des chimères, et habitée par des milliers de personnages fictifs dont chacun eut son caractère propre, ses occupations distinctes, son histoire; sujet inépuisable à de curieux récits qui, de génération en génération soigneusement conservés, bien longtemps passionnèrent les Hellènes.

Aux fables divines s'ajoutèrent de bonne heure les fables héroïques. Une société ne s'enfante point sans secousse. La première période de toute vie nationale est une époque de guerres et de troubles. Les luttes que soutinrent les ancêtres des Achéens durent favoriser l'apparition d'un grand nombre d'aventuriers qui se signalèrent à l'admiration de la postérité par leur sagesse ou leur valeur. En ces âges obscurs qui précèdent l'histoire, il est naturel que l'imagination populaire s'exerce librement sur la donnée de la tradition pour l'amplifier, pour l'exagérer, pour l'enrichir d'une foule de circonstances merveilleuses. Peu à peu ces héros furent donc transformés par l'enthousiasme et la superstition de leurs concitoyens en des demi-dieux, et leurs noms entourés d'un

vaste cycle de légendes plus surprenantes même que celles de nos vieux chevaliers.

Toutes ces fictions primitives ne peuvent être laissées sous silence dans cette étude ; mais, on le devine, nous ne ferons qu'effleurer un sujet aussi vaste. Je ne puis songer à passer en revue cette multitude de contes. Des traités spéciaux ont été écrits sur la matière ; j'y renvoie le lecteur. Nous nous bornerons ici, dans une rapide synthèse, à essayer seulement de découvrir comment se forma et se développa ce que j'appellerai le Roman Mythologique de la Grèce.

Plus tard, quand la curiosité superficielle de l'enfance qui s'arrêtait aux confins du mystère, fit place au besoin de pénétrer plus profondément le secret des choses, la science apparut à côté de la foi, et, dans la fiction, l'inspiration philosophique vint se substituer à l'inspiration religieuse. Elle ne fut pas moins féconde. Le pacte conclu par la pihlosophie avec la fable ne se rompit en effet jamais chez les Grecs. Il y a là une singularité qui avait frappé les Anciens eux-mêmes. Quelques-uns s'efforcèrent de réagir contre la coutume, trouvant qu'il était peu digne d'un sage, sous quelque prétexte que ce fût, de

débiter des contes faits à plaisir [1]. Un épicurien, du nom de Colotès, écrivit un livre dans ce but. Il prenait Platon vivement à partie : « Si tu veux, disait-il, nous faire connaître ce que tu penses des choses célestes et de la destinée des âmes, pourquoi ne pas nous en instruire simplement et sans détour? Pourquoi inventer un personnage, imaginer un fait extraordinaire, arranger tout un drame de ton invention et fermer ainsi par le mensonge la porte à la vérité [2] ? »

L'éloquence de Colotès ne servit toutefois de rien. La légèreté, la mobilité d'esprit des Hellènes rendaient chez eux nécessaire cette alliance de la raison et de l'imagination. Les théories abstraites de la métaphysique, les austères leçons de la morale pour être comprises, pour être écoutées, avaient besoin de se dissimuler sous les formes plus attachantes d'une poésie, d'un dialogue, d'une parabole. C'est ce qui faisait dire à Aristote que l'ami de la vérité devait l'être aussi des fables [3]. Et Dion Chrysostome développait la même idée

1. Cf. CHASSANG, *Hist. du Roman*, p. 14 et sqq.
2. Cf. MACROBE, *Commentaire sur le songe de Scipion*, I, 2.
3. ARISTOTE, *Métaphysique*, liv. I, ch. II.

dans l'un de ses discours [1], joignant, comme nous aurons l'occasion de le voir, l'exemple au précepte, et, avec lui, Plutarque, aux yeux duquel les hommes n'étaient que de grands enfants, comme les enfants toujours plus attentifs aux discours les moins sérieux [2].

Nous trouverons le germe du Roman philosophique dans l'apologue. D'abord réduit à quelques lignes, le cadre de l'apologue s'élargit ensuite, et des personnages humains se substituent aux animaux et aux plantes qui, jusque-là, y paraissaient seuls. La fable devenue une nouvelle, cette évolution sera suivie d'une autre. Afin de donner plus d'attrait à son récit et afin d'avoir une liberté plus grande, l'écrivain transportera la scène de sa fiction en des terres supposées, où il pourra nous montrer l'homme selon ses préceptes, types de toutes les perfections, ou bien fonder un État modèle pour donner un corps à ses utopies politiques et sociales. En même temps que ces romans sur la géographie, paraîtront des romans sur l'histoire. Les Anciens ne se faisaient pas du rôle de l'his-

1. Dion Chrysostome, *Discours*, V.
2. Plutarque, *De la manière de lire les poètes*, ch. i.

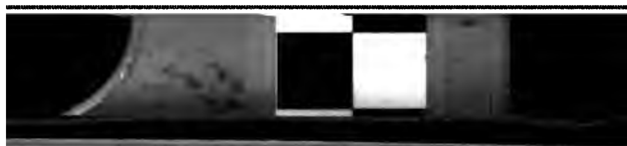
torien la même idée que nous. On le considérait presque en orateur ayant une cause à défendre. Il en profitait parfois pour dénaturer, pour modifier les événements selon les besoins de sa thèse. Les Grecs surtout passèrent si bien maîtres en cet art que leurs impostures finirent par indigner les Romains eux-mêmes[1]. Avec autant d'érudition que de goût, M. Chassang s'est efforcé de démêler la part de l'imagination dans leurs écrits historiques[2]. Son travail sera pour nous un guide précieux, mais nous ne pourrons le suivre pas à pas. Ici encore nous devrons beaucoup nous restreindre. Nous ne nous arrêterons donc qu'à ceux d'entre ces livres qui présentent un caractère plus nettement fabuleux, comme les biographies d'hommes illustres calquées sur la *Cyropédie* de Xénophon. L'on y verra la philosophie refaire dans son intérêt ce que la superstition avait fait jadis. Profitant de la

1. ... Quidquid Græcia mendax audet in historia.
(JUVÉNAL, *Sat.* X, 174.)
Comp : « Græcis historicis plerumque pœticæ similis est licencia. » (QUINTILIEN, *De Inst. orat.*, V, 2.)

2. *Histoire du Roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*, mémoire couronné par l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres dans sa séance du 2 décembre 1859, et publié chez Didier, éd., 1 vol., in-12. Paris, 1862.

popularité qui s'attache aux grandes figures de l'histoire, elle racontera à leur sujet une multitude de contes où elle incarnera en ces princes, en ces guerriers, en ces nouveaux *héros*, l'idéal d'après lequel chacun devrait conformer sa conduite. Les sages auront naturellement leurs légendes comme les rois. Chaque secte voudra user de ce moyen pour glorifier son fondateur. Elle le représentera comme un dieu qui a passé sur la terre, éblouissant les hommes par l'éclat de son génie et de ses vertus, les frappant de respect par la puissance de ses miracles. Et tandis que les lecteurs s'amuseront de ces récits de prodiges, le romancier trouvera mille prétextes pour leur insinuer ses idées morales et tenter tout doucement de les convertir à sa doctrine.

Cependant il vient un jour où, dans la lassitude de vivre, le scepticisme s'empare de tous les esprits. Trop prospère, trop riche, énervée par une funeste mollesse, soumise à un joug de servitude qu'elle finit même par accepter sans révolte, la Grèce ne songe plus qu'au plaisir. Le roman alors entre dans une dernière période. Il se dépouille peu à peu de son caractère instructif. Et comme ce moment



coïncide précisément avec celui où la femme joue enfin un rôle dans la société, le conte philosophique s'efface devant le conte d'amour.

Telles sont, indiquées à grands traits, les étapes successives du roman chez les Hellènes. Ce coup d'œil, jeté d'avance sur le champ de notre étude, ne permet point sans doute d'entrevoir toutes les variétés d'ouvrages dont nous aurons à nous occuper. Il suffit, du moins, à nous convaincre que si le « genre romanesque » a été inconnu des Grecs, ce n'est pas qu'ils eussent moins de goût que nous pour la fiction, mais bien plutôt parce qu'ils en avaient davantage. La meilleure raison pour laquelle le roman n'a pas eu de place à part dans leur littérature, c'est que le roman avait envahi cette littérature tout entière.

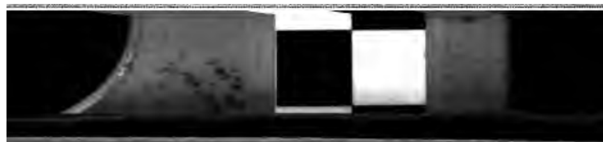
PREMIÈRE PARTIE

LE ROMAN MYTHOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

LÉGENDES DES DIEUX

L'éveil de l'entendement se traduit chez les peuples de la même manière que chez les individus. Chez les uns comme chez les autres, l'imagination se développe avant les autres facultés de l'esprit, car l'expérience ne vient qu'avec le temps et l'expérience seule permet à la raison de mûrir. L'imagination, au contraire, s'épanouit d'elle-même : d'instinct, l'enfant se passionne pour le merveilleux ; il recherche tout ce qui peut l'étonner, le surprendre ; il se plaît à écouter et à forger des



contes sur lesquels planent un essaim de créatures fantastiques.

Les nations, dans leur enfance, ont aussi leurs contes de fées. La Grèce eut les siennes. Ce furent les légendes de sa Mythologie.

Affranchis toujours peut-être, ou du moins à coup sûr de très bonne heure, de la domination d'une caste sacerdotale fortement constituée, les ancêtres des Hellènes ne paraissent avoir jamais eu de théologie officielle ; leurs croyances plus que celles de tous les autres peuples furent abandonnées aux caprices de leur fantaisie, et le roman partout dénatura le dogme.

I

La religion, en Grèce, comme chez toutes les sociétés primitives, dut consister à l'origine dans un culte assez simple des phénomènes de la nature [1].

1. Les Hellènes en avaient conservé le souvenir : « Φαίνονταί μοι οἱ πρῶτοι τῶν ἀνθρώπων, τῶν περὶ τὴν Ἑλλάδα, τούτους μόνους Θεοὺς ἡγεῖσθαι, οὕσπερ νῦν πολλοὶ τῶν βαρβάρων, ἥλιον, καὶ σελήνην, καὶ γῆν, καὶ ἄστρα, καὶ οὐράνον. » Platon, le *Cratyle*, Ed. Astius, tom. III, p. 143. Cf. Hérodote, *Hist.*, liv. II, p. 50, 52.

Dès que l'homme s'était mis à réfléchir aux sublimes spectacles que lui offrait le monde, il avait été frappé de la puissance de la matière, et, dans ses principes actifs vaguement soupçonnés, il avait deviné de souveraines Volontés et de souveraines Intelligences, dont tout devait relever et dont il devait relever lui-même. Et alors, s'humiliant devant elles pour fléchir leur courroux ou obtenir leur protection, il les avait adorées. Mais bientôt il éprouva le besoin de fortifier sa pensée vacillante. Ces déités symboliques, ces déités infinies comme l'univers, étaient trop au-dessus de ses sens et de sa raison. Dans son inquiétude, il se vit porté d'instinct à se les représenter sous une forme saisissable, à les revêtir d'une figure humaine, à leur prêter ses passions et son langage. Et la Fable prit naissance.

Il me semble voir en des siècles très reculés quelque pasteur oisif et plein de foi rêver, par une journée de printemps, aux gigantesques et nébuleuses Entités qu'il vénère dans tout ce qui l'environne... Soudain le mugissement du vent trouble ses extases. La foudre gronde et se rapproche ; la nue se déchire ; l'orage éclate. Un instant, tout paraît devoir succomber dans cette convulsion de la nature. Puis

un grand apaisement se fait. Le soleil repae raît couronné d'un nimbe d'or, et des sillons creusés par la pluie se lève l'herbe nouvelle.

Quand ce pâtre, quand cet enfant-poète revient de son angoisse, il sent à l'émotion qui le trouble qu'un acte saint vient de s'accomplir sous ses yeux. Ne serait-ce pas qu'un mystérieux hyménée a uni deux êtres qu'il adore? Oui. La Terre a frémi sous les baisers du Ciel : Zeus est descendu en pluies vivifiantes dans le giron de son épouse [1]. Ghé-la-Noire est devenue mère : elle a enfanté les moissons.

Voilà comment a dû se former le Mythe; voilà comment, dans les conceptions religieuses, se sont établis, auprès des éléments mâles, les éléments féminins, auprès des dieux, les déesses; voilà le point de départ des alliances et des filiations divines. Puis d'autres pâtres, d'autres rêveurs, ont ensuite

1. Ainsi s'exprimait Virgile, plein de l'antique inspiration :

> « At pater omnipotens, fecundis umbris, Æther,
> conjugis in gremium lætæ descendit et omnes
> magnus alit, magno commistus corpore fœtus. »
> (*Georg.*, ch. II, vers 325 et suiv.)

Et un autre grand chantre de la nature, Lucrèce, disait de même :

> « Continuo pereunt imbres, ubi eos pater Æther
> conjugis in gremium terraï precipitaverit. »
> (*De Nat. Rer.*, I, vers 144 et suiv.)

complété la légende. Chaque année, ils ont vu les arbres se dépouiller, les prairies s'ensevelir sous la neige, l'hiver venir avec son cortège de brouillards, et la Terre leur a paru alors, sous ses voiles de deuil, comme accablée de douleur et pleurant un absent. Elle pleure en effet. Coré, sa fille, Coré, la blonde déesse des blés et des fleurs, lui a été ravie et ne lui sera rendue qu'avec le renouveau...

Ouvrons l'*Iliade*. Nous y retrouvons le vieux conte de l'union de Zeus et de Ghé [1], mais combien transformé! Il a perdu sa nature symbolique. Le travail du temps s'est accompli. Parfois, sans doute, Zeus est désigné par certaines épithètes traditionnelles qui le représentent encore comme le dieu du ciel et de l'éther. Il n'a cependant rien conservé de l'être formidable des croyances primitives. C'est un roi, un roi grec élevé à la toute-puissance. On lui a donné pour palais non plus l'immensité des cieux, mais le sommet d'une montagne. Nous l'y voyons, au milieu de conseillers et de courtisans, siéger sur son trône avec Hera [2], une épouse fidèle bien que

1. *Iliade*, ch. XIV, vers 152 et suivants.

2. La Ghé d'autrefois : Hera et Demeter sont des synonymes ou des développements du mot Terre (Γῆ-Δῆ), mais Ghé est devenu chez Homère une déesse distincte.

d'humeur souvent assez acariâtre. Ainsi se sont dessinés peu à peu les traits de leur caractère, les détails de leur existence. Ils sont passés du domaine de la religion dans celui de la fable. Ils sont devenus des personnages de romans.

Écoutez avec quelles expressions matérielles le poète reproduit le mythe de leurs amours. C'est à peine si l'idée première en est traduite par la nuée qui enveloppe les deux époux sur le haut du mont Gargare et par cette germination soudaine qui cache la terre sous les gazons et les fleurs [1] :

« Hera, dit le poète, de la cime de l'Olympe aperçoit Zeus dans la montagne aux sources de l'Ida. Elle se détermine à paraître aux yeux de son époux, afin de l'enflammer par ses charmes. Elle se rend dans un appartement que lui avait construit son fils Hephaïstos, et qu'il avait muni de portes solides, et d'une serrure qu'elle seule pouvait ouvrir. Entrée dans ce lieu, la déesse ferme les portes éclatantes et se baigne dans une essence divine. »

Ce sont ensuite les mille détails de sa toilette. Elle se peigne les boucles de ses cheveux, elle agrafe sur ses épaules sa plus

1. J. GIRARD, *Le Sentiment religieux en Grèce.*

belle tunique, elle se couvre de ses plus riches bijoux. Ainsi parée, elle vole sur le Gargare, et alors s'engage entre les deux époux, ce piquant dialogue :

— Déesse, lui demande Zeus, quel dessein peut t'amener de l'Olympe sans ton char et tes coursiers ?

Avec une adorable coquetterie de femme, Hera répond :

— Je vais trouver aux extrémités de la terre, Océan et Thétis, qui élevèrent ma jeunesse avec tant de soins. Leur union est troublée par la discorde. Depuis longtemps ils ne se donnent pas de gages d'amour. Il me faut les réconcilier ; tel est mon projet. J'ai voulu te le soumettre, craignant de t'irriter si j'allais sans ton aveu dans les demeures profondes où la mer roule ses flots.

Mais Zeus ne l'écoute plus. Il la presse contre son cœur, il ne veut point qu'elle le quitte, il lui murmure à l'oreille :

— En d'autres temps, tu pourras t'y rendre, mais maintenant, chère épouse, maintenant, crois-moi, cédons au pouvoir de l'amour : car jamais encore mortelle ni déesse n'a fait battre ma poitrine d'un désir aussi impérieux, non... jamais je n'ai senti

·ts de l'Ida, pour qu'un habitant
nous voie ensevelis dans le somm
ire le rapporter à la troupe imm
serait-il possible ensuite de renti
fusion dans l'Olympe?...
le Hera, dit alors le Maître des nu
le regard ni des dieux ni des ho
vais t'envelopper d'un nuage que
ıême percer l'œil curieux du sole
: et la terre fait sortir sous eux
un gazon frais ; le lotus humide,
l'hyacinthe les soulèvent mollemer
ɔosent sur cette couche, environn
ge qui distille une rosée d'or. Ain
du ciel, vaincu par l'amour, tena
se dans ses bras. »

à de plus ou moins douteuses conjectures. Certaines superstitions sont tellement naturelles qu'elles ont laissé des traces dans toutes les mythologies, et la comparaison de ces mythologies peut nous révéler parfois les diverses phases qu'a dû traverser une légende avant de recevoir la forme définitive sous laquelle nous la connaissons.

Aucun sentiment n'est plus instinctif à l'homme que sa répulsion pour les ténèbres. La nuit est toujours l'heure des sinistres pressentiments et des visions lugubres. Cela tient sans doute à ce que ces ombres, ce froid, ce silence où s'assoupissent toutes choses, évoquent dans nos pensées l'image de la mort : le Sommeil et la Mort ne sont-ils point frères dans l'épopée antique? Cela tient sans doute aussi à ce que dans l'obscurité nous redoutons davantage les trahisons et les crimes; nous savons qu'elle est complice du malfaiteur, que celui-ci l'attend pour exécuter ses entreprises : « Le juste, dit le Sage, marche dans la lumière, et le méchant dans les ténèbres. »

Aux premiers temps de l'humanité, ces appréhensions étaient plus grandes qu'aujourd'hui, comme aujourd'hui encore elles sont plus grandes chez l'enfant. Les imagina-

tions étaient plus ardentes. Puis la foi était plus vive. On se demandait pourquoi le Soleil avait disparu. Avait-il voulu infliger aux mortels quelque châtiment? S'était-il détourné d'eux pour toujours? Où était-il parti, vers quelles régions, vers quel monde nouveau? Nul ne pouvait le dire. Et combien alors les angoisses de l'attente devaient paraître cruelles, et de quels cris de joie ne devait-on point saluer à l'aube la résurrection de l'Astre-Dieu qui venait rendre à l'univers la lumière, la chaleur et la vie.

Plusieurs hymnes du *Rig-Véda*, apportés sans doute par la tradition orale de l'antiquité la plus lointaine, nous permettent de juger ce que pouvaient être ces chants d'allégresse :

« L'aurore, dit le poète, l'aurore vient. Elle vient comme une bonne mère de famille protéger le monde. Elle vient arrêter le vol des Génies malfaisants de la nuit...[1] »

« Voici venir l'aurore, dit-il ailleurs. Elle arrive de l'extrémité du ciel. Elle abat les ténèbres et les réduit en poussière...

« Les ténèbres ont été trahis par le matin

1. *Rig-Véda*, sect. V, lect. 7, liv. IV. 19-23. Trad. Langlois, tome III, p. 181.

tels que des voleurs. O ténèbres, vous avez vu la lumière et vous êtes sortis de votre sommeil !

« Mutilées, coupées en morceaux, effilées comme des aiguilles, allez aux ténèbres et délivrez-nous de votre présence.

« A l'orient le soleil se lève et à la vue de tous, il tue les ténèbres, il dévore toutes ces noires vapeurs issues de Génies malfaisants[1]. »

Dans ces strophes, où l'enthousiasme déborde en accents d'une si impétueuse éloquence, on voit nettement unies les idées de mal et d'obscurité, celles de bien et de lumière. La personnification de ces idées ne semble pourtant pas s'être faite encore. Les expressions empruntées aux habitudes des hommes, à leur genre de vie et aux actes qu'ils accomplissent n'ont ici qu'un sens tout symbolique.

Mais peu à peu elles prendront leur sens propre. Dans le Zend-Avesta, le livre de la loi des anciens Perses, nous voyons la figure devenir une réalité. Ainsi naît la tradition du dualisme mazdéen. Le « très bon », le « très actif », le « très brillant », le dispensateur

1. *Rig-Véda*, sect. I, lect 5, liv. VIII; *ibid.*, t. I, p. 138.

du jour, la source des bienfaits s'appelle Ahoura-Mazda, Ormuzd, le génie de la lumière. A Ormuzd est opposé l'esprit qui étreint, l'esprit d'angoisse, Angra-Maïnyou, Ahriman, le génie des ténèbres. Ces deux principes sont toujours en lutte. Ahriman cherche à détruire la vertu par le crime, la santé par la maladie, la vie par la mort. Et l'homme comme la nature entière subit l'influence de cette lutte éternelle du Bien et du Mal.

L'épopée indienne du Mahâbhârata est empreinte de ce sentiment. Elle nous montre le « dieu existant par lui-même », le « dieu, qui à l'origine des choses parut et dissipa l'obscurité », la Grande-Ame, le Dieu-Soleil [1], triomphant des esprits immondes, des génies nocturnes, des êtres impies et pervers. Seulement les types flottants du mazdéisme ont pris corps et visage; ils ont maintenant des citadelles et des armées. Le mythe est devenu une fable, comme un épisode du poème pourra nous en convaincre :

1. Le passage cité se rapporte à Indra, l'une des personnes de la Trinité vedique. Mais Indra est pris ici dans le sens de la Divinité même, comme il arrivait souvent. Cette divinité est la *Grande-Ame* : « elle est nommée Soleil, car le Soleil est l'âme de tous les êtres, cela est déclaré par le Sage. »

« Alors, chante Vyaça l'anachorète, alors eut lieu le combat des Dieux et des Danavas, qui pendant une heure remplit le monde d'épouvante. C'était un grand bruit de glaives levés et heurtés par d'innombrables combattants. La surface de la terre fut couverte de têtes mutilées, qui tombaient de l'atmosphère comme des palmes détachées de leur tige. Les révoltés, couverts de cuirasses d'or, attaquaient avec leurs piques ; ils se ruaient sur les dieux comme les flammes se précipitent sur les arbres d'une forêt[1]. »

Il faut attribuer une même origine à la fable finoise des Jotes qui luttent contre le dieu Thor, à la fable scandinave des Ares et des Vanes, à la fable égyptienne d'Osiris et de Typhon.

Les Semites eux-mêmes, dont les croyances furent bien longtemps empreintes de matérialisme, avaient une légende semblable. Le souvenir s'en est conservé dans l'histoire des *Gibborim* que la Bible rapporte au chapitre sixième de la Genèse[2]. Ces Gibborim étaient

1. Ed. Foucaux, *Le Mahâbhârata*. Onze épisodes de ce poème epique, p. 223.

2. *Genèse*, ch. v. 1-5. Ils sont encore appelés les *Nephilim* et les *Riphaïm*. Je ne parle point, bien entendu, du mythe des anges révoltés, combattus par les anges fidèles à Jahvé. Ce mythe, en effet, est de beaucoup posté-

des géants monstrueux nés du commerce des fils de Dieu avec les filles du peuple. Ils furent puissants et fameux dans le siècle et remplirent le monde de la frayeur de leurs noms. Mais « Celui devant lequel la lune et les étoiles ne peuvent briller [1], celui qui, plein d'ardeur pour courir comme un héros dans la carrière part d'une extrémité du ciel et va jusqu'à l'autre extrémité sans que rien ne puisse se dérober à la chaleur de ses rayons [2]; Jéhovah se lève, sa rosée est une rosée de

rieur à la légende des Gibborim et ne semble pas d'origine semite. Il n'en est point question dans la Genèse; car les anges ne furent pas considérés d'abord comme des créatures de Dieu, comme des personnalités distinctes, ses messagers et ses adorateurs, mais comme des émanations ou plutôt des manifestations sensibles de la Divinité. L'ange dit à Agar : « Je multiplierai ta postérité, elle sera innombrable. » Et Agar répond à l'ange : « Tu es un Dieu qui voit toutes choses. » « Atla-El-Roï. » (*Genèse*, ch. XVI, v. 13.) Quant au démon, il est loin d'être regardé dans les premiers livres de la Bible comme un révolté. C'est un ange obéissant, l'ange de la Mort, l'ange vengeur qui frappe, qui punit les hommes que Jahvé lui désigne. (*Exode*, VII, 23, — *Rois*, II, lib. XXIV, 11, etc.) Dans le livre de Job, il paraît au milieu des autres anges (*Job*, I, 6; II, 2) pour recevoir du Seigneur sa mission.

Ce ne fut qu'après la captivité du peuple juif à Babylone que les Hébreux firent pénétrer dans leurs dogmes une partie des opinions du mazdéisme. Ils transportèrent sur l'ange de la Mort, *Satan*, quelques-unes des fables relatives à Ahriman et le montrèrent comme l'adversaire de Jéhovah (Cf. *Paralip.*, lib. I, ch. XXI.)

1. *Job*, XXV, 5.
2. *Psaumes*, XVIII, 67.

lumière [1], et ceux qui le haïssent fuient devant sa face [2]. Ils sont réduits en poudre [3] et précipités sous les eaux [4] et dans les abîmes de la terre [5]. Comme la cire fond devant le feu, ainsi périssent les géants à la vue du Seigneur [6] ».

Comment la mythologie hellénique n'offrirait-elle pas un récit du même genre? On sait de quelle passion les Grecs aimaient ce qu'ils appelaient la « sainte clarté du jour ». Vivre pour eux, c'était « jouir de la lumière », et ce qui leur paraissait le plus douloureux dans la mort c'était l'obscurité qui devait à jamais voiler leurs regards. Ils appelaient le Soleil des noms les plus doux : le dieu bienfaisant, le dieu qui soulage, qui console, qui guérit [7]; ils en avaient fait le dieu des Arts et leurs traditions nous montrent, sous les images les plus gracieuses, quel épanouissement de vie et d'intelligence ils attribuaient à la venue d'Apollon [8]. D'après les vestiges

1. *Isaïe*, XXVI, 19. — 2. *Psaumes*, LXVIII (Vulg., LXVII), 2. — 3. *Isaïe*, XXVI, 14. — 4. *Job*, XXVI, 5. — 5. *Proverbes*, IX, 18. — 6. *Psaumes*, LXVIII (Vulg., LXVII), 3. Dans ces divers passages, la Bible parle des *Riphaïm* (géants). La Vulgate substitue le sens figuré au sens propre et traduit *inimici Dei*, etc. — 7. Phœbos, Pean, Alexcacos, etc., etc. — 8. MARC CURTIUS, *Hist. grecque*, tome Ier, p. 63.

de leurs poésies antiques, on voit qu'ils avaient jadis célébré chaque année par des chants de triomphe la victoire du printemps sur l'hiver; ils avaient dû célébrer d'une manière analogue chaque matin la victoire du jour sur la nuit. Après le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur les croyances des autres peuples, nous pouvons deviner ce qu'a fait plus tard l'imagination populaire, et par quelle série d'évolutions le dogme primitif est devenu la fable des Titans dont la *Théogonie* nous a conservé le souvenir[1] :

« Tous en ce jour, dit Hésiode, appelaient la guerre, les Dieux et les Titans... Et voici que les deux partis déploient leur audace et la vigueur de leurs bras. Un horrible fracas retentit sur la mer sans bornes et sur la vaste terre ; l'Olympe tremble jusqu'en ces fondements ; au sombre Tartare même parvient le bruit du choc terrible, des pas qui se précipitent, de l'indicible mêlée... De tous côtés volent des traits furieux, et la voix des deux partis qui s'animent au combat frappe le ciel étoilé... Alors Zeus ne retient plus son courroux. Il fait paraître toute sa puissance. Impétueux, il s'élance des hauteurs de l'Olympe, faisant

1. Hésiode, *Théogonie*, v, 665-731.

jaillir des feux étincelants ; les foudres volent sans relâche de sa main infatigable, en roulant une flamme sacrée... Autour des Titans infernaux se répand une brûlante vapeur. Leurs regards sont aveuglés. Et les dieux vainqueurs enfin de leurs orgueilleux ennemis, chargés de durs liens, les envoyèrent au fond des abîmes de la terre... C'est là, dans d'épaisses ténèbres, dans d'infectes vapeurs, aux dernières limites du monde que, par la volonté du roi des Cieux, sont ensevelis les Titans [1]. »

Une autre légende ajoutait que les géants, monstres farouches et hideux, qui avaient des pieds couverts d'écailles, une barbe épaisse toujours souillée de sang et d'écume et mille bras armés de griffes aiguës, réunissant leurs efforts avant la défaite dernière, avaient entassé l'Ossa sur l'Olympe et le Pélion sur l'Ossa pour atteindre le firmament. Mais Zeus avait encore fait éclater sa foudre et renversé leur citadelle.

Le sens de cette nouvelle fable est aisé à

1. Dans la légende des Titans se sont fondus d'ailleurs d'autres idées, d'autres souvenirs, comme ceux des tremblements de terre qui avaient désolé la Grèce : de même que s'est fondu dans la légende des Gibborim, le souvenir du Déluge.

découvrir. Ces montagnes amoncelées ne sont-elles point les masses de nuages qui, dérobant la vue du Dieu, évoquent la pensée des ténèbres nocturnes, et sont également considérées comme l'œuvre des génies du Mal? Furieux d'avoir été chassés par l'aurore, ils reviennent à la lutte essayant d'arrêter la marche du soleil derrière de sombres vapeurs. Ainsi parlent les *Védas* [1], où nous voyons sans cesse Indra lancer des flèches de feu pour briser ces obstacles. Dans la légende hébraïque, les impies, lors de leur seconde révolte, amassent des blocs de rochers dans la plaine de Sennhar, et veulent construire une tour énorme afin d'escalader les cieux. Jahvé cependant se rit de leur fureur, il se montre, et il les disperse [2]...

II

Ce qui rend si délicate l'étude du roman mythologique, c'est que l'on n'y sent nulle part une inspiration fixe, c'est qu'il a été

1. Cf. La lutte d'Indra et de Vritra « le sombre nuage » (*Rig-Véda*, I, 32, 80, etc.).
2. *Genèse*, ch. XI, 2-9.

formé d'une multitude de traditions orales, de légendes individuelles ou collectives qui se sont mêlées ou simplement soudées les unes aux autres, au hasard des circonstances.

Une première difficulté vient de la localisation des divinités antiques. Jamais, en Grèce, le peuple n'a cru à une Providence veillant sur le genre humain tout entier [1]. Il concevait le dieu comme un protecteur spécial, ayant un domaine exclusif sur lequel s'exerçait son action. Telle famille, telle tribu, telle cité était placée sous sa sauvegarde; il en avait soin, il l'aimait, il la défendait et il était toujours prêt à lutter contre les divinités protectrices d'autres pays, d'autres villes, pour faire triompher la ville, le pays qui l'invoquait dans ses prières.

On comprend dès lors que chaque homme ou chaque groupe d'hommes voulût avoir son dieu protecteur, qui fût sa propriété et que lui seul pouvait servir. Tous ces dieux ne portaient point des noms nouveaux. Le même terme servait donc à désigner un grand nombre de divinités qui ne se ressemblaient guère, qui n'avaient souvent entre elles au-

1. Cf. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, livre III, ch. ii et vi.

cun lien commun, qui parfois étaient censées se combattre les unes les autres. C'est ainsi que dans beaucoup de cités nous trouvons un Zeus, une Athené, une Hera associés au culte des pénates, ou à celui du foyer. Tous ces Zeus, toutes ces Athené, toutes ces Hera sont autant de dieux et de déesses parfaitement distinctes, autant de conceptions formées par le travail libre d'esprits indépendants. Il y avait une Athené à Athènes, il y en avait une à Sparte. « Dans la légende de la guerre de Troie, dit M. Fustel de Coulanges [1], on voit une Pallas qui combat pour les Grecs, et il y a chez les Troyens une autre Pallas qui reçoit d'eux un culte et qui protège ses adorateurs [2]. Dira-t-on que c'est la même divinité qui figurait dans les deux camps ennemis ? Non certes ; car les anciens n'attribuaient pas à leurs dieux le don d'ubiquité. » De même Argos et Samos avaient chacun une Hera poliade, qui était représentée dans les deux villes avec des attributs différents. De même encore le Zeus qu'on adorait en Epire n'était pas celui qu'on vénérait dans l'île de Crète : Sous les chênes de Dodone, le

1. *La Cité antique*, p. 175.
2. *Iliade*, ch. vi, vers 88.

dieu invisible et immortel rendait ses oracles; les Crétois étaient fiers de montrer son tombeau [1].

Ces exemples suffisent à nous prouver combien il est inutile de chercher un lien, une corrélation quelconque entre cette multitude de légendes locales, de fables particulières nées séparément sur tous les points d'un même territoire.

La confusion devint plus grande encore quand les Hellènes empruntèrent aux nations voisines une partie de leurs dogmes. Les religions de l'antiquité n'eurent point en effet le caractère exclusif de nos religions modernes. Créées par le peuple, elles subirent le contre-coup de toutes les influences qui agissaient sur l'esprit du peuple. Lorsque les besoins du commerce obligèrent les habitants des deux côtes de la mer Egée à se trouver en contact, il ne pouvait manquer de s'établir entre eux, en même temps que des échanges de richesses, des échanges d'idées et de croyances. C'est ce qui advint, en effet, et les Grecs en gardèrent toujours la mémoire: Malgré l'orgueil national, qui les rendait par-

1. Cicéron, *De Nat. Deor.*, liv. III, chap. xxi.

fois si aveugles, ils n'ont cessé de reconnaître à beaucoup de leurs traditions, à beaucoup de leurs dieux une origine étrangère.

Poseidon est de ce nombre. — Les ancêtres des Hellènes avaient adoré la mer, comme ils adoraient la terre et le ciel, sans séparer la divinité de l'élément, sans lui attribuer une individualité distincte. Puis cette individualité se dégagea peu à peu. Le dieu ne fut plus identifié avec la matière. Il en devint le ressort intime, il en devint l'âme et l'intelligence. Ce fut le génie qui gouvernait l'empire des ondes, qui présidait à la naissance des sources, au cours des fleuves et des rivières, au sommeil des étangs, aux fureurs de la tempête. Enfin la personnification s'acheva. Le génie se changea en homme. Il s'appella Nérée. Il habita dans les profondeurs des flots un palais de corail et de perles; il eut pour sceptre un trident, pour trône une conque incrustée d'émeraudes. Ainsi les nautoniers l'apercevaient parfois, sur la brune, bercé par les vagues, sa chevelure azurée et sa longue barbe glauque frissonnant à la bise. Un monstre marin veillait à ses pieds. Autour de lui bondissaient, insouciantes et joyeuses, ses enfants, les cinquante Néréides, vierges au doux sourire, qui viennent près

des rivages, dans la nuit, former des rondes en chantant [1].

Comme toute cette poésie de la mer est bien empreinte du sentiment hellénique! Comme je reconnais aux auteurs de ces jolies fables les frères des bergers qui, dans leurs bois, leurs prairies, leurs montagnes, voyaient, eux aussi, sous les pâleurs lunaires, danser des cœurs de jeunes filles! Nymphes et Néréides se ressemblent. Elles ont la même beauté, la même fraîcheur, la même grâce. On leur rend le même culte. On leur offre aux unes et aux autres du lait, du miel et des gâteaux...

Il y a loin de ces conceptions d'une simplicité charmante à celle de Poseidon. Poseidon est un dieu barbare. On le devine à son seul aspect, à son teint sombre, à sa poitrine velue, à sa barbe hirsute et limoneuse.

1. Pour plus de simplicité, j'ai fondu en une seule légende la fable d'Océan et celle de Nérée, dont la conception première est évidemment la même. Ce fut plus tard seulement qu'on en fit deux traditions distinctes, et qu'on vit dans Nerée le fils d'Océan. Mais leur commune origine se traduit par ce cortège de cinquante filles, qu'on attribua à Nérée comme à Océan, symboles des vagues, les unes et les autres patronnes du nautonier.

C'est ainsi que plus haut j'ai déjà réuni en une seule légende l'histoire des Titans et celle des Géants, formes différentes d'une conception identique.

Au bruit de sa voix, les falaises chancellent sur leur base, les ondes écument, et l'ouragan obscurcit les cieux... On ne l'apaise qu'avec du sang. Il veut de grandes tueries, des noyades de chevaux, des sacrifices humains[1]. Il éprouve un farouche plaisir à voir souffrir ses victimes; il se repaît de leurs entrailles et s'abreuve de leur fiel.

Ce sont là des songes de pirates et de guerriers, et c'est bien en effet à une race de guerriers et de pirates, aux Cariens, qu'il faut attribuer le culte de ce dieu. Les Cariens l'imposèrent aux Leleges et le firent connaître aux Ioniens. Il se répandit bientôt dans toute l'Asie Mineure. De là il passa en Grèce. Mais le nouveau « Roi de la Mer » n'y réussit point à détrôner son antique rival. Nérée et Posseidon eurent chacun leur place distincte dans le roman mythologique de l'Hellas. L'un fut la divinité des flots calmes, tranquilles, bienfaisants; l'autre représenta le courroux des tempêtes...

Il n'est pas rare de voir ainsi dans la Fable l'élément étranger se juxtaposer à l'élément hellénique sans se confondre avec lui. Mais la ligne de démarcation n'est pas toujours

1. Marc Curtius, *Hist. grecque*, t. I, p. 66.

aussi sensible. Le plus souvent le peuple grec ne conserve point dans leur pureté première les légendes qu'il emprunte aux nations voisines, il les dénature, il les transforme peu à peu, il les marque au sceau de son génie.

Tel fut le cas pour la déesse Aphrodite. Lorsque les tribus achéennes se trouvèrent en relation avec les Phéniciens, l'effigie d'Astarté frappa leurs regards. Astarté n'était autre que le grand principe féminin du naturalisme, la Ghé des Pelasges, l'Isis d'Égypte, la Frigga scandinave, l'Anahit de Perses, la Hertha des Gaulois — la Terre nourricière, épouse du Ciel. Les marchands Chananéens, que le commerce exilait loin de leur patrie, l'avaient prise pour emblème du sol natal, son culte était devenu leur dévotion particulière. Ils plaçaient toutes leurs entreprises sous sa protection; ils gravaient son image sur la proue de toutes leurs barques; ils lui élevaient un sanctuaire dans toutes leurs colonies [1].

Les Grecs qui avaient de fréquents rapports avec eux se laissèrent bientôt gagner à leurs croyances [2]. Mais, en adoptant ces dogmes, ils en modifient le caractère. Sans doute ils

1. Boeck, *Meterol. Untersuchungen*, 44. De Vogu , *Journal asiatique*, août 1867.
2. M. Curtius, *ouv. cit.*, t. I, p. 62.

respectent la plupart des attributs de la déesse sidonienne. Elle garde sa riche ceinture, et sa couronne de myrtes et de roses; elle conserve à la main la grenade entr'ouverte, symbole de la fécondité. Néanmoins, comme on a surtout vu en elle la patronne des matelots, on la prend en même temps pour une divinité marine chargée de défendre l'approche des ports, de conduire les navires dans leur course. On crée une foule de légendes plus en harmonie avec cette nouvelle conception. On la fait naître de l'écume de la mer, et c'est de là que lui viendra son surnom d'*Aphrodite*. Et l'on ajoute, rappelant sous une gracieuse allégorie l'histoire de sa venue en Grèce, que les flots l'ont déposée sur la côte de Cypre [1], d'où elle est montée radieuse vers l'Olympe, dans un char traîné par des colombes.

Plus tard, lorsqu'elle se propage dans l'intérieur du pays, la tradition s'altère encore. Les Phéniciens donnaient à leur divinité des traits toujours riants, toujours jeunes, afin de montrer que la nature ne peut vieillir. On ne saisit pas le sens de cette figure. Dans la belle Tyrienne on voit la personnification

1. Les Tyriens avaient, on le sait, élevé à Paphos un des premiers temples d'Astarté.

même de la beauté. Bientôt, par une association d'idées fort naturelle, on en fera la déesse des amours, puis celle de la débauche. Et la noble Astaroth, l'épouse fidèle, la tendre mère, qui présidait jadis aux mystères du mariage, finira par devenir et par rester l'héroïne de mille fables obscènes.

En s'appropriant les déités étrangères, les Grecs ne se contentent point de les défigurer de la sorte. Ils font mieux, ils les rattachent par des liens de parenté ou d'alliance à la famille de leurs dieux nationaux. C'est que dans ces âmes enfantines se livre une lutte entre deux passions opposées. Leur curiosité instinctive les attire vers les choses nouvelles, et la mobilité de leur nature tend à leur faire changer de prescriptions et de cultes. D'autre part, la crainte les retient. Ils n'osent abandonner les vieilles croyances de peur de troubler les mânes de leurs ancêtres et de s'aliéner leurs anciens protecteurs... Ce sentiment se manifeste surtout chez ces habitants du centre de la Grèce. Moins en relation avec les peuples qui visitent le rivage, ils sont moins exposés à corrompre leur foi. Ils sont aussi plus superstitieux parce qu'ils sont plus ignorants. Lorsque la tentation est devenue trop forte et qu'ils

y ont cédé, ce sacrilège leur paraît être cause de tous leurs maux, et ils s'imaginent entendre dans les montagnes la voix tonnante de Zeus les rappeler au devoir [1]. Un héros, un apôtre, vient tout à coup exalter les fanatismes et prêcher la guerre sainte [2]; les temples sont envahis, les idoles brisées, les prêtres égorgés au pied de leurs autels. Parfois le souvenir de ces massacres qui ont précédé l'introduction définitive des divinités exotiques s'est conservé à travers les siècles. C'est ainsi qu'Hérodote parle du soulèvement des Cauniens qui, armés de pied en cap, et brandissant leurs glaives, ont chassé les dieux étrangers de leur territoire [3]. Et les Argiens racontaient que leurs pères avaient jadis combattu contre des espèces de sirènes farouches qui étaient venues des îles avec Dionysos [4].

Cependant arrive un jour où la résistance devient impossible. L'Hellade, cette presqu'île s'ouvrant par trois côtés sur la mer, est un foyer vers lequel convergent

1. Cf. Hérodote, liv. II, § 53.
2. Tel est le rôle attribué à Persée dans certaines légendes. Pausanias, liv. II, ch. xxii-4.
3. Hérodote, liv. I, 172.
4. Cf. M. Curtius, ouv. cité, t. I, p. 68.

tous les rayons de la civilisation extérieure; ces rayons la pénètrent, la mûrissent, et font éclore les germes de sa puissance future. La zone de l'influence orientale s'étend peu à peu, et chaque jour le rapprochement se fait plus intime entre les Grecs et leurs voisins. Alors, par une conséquence logique du mouvement général des esprits, l'antagonisme cesse entre leurs divinités. Ils deviennent amis; ils deviennent parents. Leurs cultes désormais s'associent et se complètent. Zeus n'est plus jaloux des hommages rendus à Poseidon, à Dionysos, à Artémis, puisque Artémis est sa fille, Dionysos son fils, et Poseidon son frère.

Il me reste à signaler un dernier élément qui a concouru au développement des légendes religieuses de la Grèce. Je veux parler de celui qu'y apportèrent les poètes.

On se faisait il n'y a pas bien longtemps encore une conception très fausse du rôle des poètes dans la formation de la Fable. Ils passaient pour l'avoir créée de toutes pièces afin d'élargir le cadre de leurs compositions et de leur assurer l'ornement aujourd'hui conventionnel que l'on nomme le « merveilleux ». Cette opinion, qui, chose étrange, a

été quelquefois partagée par les anciens eux-mêmes ne saurait se soutenir. Il est clair que la mythologie n'est l'œuvre ni d'un Homère, ni d'un Hésiode, mais celle d'un peuple entier. Quiconque y réfléchit un instant n'en peut douter. Il ne peut douter davantage, toutefois, qu'elle a dû subir plus d'une altération en passant du domaine de la tradition dans celui de la littérature.

Elle s'enrichit d'abord d'ornements nouveaux. Sans toucher au fond de la légende, sans en modifier les contours, le poète l'a enluminée de plus vives couleurs. Aux vieux symboles il a ajouté aussi des allégories d'un sentiment moins saisissant, moins vigoureux sans doute, mais bien faites pour traduire ses songeries d'artiste, ses réflexions de penseur ou pour cacher déjà quelque enseignement, quelque exemple, quelque vérité morale. Comme l'insinue un critique[1], ce doit être un aède qui le premier a compté les Muses et en a fait les enfants de Mnémosyme, la déesse du souvenir. Et c'est encore un aède qui certainement a créé la fiction des Prières, ces filles boiteuses de Zeus, attachées à la poursuite de l'Injure, ou le mythe de ces trente

1 ALEXIS PIERRON, *Litt. grecque*, p. 12.

mille génies dont les yeux sont ouverts sur les actions des hommes, et qui les rapportent à la Justice, assise aux côtés du roi des dieux.

Mais la poésie eut surtout pour effet de mettre un peu d'ordre dans le chaos des théogonies antiques, d'arrêter les généalogies des divinités, de mieux fixer leurs traits, de mieux déterminer leur caractère. Elle tenta même d'en rédiger une nomenclature et en quelque sorte une classification. Jamais, néanmoins, elle ne réussit à faire du Roman sacré de la Grèce un ensemble systématique et bien uni. D'une part, l'imagination populaire ne cessa d'augmenter le nombre des dieux et d'enchérir sur le fond de leurs légendes, et d'autre part la philosophie, lorsqu'elle voulut interpréter les primitives traditions, leur substitua des récits plus vraisemblables peut-être, mais non moins fabuleux. La mythologie survivra à la religion sans avoir encore reçu une forme définitive : l'imagination se complaira dans ces fables, même quand la raison se sera refusée à y croire.

CHAPITRE II

LÉGENDES DES HÉROS

Quiconque a vécu à la campagne au milieu des paysans n'a pu manquer d'être frappé de leur dévotion pour les saints. Dans nos villes, grâce à l'autorité d'un clergé instruit, la doctrine se conserve dans toute sa pureté. Mais, loin des grands centres, la simplicité, la candeur d'âme des gens du peuple la défigure toujours un peu. Là-bas on ose à peine prier Dieu. On le craint trop pour beaucoup l'aimer. C'est aujourd'hui un maître, ce sera bientôt un juge; et les miséreux de la glèbe ont pris l'habitude de redouter fort le juge, et de ne guère moins redouter le maître. Combien ils se confient davantage au saint! N'a-t-il pas passé dans ce monde, n'a-t-il pas connu leurs faiblesses et leurs défaillances, n'a-t-il pas pleuré comme ils pleurent? C'est un ami; quelquefois c'est un frère : l'on montre encore la pauvre cabane où il a vu le jour,

la place où il méditait dans la vieille église, le champ qu'il a semé, la retraite où il s'est exilé dans la solitude pour trouver la paix du cœur.

De là cette douce intimité qui s'établit entre le saint et les fidèles. Comment ne s'associerait-il pas à tous les actes de leur existence? Comment refuserait-il quelque chose à ceux qui l'invoquent? Car pour ces imaginations primitives il n'est pas seulement un intercesseur auprès de l'Éternel, il se confond avec lui, il en prend les pouvoirs, il devient un dieu, mais un dieu moins redoutable parce qu'il est enveloppé de moins de mystères, un dieu plus compatissant parce qu'il est plus près de nous.

Ces croyances ne sont pas choquantes. Elles répondent à une tendance de notre esprit. Aussitôt que l'homme a cru en des êtres surnaturels, il a été épouvanté de l'abîme que sa foi creusait autour d'eux, et dans sa pensée s'est fait alors une sorte de réaction. Se voyant incapable de s'élever jusqu'à l'objet de son culte, il a essayé de le rapprocher de lui Nous venons de constater une première manifestation de cette tendance chez les peuples anciens. Nous avons observé comment les Grecs avaient été portés à confondre,

selon le mot de Plutarque, le Ciel et la Terre, et à donner à leurs déités des figures humaines. Mais ce n'était pas assez encore. Par une espèce de canonisation, ils ont voulu mettre, eux aussi, des hommes presque au rang des dieux, afin d'unir, par une série de chaînons, les mortels à la divinité.

I

Les légendes héroïques présentent, on le voit, avec les légendes divines une différence fondamentale. Tandis que celles-ci avaient leur source dans des dogmes dénaturés par la tradition, celles-là reposent sur des événements réels, sur les aventures de certains personnages dont le souvenir s'est transmis à travers les siècles, de guerriers qui se sont illustrés par leurs victoires, de rois qui se sont signalés par leurs vertus, de bienfaiteurs de l'humanité. En vain a-t-on voulu le nier, il faut reconnaître dans ces contes autre chose que de pures fictions ou je ne sais quelles allégories astronomiques. Ce sont les annales d'un peuple naïf et crédule, d'un peuple enfant pour qui tout est nouveau,

et par suite extraordinaire. C'est la chronique d'une époque, grossie, embellie, transfigurée par l'imagination. Ce n'est pas seulement un roman religieux, mais un véritable roman d'histoire.

Au premier abord, sans doute, on est déconcerté par le nombre des circonstances merveilleuses qui surchargent la vie des héros, et il semble à peu près impossible de retrouver quel a été le point de départ de leurs légendes. Je crois néanmoins qu'un examen plus attentif de ces fables prouve que leur extrême diversité n'est guère qu'apparente. Toutes ou presque toutes peuvent se ramener en effet à deux grands cycles, peuvent se rattacher à deux ordres de faits qui durent remplir la période entière de formation de la société hellénique : d'un côté, l'extermination des brigands qui infestaient l'intérieur du pays et des pirates qui en désolaient le rivage ; de l'autre, l'établissement des colons étrangers et les conséquences de leur venue.

Avec ses marais impénétrables et ses chaos de défilés, de rochers, de broussailles, la Grèce est un des pays classiques du brigandage. Il n'est point surprenant que dès les temps les plus anciens ses bois et ses

cavernes n'aient été peuplés d'audacieux malfaiteurs qui guettaient les passants pour les dépouiller, ou bien descendaient en nombre dans les vallées piller les récoltes et s'emparer du bétail. Ainsi s'expliquent une foule de récits où il est question de quelque géant farouche dont un héros a délivré la contrée. C'est Periphétès, près d'Épidaure, écrasant les voyageurs avec sa massue. C'est Cercyon, en Attique, qui, doué d'une force prodigieuse, les oblige à lutter contre lui et les massacre après la défaite. C'est Schinnis qui arrête les étrangers dans l'isthme de Corinthe, ploie un grand chêne et les y attache pour que l'arbre en se redressant déchire leurs membres. C'est Scyron qui les contraint à lui laver les pieds au sommet d'une falaise d'où il les précipite dans la mer. C'est Procuste qui les torture sur son cadre d'airain ou Diomède qui, dans des crèches de bronze, les donne en pâture aux bêtes.

Dans leurs grandes lignes, toutes ces légendes sont assez dignes de créance. De semblables raffinements de cruauté appartiennent bien aux mœurs du temps. Ces géants riaient, s'amusaient des supplices qu'ils faisaient endurer à leurs victimes comme rit le gamin quand il noie un chat, comme

s'amusait le bon seigneur féodal quand il faisait pendre quelque vilain. Ce sont plaisirs du jeune âge. Le plaisir, d'ailleurs, se doublait de prudence. Rien ne pouvait mieux contribuer à accroître l'épouvante qu'ils inspiraient et à leur assurer une impunité plus longue. Leur conduite s'explique donc d'une manière très naturelle et la fiction n'a pas dû beaucoup intervenir pour former leurs romans. Elle se manifeste à peine dans quelques traits de détail. Elle donne, par exemple, à ces bandits une stature proportionnée à leurs exploits, une stature de cinquante à soixante coudées, un peu moins de trente mètres. Elle en a fait parfois des bâtards de dieux ; la première femme venue n'enfante point de tels colosses. Parfois aussi elle a plus tard ajouté au fond primitif de la fable quelques nouveaux épisodes d'une inspiration plus touchante. Telle est l'histoire d'Alope qui, s'étant laissé séduire dans la forêt, fut tuée par Cercyon et changée en fontaine. Telle est encore le joli conte de Perigone. Perigone est fille de Schinnis. Elle est douce autant qu'il est inhumain et belle autant qu'il est laid. Au moment où Schinnis est égorgé par Thésée, certaine de partager le sort de son père, elle fuit se ca-

cher au milieu de roseaux qu'elle invoque avec une simplicité d'enfant, leur jurant de ne plus les arracher ni ne les brûler jamais s'ils daignent la sauver. Thésée pourtant l'a entendue; il s'approche d'elle, mais lui promet qu'il ne lui sera fait aucun mal. Et l'on raconte que le héros, en voyant la jeune fille toute tremblante encore, sortir de sa retraite, fut si charmé de sa grâce qu'il la prit pour épouse.

Par contre, d'autres récits du même genre ont subi des altérations plus considérables. L'imagination exaltée par la crainte se contente rarement d'amplifier les choses, mais leur donne des apparences fantastiques. Elle a changé des brigands en géants, elle en changera d'autres en monstres. De la sorte se produira, par exemple, la fable de ces oiseaux de proie que l'on apercevait au temps d'Eurysthée, sur les confins de la Phliasie, aux bords du lac Stymphale. Si grand était leur nombre et si prodigieuse leur taille que leur vol interceptait les rayons du soleil. Leurs plumes étaient d'airain et ils les arrachaient pour les lancer comme des flèches. Avides au carnage, ils dévastaient les campagnes et se jetaient sur les hommes pour s'en nourrir. Eurysthée, jaloux d'Hercule et

voulant se défaire de lui, lui donna l'ordre de les exterminer. Ce fut son quatrième travail. Avec le secours d'une déesse, cachée derrière un arbre, il les perça de ses traits.

Les héros n'eurent pas seulement à se mesurer avec des oiseaux de proie, mais avec toutes sortes d'animaux furieux : des dragons comme celui qui gardait la fontaine d'Arès, des taureaux comme celui de Crète, et surtout des sangliers. Les Anciens faisaient du sanglier le symbole de la bravoure parce que, au lieu de fuir devant la meute, il se retourne souvent et se précipite sur elle. C'est ce qui explique pourquoi la tradition a coutume de représenter sous cette figure les malfaiteurs célèbres par leur audace. Un sanglier s'élance sur Adonis et le dévore. Un autre qui désolait les montagnes d'Érymanthe fut poursuivi et jeté dans un ravin de neige. Un autre pillait les récoltes d'Étolie. Tous les héros de la Grèce s'unirent pour le combattre; ils parvinrent à le cerner dans la forêt de Calydon, et Méléagre eut la gloire de lui porter le coup mortel.

Peut-être faut-il interpréter d'une façon analogue l'histoire du Sphinx de Thèbes. On sait qu'au dire de Pausanias, l'opinion commune en Grèce faisait de ce Sphinx une

fille naturelle de Laïos. Après le meurtre de son père, elle aurait eu à se plaindre de Jocaste, et, par vengeance, se serait mise à la tête d'une troupe de dangereux vagabonds qui exercèrent leurs ravages aux environs de Thèbes. Comme Hippodamie, comme Atalante, elle arrêtait sans doute les voyageurs, les séduisant par sa beauté et le charme de ses discours, puis, quand elle les avait entraînés dans les gorges du mont Phycée, dont nul ne pouvait se dégager faute d'en connaître les issues, elle les faisait dépouiller et mettre à mort. La légende la montrerait donc proposant des énigmes aux passants pour dire la perfidie de ses embûches ; ses griffes de lion exprimeraient sa cruauté, et son corps de chien les désordres de sa vie.

Je donne l'hypothèse pour ce qu'elle vaut. Je sais qu'elle peut paraître contestable, et ne peux ni ne veux la discuter. En revanche il me semble difficile de ne pas trouver la mémoire de violences exercées par des corsaires, dans certaines fables que les habitants de la côte se plaisaient à raconter.

Les premiers marins avaient été des pirates. Les îles de l'Archipel ne favorisaient pas moins leurs entreprises que les défilés de l'Hellade celles des bandits. Chacune de ces

îles était une excellente relâche où ils mettaient en sûreté le produit de leurs rapines et où ils se réfugiaient en cas de besoin. Montés sur des vaisseaux auxquels ils donnaient probablement des formes monstrueuses pour inspirer plus d'effroi, ils avaient donc fort peu de chose à craindre, et pouvaient à leur aise piller les barques, désoler les ports, enlever surtout des femmes et des enfants pour les vendre comme esclaves dans quelque autre pays.

On disait ainsi en Argolide que jadis des hommes étrangers avaient accosté le rivage, offrant aux Grecs des bijoux et des étoffes. Ils étaient là depuis cinq jours quand la fille du roi, suivie de ses compagnes, vint de son palais pour les admirer. Aussitôt les étrangers se jetèrent sur elles, et, appareillant en toute hâte, les emportèrent au loin sur leurs navires, et depuis lors on ne les avait plus revues.

On reconnaît une aventure du même genre dans celle d'Andromède ou celle d'Hésione, délivrées au moment où des monstres s'apprêtaient à les engloutir. Car les légendes de pirates ont leurs monstres comme les légendes de brigands. Tantôt ce sont les Harpyes, implacables enfants de Poseidon, au corps

de vautour, aux ongles crochus, qui habitaient les îles Strophades, mangeant les matelots, pillant les rivages, et mettant la famine dans tous les lieux qu'elles visitaient [1]. Tantôt c'est la Chimère. Elle était horrible à voir avec sa proue en tête de lion, sa carène en forme de chèvre, sa poupe enroulée comme une queue de serpent. Bellérophon seul osa la combattre. Chevauchant sur Pégase dont les blanches ailes se gonflaient à la brise, il parvint à la rejoindre et à la percer de sa lance... Mais plus tard, dans une nouvelle expédition, le héros disparut. Sans doute son coursier s'étant cabré, et buttant sur un écueil, l'avait précipité dans les flots.

La nef sur laquelle Persée pourchassait les forbans est pareillement symbolisée dans la fable. Persée vient de se mettre en route, lorsqu'il rencontre sur son chemin un berger d'une beauté éclatante qui l'arrête et s'entretient avec lui. C'est Hermès, le patron des voyageurs. Ravi de la vaillance du jeune

1. Telle est l'opinion que Banier a savamment exposée dans sa *Mythologie expliquée par l'histoire*. (Paris 1738.) Cette interprétation au surplus concorde avec le récit d'Appolodore qui rapporte qu'une des Harpyes tomba sur les côtes du Péloponèse, et que l'autre vint jusqu'aux Echinades d'où elle rebroussa chemin et se laissa de lassitude choir dans la mer.

homme, le dieu lui prête ses talonnières qui lui permettront de franchir les espaces plus rapides que l'oiseau [1]. Les divines sandales l'amènent en effet sur les côtes d'Afrique, en Éthiopie, en Mauritanie, et jusqu'aux bornes du monde, près du séjour des ténèbres, où il triomphe des Grées [2], et de leurs sœurs les Gorgones [3], ces redoutables filles de Phocos, le dieu marin [4].

Il serait aisé de multiplier les exemples. Mais à quoi bon? Le peu que j'en ai glanés au hasard ne suffit-il à montrer la puissance de l'imagination grecque dans cette première éclosion de légendes historiques? Jamais elle n'a créé tant d'êtres difformes et prodigieux, jamais elle ne s'est lancé avec plus de fougue

1. D'autres navigateurs sont également représentés avec des ailes. Icare par exemple, et Calaïs, et Zethée, les enfants de Borée, qui chassèrent les Harpyes sur les côtes de Thrace.

2. On sait que les mythologues expliquent les cheveux blancs des Grées par les flots de la mer qui blanchissent quand ils sont agités. (Cf. Noel, *Dict. de la fable.*)

3. Fourmont, ayant recours aux langues orientales, a trouvé dans le nom des trois Gorgones, celui de trois vaisseaux qui échangeaient sur les côtes d'Afrique et de Grèce, de l'or, des dents d'éléphant, des cornes de divers animaux, des yeux d'hyènes et autres pierres précieuses. Ainsi s'expliquerait le mystère de la dent, de la corne, et de l'œil que les Gorgones se prêtaient mutuellement.

4. Phocos avait eu encore une fille, Scylla, la terreur des mers de Sicile.

dans les sphères de l'irréel et de l'impossible, jamais elle n'a été plus hardie parce que jamais elle n'a été plus jeune. Je n'ignore pas que la chronologie des Alexandrins plaçait ses traditions après celles qui se rapportent à l'immigration des colons asiatiques. Comme les Hellènes faisaient remonter à ces colons la fondation de la plupart de leurs villes, on conçoit qu'ils aient voulu inscrire leurs noms à la première page de leurs annales. Toutefois, avant d'avoir été en relation avec leurs voisins, il n'est pas douteux qu'ils n'aient eu des fables héroïques de même qu'ils eurent des fables religieuses. Beaucoup des récits auxquels je viens de faire allusion, doivent remonter à une antiquité plus lointaine : d'abord parce qu'elles sont plus confuses et semblent avoir subi des remaniements en plus grand nombre ; ensuite parce qu'en dépit des surcharges postérieures, elles paraissent témoigner de conditions d'existence plus élémentaires.

Certes, nous n'en sommes plus aux mœurs nomades des Pélasges. Les tribus se sont fixées sur les diverses parties du territoire et la propriété individuelle s'est peu à peu substituée à la propriété collective. Mais les travaux de la campagne, l'élevage du bétail et

des abeilles, la culture du blé et de la vigne sont restés leurs seules occupations. C'était encore un peuple de pasteurs. Chaque famille vivait pour soi. Les besoins généraux ne se faisaient pas sentir. On ne se livrait pour ainsi dire à aucun trafic, car les troupes de brigands qui gardaient l'intérieur du pays, devaient rendre les communications presque impossibles; et quant à la navigation, elle ne pouvait avoir pris une extension bien considérable, puisque les barques à voiles étaient regardées toujours comme je ne sais quels monstres ailés.

A travers les brumes de ces vieilles légendes, un grand fait donc se dégage : la crise par laquelle dut passer la société à sa naissance. Les populations laborieuses et pacifiques tendaient à se rapprocher, à constituer les éléments des États futurs, à faire prévaloir les idées d'ordre et de justice. Mais bien des obstacles s'opposaient au progrès. Sur terre les bandits, sur mer les pirates, représentaient le règne antique de la terreur, la grossièreté primitive... Et c'est alors que s'éleva entre les deux forces en présence cette lutte gigantesque, dont les romans d'un Hercule ou d'un Persée évoquent le souvenir.

II

Cette lutte durait encore lorsque la civilisation patriarchale s'effaça devant une civilisation supérieure par suite du contact des indigènes avec les immigrants étrangers. J'ai déjà eu l'occasion de parler de l'influence que les Ioniens, les Cariens, les Lelèges, les Phéniciens, exercèrent presque dès l'origine sur les destinées de l'Hellade. Nous avons pu la reconnaître dans les légendes de ses dieux; elle se manifeste directement dans les légendes de ses héros.

Grande fut leur œuvre[1]. Fondateurs de dynasties royales et sacerdotales, partout où ils ont débarqué, ils ont établi entre les tribus éparses les premiers liens politiques, et les ont habitués à se réunir en bourgades. Avec eux sont apparues des sciences, des industries, des institutions qui témoignent d'un degré déjà très élevé de culture intellectuelle et morale. La terre a été rendue plus productive par le dessèchement des marais; des digues et des canaux ont été creusés pour

1. M. Curtius, *Ouv. cit.*, t. I, p. 65-120.

féconder les plaines. Ils ont appris à leurs hôtes à cultiver l'olivier, à exploiter les mines, à fondre les métaux, à polir les pierres précieuses, à tirer la pourpre des coquillages. Et propageant les connaissances astronomiques qui leur servaient à la direction de leurs navires, ils ont permis aux Grecs d'accroître leur bien-être par le commerce maritime, et de devenir ces *peuples de la mer*, qui furent si redoutables aux Pharaons [1].

Il faut beaucoup de temps pour mûrir les choses et transformer une société. Mais nous ne pouvons nous attendre à voir la tradition suivre l'ordre des événements pas à pas. Fille du peuple, elle s'exprime comme le peuple en poétiques images. Chez elle, tout se traduit d'une manière vivante, tout revêt une forme sensible : Une race, une époque s'incarne dans un homme qui accomplit à lui seul le travail des générations.

Ainsi chaque cité grecque représente dans ses fables l'action des peuples d'Orient. Athènes exalte l'immortel Cécrops, le sage de l'Égypte, moitié homme, moitié serpent, qui planta l'arbre de Pallas sur les flancs de l'Acropole, et fonda le tribunal sacré de

1. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 263, 264.

l'Aréopage. Thèbes glorifie son fondateur Cadmos, le père de tous les arts, l'inventeur de l'écriture et du calcul. L'Argolide chante les aventures de Danaos. Pelops règne à Elis. Corinthe a pour prince l'astucieux Sisyphe. Nauplie est gouvernée par Palamède.

Les histoires de ces héros sont ce qu'elles devaient être, de merveilleuses épopées. Comment croire en effet qu'ils aient pu remplir sans le secours des dieux, l'œuvre que leur attribuait la fable. Aussi leur vie n'est-elle qu'une longue suite de prodiges. C'est le char de Poseidon qui les transporte à travers les mers, et c'est l'oracle d'Apollon qui leur indique l'emplacement de leurs villes. Ils n'ont qu'à se montrer pour que les mauvais génies, gardiens de la contrée, s'enfuient éperdus. Les Cyclopes s'offrent pour élever les murailles de leurs citadelles. Quelquefois au son de leur lyre les pierres viennent d'elles-mêmes se ranger en assises. Ils parlent, et les torrents s'apaisent, la fange des bourbiers se dessèche, les rochers se couvrent de verdure.

Cependant avec les dons d'une civilisation plus avancée, les nouveaux venus apportèrent un fléau inconnu, celui des richesses. Ils avaient déployé aux yeux des peuplades qu'ils visitaient toutes les splendeurs de l'opu-

lence asiatique. La tradition les représente, drapés dans de larges manteaux de pourpre, étincelants d'or et de pierreries, leurs vaisseaux chargés de bijoux, de ciselures d'ivoire, de bois et de métaux précieux. Ce luxe fascina les pauvres pâtres de Grèce. Elle leur apparut comme le symbole même de la puissance et du bonheur. Dès cet instant leurs âmes s'ouvrirent à d'ardentes convoitises. Le conflit des intérêts particuliers amena des querelles entre parents; le conflit des intérêts généraux suscita la guerre de vallée à vallée. Les inimitiés, les mortelles jalousies, les révolutions éclatèrent de toutes parts. La folie et la dépravation des hommes appelèrent sur eux d'horribles représailles. Et ils furent voués à la colère de Zeus.

Alors le ton des fables s'assombrit tout à coup. Elles ne célèbrent plus le triomphe de guerriers sur des géants et des monstres, ou l'apothéose de rois bienfaisants. Elles n'ont plus à rappeler que des forfaits effroyables, et des souffrances plus effroyables peut-être que ces forfaits subies par des hommes auxquels les dieux ont fait expier toute leur vie, et après leur vie dans les gouffres du Tartare, les crimes du genre humain. Ici ce sont les Danaïdes poignardant leurs époux le soir de

leurs noces, là Thyeste tenant enlacée dans ses bras la femme de son frère, ailleurs Atrée et Tantale, qui préparent dans l'ombre leurs exécrables festins, ou Œdipe, qui porte au front le double stigmate du parricide et de l'inceste, et, de ses orbites creuses pleure des larmes de sang. Et puis bien d'autres, Tydée, Amphiaros, Capanée, Hippomedon, Polyphonte, tous ceux qui prennent part à la lutte fratricide d'Étéocle et de Polynice ; Laodanos, Sténélos, Diomède, tous ceux qui succombent dans les néfastes combats des Épigones.

Mais quand les Achéens se lasseront enfin de s'entr'égorger pour l'héritage de leurs pères, leur cupidité, au lieu de les porter à des meurtres, les poussera à des expéditions glorieuses, et, à la place de cris de deuil, résonneront de nouveau des hymnes d'allégresse. Car on leur a parlé des trésors que possèdent les princes de l'Asie ; ils rêveront de les conquérir. Sous la conduite de Jâson, dont le frère aura usurpé le royaume, tous les vaincus du destin cingleront pleins d'espoir vers les pays des Toisons d'or. Et bientôt après ils uniront encore leurs armes pour entreprendre contre Ilion cette guerre fameuse sur laquelle se ferme l'âge héroïque de la Grèce.

CHAPITRE III

LES RÉCITS DE L'AÈDE

Tandis que le peuple faisait les légendes ses prêtres les chantaient...

Tout au fond des âges, l'on voit l'hiérophante, à certains jours solennels, revêtu de la riche tunique, longtemps encore portée par les citharodes aux jeux d'Olympie, glorifier dans ses hymnes les aventures des Dieux. Le pontife a eu ses fables comme le héros. Ce premier savant, ce premier artiste qui, par le prestige de son génie, a adouci les mœurs, qui a élevé les intelligences au delà de l'horizon des nécessités présentes, qui a tiré les bêtes féroces de leurs tanières pour en faire des hommes — Orphée ou Musée, Eumolpos ou Olen — est fils d'Apollon; il a reçu des cieux sa lyre, les Muses parlent par sa bouche, et, sans cesse en rapport avec les puissances surnaturelles, à travers les arcanes des temps

futurs, il sait deviner les secrets du Destin.

Dans la suite, toutefois, son prestige s'amoindrit quand les notions d'abord mystérieuses de son art commencèrent peu à peu à se répandre. Alors la poésie s'échappa de l'enceinte du sanctuaire pour aborder les sujets héroïques. Et le chantre sacré s'effaça devant le chantre profane.

Celui-ci fut le ménestrel de la Grèce. Comme de nos jours encore, le troubadour serbe, récitant aux accords de la gurla les légendes de son pays, il vivait cette vie errante qui convient à l'humeur inquiète du poète. De palais en palais, de festin en festin, de carrefour en carrefour, il allait, disant les travaux d'Hercule, ou les malheurs d'Œdipe, ou les exploits des Argonautes. Mais de la multitude d'épopées qui durent paraître ainsi, deux seulement sont arrivées jusqu'à nous, celles que la tradition attribue à Homère.

Il ne m'appartient pas de rechercher ce qu'est Homère, un nom ou un symbole, un homme, une famille ou une caste. Il ne m'appartient pas même de me livrer à une étude approfondie de son œuvre. Certes l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été appelés des romans et ce sont de vrais romans, en effet, les romans spéciaux d'une époque spéciale,

les modèles de nos contes de chevalerie. Cependant l'analyse en a trop souvent été faite et mieux que je ne pourrais la faire. Il me semble du reste que les récits épiques nous offrent un sujet d'observation plus nouveau et qui rentre plus directement dans le cadre de ce livre. N'y trouvons-nous pas, en effet, l'origine, les germes des divers types du roman hellénique dont nous allons bientôt suivre les évolutions ?

I

Même quand les aèdes eurent cessé d'être considérés comme des dieux ou comme des héros, ils gardèrent encore quelque chose de leur divine origine : ce furent des sages dont chacun admirait les vertus et la science.

Homère est un moraliste. Le monde ancien l'a bien compris, et il serait trop long d'énumérer tous les écrivains, depuis Anaxagore jusqu'à Horace, qui se sont appliqués à faire ressortir les hautes leçons de justice, de modération, de prudence que nous donne le poète. L'auteur des Pandectes a résumé leurs témoignage en le proclamant « le Père de

toute Vertù ». Et l'Église chrétienne s'est faite l'écho de ces louanges : « Chez Homère, disait saint Basile, la poésie est un perpétuel éloge du bien. C'est là le but principal que sans cesse il se propose. On peut surtout s'en convaincre au moment où l'on voit Ulysse, échappé au naufrage, frapper de respect la fille du roi d'Ithaque, bien loin d'éprouver aucune confusion à paraître nu devant elle, parce qu'il est orné de vertus à défaut de vêtements. Puis les autres Phéaciens le tiennent en telle estime que, méprisant la mollesse où ils vivaient, tous ont les yeux fixés sur lui, tous l'admirent, tous souhaitent d'être le pauvre Ulysse lui-même. Homère à cet endroit semble nous crier : « Oh ! hommes, appliquez-vous à la vertu, car le naufragé l'emporte avec lui, et, arrivé nu sur la côte, elle rend son sort plus enviable que celui des plus heureux entre les mortels. »

Peut-être dans son enthousiasme le bon Père de l'Église va un peu loin. Son discours fait l'effet de ces enluminures de missel où le Christ et ses apôtres sont naïvement déguisés en bourgeois du moyen âge : saint Basile est un prédicateur, il travestit Homère en prédicateur. Mais une épopée n'est pas un sermon. Ce n'est pas non plus un traité

dogmatique, et Platon avait raison de soutenir qu'il ne faut pas y chercher un système, des lois de conduite absolues et bien ordonnées. La morale d'Homère n'est point en préceptes, elle est tout en exemples.

La tradition représente l'immortel aède comme étant aveugle. A supposer que ce ne soit qu'une légende, comme dans toutes les légendes, il y a en celle-ci un fond de vérité : Homère n'a pas assisté aux révolutions qui de son siècle bouleversaient la Grèce. Sa puissante imagination l'a emporté hors du monde réel, et, les yeux fermés sur les douleurs présentes, il a contemplé en rêve un mirage serein et idéal des temps héroïques. Il a vu des hommes plus grands et plus beaux que les hommes de son époque, plus généreux, plus vertueux aussi, et, les faisant revivre dans ses chants, il a excité ses contemporains à marcher sur leurs traces. Par eux, il leur enseigne les vertus domestiques, le culte du foyer, l'amour conjugal, la piété filiale, la tendresse maternelle, le respect du vieillard, l'affection pour son hôte ; il leur enseigne aussi ce que l'on peut appeler les vertus nationales : la confiance dans les divinités qui ont soutenu leurs ancêtres, et le courage qui rend un peuple fort et respecté.

A l'heure de la bataille, Andromaque vient à la rencontre d'Hector, et, pendue à son cou, cherche à le retenir auprès d'elle et auprès de leur enfant. Mais le héros se dégage de son étreinte. « Moi aussi, femme, dit-il, de sombres pensées m'assiègent. Mais je rougirais étrangement, si, comme un lâche, je restais à l'écart, et j'évitais le combat. Ce n'est pas là ce que mon cœur me conseille, car j'ai appris à être brave toujours et à combattre au premier rang pour la gloire de mon père et la mienne...[1] » Il y a dans cette énergique réponse, en même temps que beaucoup de douceur, beaucoup de tristesse. Les guerriers d'Homère ne marchent pas à la mort avec insouciance. Ce ne sont pas des fanfarons. Ils tiennent à la vie et ne s'en cachent guère. « J'aimerais mieux, dit quelque part Achille, cultiver la terre au service d'un pauvre laboureur que de régner sur toutes les ombres des morts. » Leur mérite n'en est que plus grand parce que le sacrifice est plus cruel. Et c'est pourquoi ils restent les types mêmes de l'héroïsme comme le preux Roland qui lui aussi ne peut retenir ses larmes, en songeant une dernière fois au

1. *Iliade*, VI, 441 et suiv.

« doux païs de France » qu'il ne doit plus revoir.

L'*Iliade* nous montre parfois des révoltés; elle ne nous montre ni un traître, ni un lâche. Achille, il est vrai, dans un accès d'emportement, lance à la face de son rival cette sanglante injure : « Oh ! toi que le vin alourdit, cœur de cerf, jamais tu n'as osé t'armer en même temps que le peuple pour le combat, ni aller en embuscade avec les plus vaillants des Achéens, car tu crains trop d'y trouver la mort [1]. » Mais l'outrage est injuste. Bientôt Agamemnon se précipitera sur les Troyens et se fera couvrir de blessures dans la mêlée. Achille lui-même confessera ses torts : « Glorieux fils d'Atride, dira-t-il, en se réconciliant avec lui, ce que nous faisons en ce moment, il eût mieux valu le faire, alors que le cœur plein d'amertume nous nous livrâmes aux querelles dévorantes... Ne songeons plus aujourd'hui qu'à combattre le plus tôt possible, car il nous reste de grands travaux à accomplir [2]. »

Ces travaux, ils ne peuvent les accomplir qu'ensemble. On croirait que le poète ait voulu donner ici une grande leçon à ses conci-

1. *Iliade*, chant I, vers 225. — 2. *Ibid*, chant XIX, vers 56 et 146.

toyens. Nés divisés, suivant l'expression de J. de Maistre, par la configuration même de leur territoire, les Hellènes, plus que tout autre peuple, avaient besoin d'union. Trop souvent ils l'oublièrent, et de là vint leur faiblesse, leurs malheurs et plus tard leur décadence. Sans doute Homère a voulu leur rappeler le danger, en montrant les funestes effets de la discorde. Tant que, dans sa rancune, Achille reste sous la tente, refusant de prendre part à la guerre, malgré l'intrépidité de leurs autres chefs, les Achéens essuient désastres sur désastres. Mais à peine reparaît-il sur le champ de bataille, qu'Ilion est perdue. Le même épisode a fourni en outre à l'aède, l'occasion de célébrer le plus noble sentiment que l'antiquité ait peut-être connu — je veux dire l'amitié, qui « jouait alors le rôle moralisateur que l'amour chevaleresque jouait au moyen âge ». Achille ne consent à oublier son courroux que pour venger la mort de Patrocle.

Homère n'est pas un philosophe, mais il a une philosophie, et cette philosophie c'est le fatalisme. Au-dessus des hommes, au-dessus des héros, au-dessus des dieux eux-mêmes, il croit à une force mystérieuse

contre laquelle rien ne peut prévaloir. Il l'appelle la *Moïra*, le Sort. Seulement le Sort pour lui n'est point le hasard; ce serait plutôt une manière de Providence qui conserve ou détruit toutes choses, qui dirige toutes choses, mais une Providence aveugle et inconsciente. Cette idée domine son œuvre entière. Il y revient sans cesse, tantôt l'exposant en termes précis, tantôt, comme pour mieux en pénétrer l'intelligence de ses auditeurs, la traduisant sous les plus fortes et les plus lumineuses images. L'une d'elles surtout est d'une sublime simplicité. C'est au moment où se livre le combat singulier entre Hector et Achille. Devant le héros grec, le guerrier troyen fuit, soutenu par Apollon qui ranime ses forces. « Alors, dit le poète, comme ils sont arrivés pour la quatrième fois aux sources du Scamandre, Zeus le Père déploie ses balances d'or. Il y pose deux sorts de la mort dont l'homme ne se relève point: l'un pour Achille, l'autre pour Hector, le dompteur de coursiers. Puis, les prenant par le milieu, il lève les balances. Le jour fatal d'Hector s'abaisse et touche aux enfers. — Et Phœbos-Apollon l'abandonna[1]. »

1. *Iliade*, XXII, vers 208 et suiv.

Ainsi les destinées humaines sont réglées par des lois aussi fixes, aussi immuables que les lois mécaniques qui président aux harmonies de la nature. Aucune volonté ne peut l'y soustraire[1]. « Hélas! gémit le Roi des dieux pleurant sur son propre fils, hélas ! quelle douleur est la mienne : c'est l'arrêt du Destin que Sarpédon, celui des guerriers que j'aime entre tous, périsse sous les coups de Patrocle[2] ! »

Une telle croyance peut énerver les races vieillies qui trouvent en elle une excuse à leur mollesse. — Aux races jeunes, elle inspire au contraire toutes les audaces. L'histoire de l'Islam est là pour l'attester. Si une petite secte religieuse, née au fond du désert, a pu par la force de ses armes se répandre à travers le monde, pénétrer au cœur de l'Asie, conquérir la moitié de l'Afrique, envahir l'orient et l'occident de l'Europe, c'est que le Prophète avait gravé ses sentences dans l'esprit de chacun de ses soldats : « Nul ne saurait hâter ou retarder l'heure marquée pour sa fin, disait le Koran; qu'il se cache ou qu'il fuie, qu'il sommeille sur sa couche ou qu'il

1. Voir cependant Theil et Hallez. *Dictionnaire d'Homère*, Paris, 1841, au mot Μοῖρα.
2. *Iliade*, XVI, v. 433.

affronte la fureur des batailles, l'Ange de la Mort ne le trouvera ni plus tôt, ni plus tard. »

Ces expressions sont presque celles du poète grec. Écoutez les paroles qu'il met dans la bouche d'un de ses héros au moment où ce héros part pour le combat : « Non, il n'est pas un guerrier qui me précipitera aux enfers contre l'ordre du Destin, car au Destin nul n'échappe, pas plus le lâche que le brave, du moment qu'il est venu au monde [1]. » Il part donc sans crainte, sachant que rien ne peut changer le terme qui d'avance est assigné à sa vie. Et lorsqu'il succombe il pousse ce simple cri de douleur : « Ah ! me voici donc frappé par le Sort [2] !... »

Certes je ne prétends pas identifier le fatalisme d'Homère avec celui de Mahomet. Je veux seulement dire que les deux doctrines visent au même but, faire accepter à l'homme l'inévitable, et par là le rassurer, l'enhardir, lui donner la persévérance et le courage qui lui font réaliser les grandes entreprises. Car la foi au Destin ne permet pas seulement de mépriser les périls de la guerre, elle permet aussi à chacun de se résigner aux épreuves de

1. *Iliade*, ch. VI, vers 487 et suiv. — 2. *Ibid.*, ch. XXII, vers 303.

le héros ne désespère. Qu'imp
fureur des dieux ? Elle ne l'en
de revoir enfin la fumée qu
terre natale, « parce qu'il était
de rentrer dans sa patrie et
perbe, auprès de ceux qu'il c

Ces quelques citations, aux
facile d'ajouter beaucoup d'a
montrent-ils pas dans l'aède l
tous les philosophes-romanci
N'a-t-il pas fait ce que ceux
tard ? Ne s'est-il pas proposé
se proposeront, au moyen de f
les hommes et de les rendre

On peut même aller plus
affirmer que, non content

Afin d'amuser les lecteurs tout en les instruisant, nous verrons le romancier décrire des contrées fantastiques et forcer ses héros à courir le monde. Or, qui nierait trouver le modèle de ce genre de narration dans le récit qu'Ulysse fait aux Phéaciens[1] de ses périlleuses aventures, de ses naufrages, de ses découvertes, de ses combats avec les géants et les monstres qu'il a rencontrés sur son chemin ? Un passage de ce récit mérite surtout de fixer notre attention. C'est la curieuse esquisse que l'hôte d'Alcinoüs trace d'une société primitive : « Nous fûmes jetés, dit-il, sur la terre des Cyclopes. Les Cyclopes sont un peuple sauvage. Leurs champs d'eux-mêmes se couvrent d'orge, de froment et d'autres fruits de la terre ; on y voit se propager la vigne qui porte en longues grappes un raisin délicieux. Ces géants ne forment point de conseil ; ils n'ont aucune loi... Leur unique occupation est de mener paître leurs troupeaux... Dispersés dans les montagnes, ils vivent en de profondes cavernes sans aucun souci de leurs voisins : chacun règne sur sa femme et sur ses enfants[2]. »

1. *Odyssée*, ch. VII-XII. — 2. *Ibid.*, ch. IX, vers 106 et suiv.

Je ne sais si je m'abuse, mais il ne me paraît point impossible que ces vers du poète aient inspiré à Platon la pensée de nous transporter, lui aussi, dans une île fabuleuse pour nous révéler toute une civilisation, et nous laisser entrevoir sur les plages de l'Atlandide la cité de ces rêves.

De même que nous trouvons ainsi dans l'*Odyssée* l'origine du roman de voyage, nous trouvons dans l'*Iliade* l'origine du roman d'histoire.

L'épopée primitive est l'expression d'une tradition et comme la tradition elle est faite des souvenirs vivants du passé. Le siège d'Ilion n'est pas un événement moins réel, moins certain que la défaite de Roncevaux; après les remarquables fouilles de Schliemann [1], il n'est plus permis d'en douter. Beaucoup des héros d'Homère n'appartiennent pas davantage au mythe. Leurs noms, leurs caractères sont ce qu'ils durent être. L'Agamemnon et l'Achille, le Priam et l'Hector de l'*Iliade* ont vécu aussi bien que le Roland et le Charlemagne de nos chansons de gestes.

Seulement la fable s'était bientôt emparée

1. HENRI SCHLIEMANN, *Ilios, ville et pays des Troyens*, Trad. française de Mme Egger. Firmin-Didot, éd. 1885.

de la donnée historique pour l'amplifier et l'embellir. L'expédition des Hellènes contre les Troyens, comme celle qu'ils avaient jadis entreprise contre la Colchide, marque simplement une phase de leur invasion en Asie Mineure. Chassés de leur patrie par le besoin de pourvoir à l'excès de population et l'impossibilité de tirer assez de moyens de subsistance de leur sol presque partout rebelle à la culture, attirés du reste vers ces riches contrées où les fleuves roulaient des paillettes d'or, dès l'antiquité la plus lointaine les Achéens avaient commencé vers les régions d'outre-mer le mouvement de migration qui se perpétua longtemps encore à travers les siècles historiques... Cette explication des faits est trop savante; la légende leur en substitue une autre: le ravissement d'une femme, prétexte habituel aux disputes qui s'élevaient alors entre tribus et cités voisines. Ce n'est donc plus l'avidité qui arme la Grèce, mais un légitime sentiment de son honneur national.

Puis, le point de départ grandi, tout grandit en proportion. La mémoire d'une foule de conquêtes antérieures s'absorbe dans la mémoire de ce triomphe. Achille prend d'assaut Lyrnesse, Pedase, Lesbos, vingt-trois

villes en tout, dont douze sur la côte et onze dans l'intérieur du pays. Quant au siège même d'Ilion, il dure ce que dura la lutte des Titans et des Dieux, une période mythique de dix années.

Cette guerre du reste est autant une guerre de dieux qu'une guerre de mortels. Sans doute les héros qui combattaient dans les plaines de la Troade, devaient croire eux-mêmes d'une foi sincère à l'intervention des divinités au milieu de leurs batailles, mais à une intervention toute mystérieuse, qui ne se traduisait à leurs yeux que par des phénomènes naturels plus ou moins favorables. Tel ils avaient vu un soir le fleuve Scamandre, écumant de colère et hurlant des menaces, se précipiter au-devant d'Achille afin de prévenir la ruine des Troyens [1]. La légende donne aux dieux un bien autre rôle. Elle les rend tellement visibles que, pour se dérober aux regards des hommes, ils ont besoin de s'envelopper d'un nuage; tellement sensibles que, pour se protéger contre les traits, ils ont besoin de se couvrir d'un casque et d'une cuirasse. Ils guerroyent confondus dans la mêlée. Ils insul-

1. Cf. *Iliade*, ch. XXI, vers 136 et suiv.

tent les héros et les héros les insultent; ils frappent et on les frappe : La javeline de Diomède perce le bras de Cypris et le sang divin jaillit de la blessure [1]. Arès lui-même a la poitrine traversée d'une flèche, et, affolé par la douleur, il jette un hurlement qui résonne au loin, terrible, pareil au cri que pousseraient dix mille guerriers livrés à la fureur du carnage [2] !

C'est ainsi que l'imagination populaire a marié la fantaisie pure au récit exact des faits, un peu nu, un peu froid, un peu triste aussi comme toute vérité ; et c'est ainsi que plus tard, en tirant l'épopée de la fable, le poète a donné, dans la littérature, la formule du roman historique.

II

Ailleurs j'ai cité quelques fragments d'une jolie scène galante qui suffiraient à nous convaincre qu'Homère a ouvert la voie aux romanciers d'amour aussi bien qu'aux romanciers philosophes.

1. *Iliade*, ch. v, vers 458. — 2 *Ibid.*, ch. v, vers 800.

S'il est vrai que, à proprement parler, aucun de ses deux poèmes ne roule sur une amoureuse intrigue, il y a une intrigue de ce genre au fond de l'une et de l'autre. Dans l'*Odyssée*, c'est Pénélope qui reste fidèle à Ulysse malgré les instances de ses prétendants et Ulysse qui pour revoir son épouse s'arrache aux tendresses de la maîtresse et aux séductions de la courtisane; dans l'*Iliade*, c'est Hélène que Pâris a séduite et que poursuit Ménélas.

Je signale le fait sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient. Assurément l'amour est un ressort secondaire dans les chants homériques. Pour y étudier son action, au lieu de considérer l'ensemble des poèmes, il faut s'arrêter de préférence à quelques-uns de leurs épisodes, qui, envisagés à part, peuvent être regardées comme de véritables nouvelles. Plusieurs de ces nouvelles sont empreintes d'une douce mélancolie, d'autres sont assez plaisantes. Je n'en veux rappeler qu'une seule, parmi ces dernières[1], où il est impossible de ne pas voir le type primitif des contes érotiques dont nous aurons plus loin à nous entretenir.

1. *Odyssée*, ch VIII, vers 276 et suivants.

Le drame — car au fond c'est un drame — se déroule dans l'Olympe. Le vaillant Arès est épris de la belle Aphrodite, Aphrodite ne sait rien refuser au dieu guerrier, et le guerrier montre qu'il sait apprécier ses faveurs en la comblant de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amour plus encore que l'amitié. Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des cieux, s'il n'y avait ni le Soleil, ni le mari. Mais le Soleil, « dont l'œil voit toutes choses », est un indiscret. Témoin des ébats du jeune couple, il vient faire de fâcheuses révélations à Héphaïstos, qui à cette nouvelle bout de fureur et médite aussitôt des projets de vengeance. Ses projets sont bientôt fixés. « Pressant le pas, dit le poète, il va dans sa forge, dresse l'énorme enclume, et, le marteau en main, frappe le fer à coups redoublés : il forme ainsi des liens imperceptibles et cependant forts et indissolubles. Puis il se rend dans sa chambre nuptiale, et, arrivé près de sa couche, il suspend de tous côtés, en cercle, ces liens qui tombaient des poutres autour du lit, comme les toiles de l'araignée, et que nul ne pouvait voir, pas même les Immortels! »

Le piège tendu, il n'a plus qu'à y faire tomber les amants : la chose lui sera facile.

Depuis qu'il y a eu des maris malheureux, conscients de leur malheur, ils ont toujours usé du même artifice et le même artifice leur a presque toujours réussi. Il vaut dans l'Olympe ce qu'il vaut sur terre. Héphaïstos feint donc de s'en aller faire un petit voyage. Arès au casque d'or, le voyant partir, « ne s'endort point », mais « impatient de serrer sur son cœur la divine Cythérée », il se hâte de la rejoindre dans son palais et lui tient ce discours qui n'est pas long, surtout pour un héros d'Homère, mais qui n'en est que plus éloquent : « Oh ! déesse que j'adore. Livrons-« nous aux charmes de l'amour! Ton époux « est absent ; il vient de partir pour Lemnos ! »

La prière est ardente, la déesse est tendre... Je tais le reste. Mais voici le moment critique. Étroitement serrés l'un contre l'autre, « loin de pouvoir fuir, il leur est même impossible de relâcher les nœuds qui les étreignent ». Alors paraît Héphaïstos; et comme bien l'on pense, il élève une voix formidable qui fait retentir toute l'enceinte de l'Olympe. Ses cris attirent les Immortels, Poseidon, Hermès, Apollon et les autres, sauf « les déesses que la pudeur et la bienséance retiennent dans leurs demeures ». A l'aspect des pièges du rusé forgeron, un rire mons-

trueux, un rire inextinguible s'empare de la troupe fortunée. Quelques-uns échangent des propos assez gaillards. Apollon dit à Hermès :

— Voudrais-tu, messager céleste, enchaîné par ces liens, supporter une telle honte, afin de coucher dans ce lit auprès de la blonde Aphrodite?

A quoi Hermès de répondre :

— Qu'autour de moi l'on multiplie encore ces liens innombrables, que non seulement tous les dieux, mais même toutes les déesses me voient ainsi, pourvu que la blonde Aphrodite soit couchée auprès de moi.

D'autres cependant, plus graves, se chargent de tirer la moralité de l'aventure :

— Ainsi, se disent-ils entre eux, toujours, tôt ou tard, les actions criminelles ont une fatale issue.

Mais le scandale ne peut indéfiniment se prolonger, car les mortels finiraient par en être instruits. Le pauvre mari se décide donc, bien à contre-cœur, à relâcher les captifs; et Arès se réfugie en Thrace, tandis qu'Aphrodite vole... se baigner dans les sources de Paphos.

Il s'est trouvé des pédants critiques pour faire à Homère un crime de cette page qu'ils

ont accusée « d'être triviale et de contraster avec le ton convenable à l'épopée ». Comme si, en vérité, Homère avait pu enfreindre des règles, lui qui les créait. Non : ce qui fait précisément le charme de ses rhapsodies, c'est que leur inspiration est toute spontanée, c'est qu'elles ne sont pas enfermées dans les bornes d'un cadre quelconque, c'est qu'elles embrassent tout ce qu'embrasse la pensée même du poète. Il ne faut pas l'oublier ; les chants héroïques ne sont pas des œuvres dans une littérature, mais la littérature entière d'une époque. Dès lors qu'on ne s'étonne plus d'y trouver les germes, les éléments de formations des multiples sortes d'ouvrages qui, dans les temps de vie intellectuelle plus complexe, devront se détacher une à une de la souche primitive pour former autant de rameaux distincts; que l'on ne s'étonne plus si l'aède est à la fois le père des poètes lyriques et des poètes didactiques, des poètes tragiques et des poètes comiques, le père des historiens, le père des orateurs, — le père des romanciers.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

CONTES ALLÉGORIQUES

L'esprit pratique, l'esprit positif que nous avons vu se traduire dans de nombreux passages des chants de l'aède n'a pu manquer de faire éclore de très bonne heure des récits plus courts, d'un caractère plus familier, où, sous un gracieux symbolisme, la raison commençait à cacher l'austérité de son langage. Le vieillard, pour faire profiter de son expérience les générations nouvelles, la mère de famille pour instruire ses enfants, inventèrent l'apologue.

à un livre comme la *Vie d'Apollo*
il y a bien loin sans doute.
pourtant à nier entre les deux
identité de but et une identité
L'un est la semence dont l'autr

J'aurais voulu préciser ici
s'accomplir cette longue et
maturation. Mais c'est chose
Nous pourrons seulement e
ques-unes de ses phases, d'ap
de repère que nous offre
hellénique.

I

rêverie, elles ont un goût plus vif du merveilleux, elles sentent plus fortement, elles parlent une langue plus pittoresque et plus colorée. Il est certain aussi que les fabulistes de Grèce ont presque toujours puisé à pleines mains dans les livres des Saadi, des Bidpaï, des Lokman. Aussi peut-on affirmer que, sans les emprunts faits aux conteurs orientaux, l'apologue hellénique ne fût jamais parvenu au degré de perfection où il s'est peu à peu élevé. Mais prétendre qu'il leur doit son existence même, c'est sans doute aller trop loin. Ne l'oublions pas : il y a deux sortes d'apologue, comme il y a deux sortes d'épopée : l'une laborieuse, artificielle, marquée au coin de l'individualité littéraire ; l'autre de beaucoup antérieure, naïve, sincère, encore impersonnelle, qui reflète directement l'état d'âme d'un peuple parce qu'elle répond aux premiers besoins intellectuels, aux premières aspirations morales que la civilisation éveille en lui. Longtemps avant qu'un écrivain ait songé à en composer un recueil, mille jolis contes, vieux comme les plus vieilles sentences gnomiques, comme elles « volaient sur les lèvres des hommes », pour transmettre d'âge en âge les enseignements de la sagesse populaire.

La nature même de l'apologue ne dit-elle pas sa haute antiquité ? Rien en somme n'est plus puéril que la convention sur laquelle repose ce genre de récits. Nous y trouvons plaisir sans doute, surtout quand la perfection des détails nous fait oublier l'invraisemblance du sujet. Il ne suffit pas cependant de nous charmer pour nous persuader, et je doute fort que le meilleur des fabulistes puisse aujourd'hui beaucoup réformer les mœurs. Toutefois, ce qui est vrai des hommes ne l'est pas des enfants. Les enfants s'intéressent vraiment à ces contes, dont le merveilleux les ravit sans les laisser incrédules. A peine sont-ils étonnés d'y voir des animaux penser et parler comme des personnes. Eux-mêmes, débordant de vie, ne prêtent-ils pas à toutes les choses qui les entourent l'intelligence et le verbe ? A leurs yeux, ce ne sont point là d'aimables mensonges, mais des pages d'histoire. Et c'est précisément parce qu'ils ont foi dans la fable que la fable peut agir sur leurs âmes, qu'elle peut les convaincre et les corriger. Elle a été également utile — et par suite elle a dû paraître — à l'enfance de chaque peuple.

Toutes les littératures primitives présen-

tent, du reste, le même caractère d'être riches en images, riches en comparaisons d'une hardiesse, d'une abondance qui ne se retrouvera jamais plus à des époques postérieures où, l'art ayant moins de liberté, le génie a moins d'audace. Ces images, ces comparaisons, ne sont point alors des ornements de rhétorique qui alourdissent la pensée. Elles sont vivantes parce qu'elles sont nécessaires. Le poète est trop jeune pour savoir décomposer ses impressions, la langue est un instrument encore trop imparfait pour exprimer les mille nuances d'un sentiment, l'auditeur est une nature trop simple pour comprendre les subtilités d'une analyse. Il suffit de la vision très nette qu'un mot éveille en tous les esprits. Tirés du spectacle de la nature, des scènes de la vie familière, ces rapprochements servent le plus souvent à traduire une action rapide et complexe; quelquefois aussi, empruntés aux mœurs des animaux, ils expriment des phénomènes purement psychiques. Dans ces derniers, il est assez rationnel de voir le point de départ de l'apologue. Réduit, en effet, à ce qu'il a d'essentiel, l'apologue n'est-il point une comparaison dont le récit serait un des termes, l'autre la moralité? Je prends, par exemple,

dans l'*Odyssée*, le touchant passage où Ulysse se jette dans les bras de son fils. « Comme les aigles et les vautours aux serres crochues dont le pâtre a dérobé la couvée avant qu'elle ait pu prendre son vol, ainsi, dit l'aède, tous deux pleuraient de tendresse. » Sans modifier le cadre de la figure, changez-en le caractère ; substituez à la conclusion subjective une conclusion objective, à la vérité particulière une vérité générale et vous obtiendrez une fable dans la forme de celle qu'Hésiode nous conte quelque part : « L'Épervier avait pris le Rossignol dans ses serres et l'emportait bien loin à travers la nue. Le Rossignol poussait de plaintifs gémissements. Mais l'autre lui dit avec dureté : « Mon ami, pourquoi crier? Tu es au « pouvoir de bien plus fort que toi, et tu vas « où je t'emmène... » Insensé celui qui veut lutter contre un plus puissant que soi [1]. »

Ce fragment a son importance. C'est le premier écrit de ce genre que nous rencontrions dans la littérature grecque. Hésiode serait-il donc le créateur de l'apologue, ou, si l'on aime mieux, le plus ancien imitateur des fabulistes orientaux? Je ne sache pas

1. HÉSIODE, *Œuvres et Jours*, vers 201 et suivants.

que l'antiquité lui ait jamais donné ce titre. Il est donc bien évident que cette sorte de contes était cultivée en Hellade bien avant lui, bien avant Archiloque [1], Stesichore [2], Alkman [3], Alcée [4], qui tous précédèrent Esope.

Qu'était-ce au juste que cet Esope, dont la renommée a son écho encore parmi nous ? Je ne me hasarderai pas à le dire. On ne sait rien de certain sur sa vie, car la plupart des légendes dont il est le héros doivent être regardées comme apocryphes. On ignore le pays où il est né et l'époque exacte où il vécut. On ne possède de lui aucun ouvrage ; on doute qu'il en ait jamais écrit ; on doute même de son existence. Il doit sans doute beaucoup de sa gloire aux souvenirs qui se sont incarnés en lui. Parfois dans les annales d'un peuple se rencontrent des personnages ayant rempli des destinées prodigieuses et dont la fortune peut être attribuée moins à leur valeur propre qu'aux idées qu'ils représentaient. Il y a des hommes qui sont les figures vivantes des choses. Esope,

1. Cf. Philostrate, *Tableaux*, I, 3.
2. Cf. Conon, *Narrations*, XLII.
3. Cf. Isidore de Séville, *Origines*, I, 39.
4. Cf. Athénée, *Banquet des Sophistes*, Liv. XV.

s'il y a jamais eu un Esope, a dû être de ces hommes-là. Pour les Anciens, il a personnifié la fable même. Tout en lui est symbole ou tout en lui était fait pour le devenir. Son humble condition semble marquer l'origine populaire des apologues, son esprit et sa curiosité la grâce et la finesse d'observation qui convient à ces petites allégories, ses voyages enfin en Asie et en Égypte les emprunts faits par les fabulistes de Grèce aux conteurs orientaux. La tradition, qui aime les puissantes synthèses, a fait pour lui ce qu'elle avait fait pour les demi-dieux. Elle lui a attribué l'œuvre des siècles, et l'a bientôt regardé comme l'auteur de toutes les fictions morales qui couraient alors parmi les Hellènes.

Nous en possédons le recueil assez complet. Dans cette compilation, aux vieux apologues grecs se trouvent sans doute mêlées beaucoup de fables nouvelles de source étrangère. Il est malheureusement impossible de se prononcer avec certitude sur l'origine particulière du plus grand nombre de ces récits. Sous la plume anonyme qui les a rassemblés, ils ont perdu toute physionomie caractéristique. Il n'en subsiste que des abrégés succincts, de simples arguments de narration,

sans nulle variété ni de contexture ni de style, sans couleur, sans mouvement, sans vie, semblables entre eux comme des squelettes dans un ossuaire.

Mais d'autres sont venus plus tard ressusciter ces cadavres. Sur des thèmes propres à de si riches développements ne pouvait manquer de s'exercer la verve de tous les hommes d'esprit et de goût. Chacun dans l'antiquité amplifiait des fables comme il aiguisait des épigrammes pour occuper ses loisirs ou se délasser de ses travaux. Les historiens, les orateurs, les philosophes, se récréaient ainsi. On sait que Démetrios de Phalère composa un livre d'apologues[1]. Socrate à la veille de mourir en versifiait quelques-uns dans sa prison[2], et, interrompant ses discours, Démosthène parfois disait un de ces contes afin de réveiller l'attention de son auditoire[3].

Ceux-ci n'étaient fabulistes qu'à leurs heures; quelques poètes le furent par profession, en petit nombre, il est vrai, et pour la plupart de médiocre talent... La Grèce ne

1. Cf. Diogène de Laerte, V, 80.
2. Platon, *Phédon*, p. 61.
3. Plutarque, *Vie de Démosthène*, ch. 23.

trouva jamais son La Fontaine. Elle eut du moins son Phèdre. Il se nommait Babrias.

Les anciens distinguaient plusieurs variétés d'apologues. La classification, un peu arbitraire peut-être, qu'ils en avaient faite, semble reposer moins sur des différences appréciables dans le fond et la forme des récits que sur les divers pays où ces récits avaient pris naissance. C'est ainsi que l'on citait les fables ciliciennes, cypriennes, lydiennes, cariennes, égyptiennes et libyques[1]. Mais aucun de ces genres ne produisit de vastes compositions telles qu'au moyen âge notre *Roman de Renart*. Il ne faut pas s'en étonner. Les milieux n'étaient point les mêmes. Je ne sais qui a prononcé cette spirituelle parole : « On offre la vérité de face à son égal, on la laisse entrevoir de profil à son maître. » Les trouvères la présentaient de cette façon aux moines, aux barons et aux rois. Avant de les malmener fort dans leurs poèmes, ils avaient soin d'habiller leurs victimes d'une peau de bête ; seulement la peau de bête était assez mal recousue pour laisser deviner qui elle cachait.

1. Cf. CHASSANG, *Hist. du Roman*, p. 17.

Ce n'étaient plus là des fictions morales, mais des satires, et des satires politiques. La ruse ne manquait point de malice. Elle avait sa raison d'être à une époque d'oppression civile et religieuse. Chez les Grecs, elle eût paru superflue, puisque dans le livre, à la tribune, au théâtre, partout ils pouvaient fronder les abus à visage découvert. En revanche, ils eurent comme nous des fabliaux. Les Milésiens détournèrent l'apologue de son but pour lui apprendre, après avoir tenté de réformer les mœurs, à ne plus servir qu'à les corrompre. Ces premiers contes érotiques, forment, comme nous le verrons plus loin, la transition naturelle du roman philosophique au roman d'amour.

II

Toutes ces sortes de fictions étaient indistinctement appelées des *Mythes*. Le mot de mythe a pris dans le langage moderne un sens plus restreint. Il sert aujourd'hui à désigner spécialement l'allégorie qui s'attache à traduire sous une forme sensible les spéculations de la métaphysique.

Les philosophes grecs excellèrent dans ce genre. Ils en firent un très fréquent usage, soit pour rendre leurs pensées plus intelligibles à leurs disciples, soit simplement pour donner plus d'attrait à leurs écrits. Car sous le ciel d'Hellade chacun avait d'instinct le culte du Beau. Les plus graves penseurs mêmes ne pouvaient s'empêcher d'être artistes. En eux sous le dialecticien perçait toujours le poète.

Nul ne fut poète plus que Platon. Combien il appartenait peu à l'école de ces pédants qui, dans leur morgue, cherchent à s'élever sur des cimes inaccessibles où l'on désespère de les atteindre. Lui, au contraire, venait au-devant du lecteur. Il voulait le séduire et séduisait en effet. A un point de vue purement littéraire, chacun de ses *Dialogues* est un chef-d'œuvre. Tantôt c'est une petite scène d'intérieur d'une simplicité, d'une familiarité exquise, tantôt un drame vibrant d'émotion, tantôt un roman qui nous emporte hors du monde étroit où nous sommes dans l'infini des chimères. Tour à tour légers ou profonds, graves ou enjoués, ils sont l'expression sincère de la mobilité des impressions auxquelles s'ouvrent nos âmes et dont nos propres entretiens portent le reflet. Mais ce n'est pas

tout. Sur la fiction primitive qui sert ainsi de cadre au discours, se brodent des fictions nouvelles. Les personnages que l'écrivain nous présente sont eux-mêmes de charmants conteurs. Lorsque la thèse qu'ils soutiennent devient trop ardue, ils savent la rendre captivante au moyen de quelque mythe. Les mythes abondent dans les livres de Platon, et ce sont les modèles du genre. Je n'en rappellerai que deux parmi les plus célèbres. D'abord l'allégorie de la *Caverne*[1] qui lui sert à expliquer sa théorie sur l'origine des idées. Il suppose, on le sait, que l'homme, avant l'union de son âme et de son corps, a vécu une vie antérieure où il a perçu directement les essences des choses, les principes de leurs caractères généraux, dont aujourd'hui les apparences changeantes et individuelles des objets lui donnent comme un ressouvenir. Et il le compare à un prisonnier voyant passer des ombres dans la lumière que la lucarne projette sur le mur de son cachot, et qui songe, à la vue de ces confuses images, aux êtres au milieu desquels il habitait jadis... Plus saisissant encore me semble le mythe d'*Her l'Arménien*[2], où le philosophe affirme sa foi à l'immortalité de l'âme et à une sanction

1. Platon, *République*, liv. VII. — 2. *Ibid.*, liv. X.

future. Je crois que jamais il n'a mieux révélé la puissance de son génie qu'en cette évocation des mystères d'outre-tombe. Quand il ouvre ici l'Enfer à nos regards pour nous montrer les victimes du divin courroux, son inspiration s'élève à des hauteurs que même celle de Dante n'a pas dépassées.

Aristote fit, dans son œuvre, moins de place à l'imagination que son maître. Il n'avait point vu le jour comme lui sous le climat fortuné de l'Attique, mais dans les froidures de la Macédoine. C'était du reste le fils d'un savant, et lui-même, par son éducation première, avait été destiné à la science. Pourtant il ne fut pas un écrivain aussi didactique qu'on se l'imagine d'habitude. Nous le jugeons mal, parce que nous le jugeons d'après les seuls de ses ouvrages qui soient parvenus jusqu'à nous; mais, à côté de ces écrits d'érudition pure, il en avait composé beaucoup d'autres dont les Anciens célébraient à l'envi la douceur, le nombre et l'éloquence[1]. N'a-t-il pas suivi les voies d'Homère et de Pindare en chantant des épopées et des odes, qui lui valurent la première place

1. Cf. Cicéron, *Acad. Quæst.*, liv. II, 38. Voir encore l'Éloge d'Aristote par Quintilien.

parmi les écrivains lyriques de son siècle ? N'a-t-il pas laissé des livres populaires, où il sacrifiait au goût de la foule pour la fiction[1] ? N'a-t-il pas écrit des traités sous la forme romanesque du dialogue, où abondaient les récits allégoriques[2] ? Plutarque nous a conservé un de ces récits dans sa *Consolation à Apollonios*[3]. Il y est question de ce bon roi de Phrygie dont on faisait volontiers le héros d'une merveilleuse aventure. Nous voyons Midas, un jour, à la chasse, s'emparer d'un silène. Le silène ou l'haï est ce petit quadrupède des Indes que son extrême lenteur de mouvement a fait surnommer le « paresseux ». Dans son immobilité il a quelque peu l'air d'un sage qui médite. Le roi, voulant s'instruire, l'interroge donc et lui demande quel est pour un homme le plus grand des bonheurs. — « Assurément, répond la bête, ce serait de ne jamais être venu au monde, mais, puisqu'il y est venu, c'est de bientôt mourir[4]. »

1. Cf. HAVET, *Étude sur la Rhétorique d'Aristote*, page 14 et suivantes.
2. ALEXIS PIERRON, *Litt. grecque*, page 405.
3. PLUTARQUE, *Cons. à Apoll.*, ch. XXVII.
4. Comp. : SOPHOCLE, *Œdipe à Colone* : v. 1215 et suiv. « Ne pas naître serait pour l'homme le premier degré de bonheur, le second de rentrer au plus tôt dans le néant d'où il est sorti. »

La maxime était assez brutale, et à quelques-uns pouvait paraître discutable. Un joli conte n'était pas de trop pour la faire accepter.

Les philosophes de l'époque alexandrine et de l'époque romaine recueillirent la tradition des disciples de Socrate et eurent recours aux mêmes moyens pour rendre leurs doctrines accessibles au vulgaire. Ainsi firent les Gnostiques. Un des leurs, Valentin, écrivit la touchante légende de *Sophia* l'exilée, expression des tribulations et des souffrances de l'âme en ce monde et de ses aspirations vers un bien supérieur à tous les biens terrestres. L'*Antre des Nymphes*, où Porphyre joignait à la subtilité de pensée d'un Grec toute la fraîcheur d'imagination d'un Oriental, prouve que les Néoplatoniciens suivaient le même exemple. Il n'est point jusqu'au Portique qui, malgré son orgueil et son dédain pour l'opinion de la foule, n'eût recours au mythe afin de propager ses idées, comme en témoigne le *Tableau de la Vie humaine* de Cebès. Mais il appartenait surtout à la verve mordante des sceptiques de tirer parti d'un genre si propre à leurs satires. Déjà Timon le Sillographe faisait discuter aux bords du Styx les ombres de divers phi-

losophes pour livrer leurs contradictions à la risée populaire, et Cléanthe d'Assos plaisantait dans la fable de la *Volupté et des Vertus* les absurdités de la doctrine d'Epicure... L'arme par eux forgé, Lucien la fit sienne.

III

C'était un homme trop fin pour ne pas deviner tout le parti que son talent pouvait en tirer. On l'a souvent comparé à Voltaire. Sous ce rapport, les deux grands railleurs offrent un nouveau trait de ressemblance. Ni l'un ni l'autre ne se souciaient de triompher dans une obscure controverse d'école. Ils voulaient s'adresser à la multitude, et, pour être entendus d'elle, ils savaient profiter l'un et l'autre des ressources que leur offrait la fiction.

Parler des œuvres d'imagination de Lucien, ce serait parler de toutes ses œuvres. Dans ce peu de pages, on le comprend, je ne puis aborder une pareille étude. Je voudrais du moins essayer de dire comment il a compris, comment il a traité le conte allégorique. L'analyse de l'un quelconque de ses Dialogues, celui par exemple intitulé *Le*

Songe ou *Le Coq*, nous permettra d'en juger.

Chacun connaît le fond de ce petit récit : Micyle, le savetier, est réveillé bien avant l'aube par le chant de son coq, au moment où il se voyait en rêve posséder un trésor, et jouir au sein de l'opulence de la félicité la plus parfaite. Furieux d'être rendu au sentiment de sa misère, il va se précipiter sur le maudit animal et l'assommer à coups de bâton, quand, ô surprise! voici que l'oiseau prend la parole pour se justifier... N'est-ce point là un nouveau songe plus extraordinaire que le premier? Micyle est d'abord tenté de le croire. Rien pourtant n'est plus réel. Ce coq n'est autre que Pythagore en personne. Suivant les lois de la métempsychose, que ce philosophe a jadis enseignées, son âme, depuis qu'il est mort, n'a cessé de passer d'un corps dans un autre. Mais tandis qu'il raconte les diverses péripéties de ses migrations, le savetier en revient toujours à son rêve. Alors le coq se met à rire, — aussi fort qu'il est possible de rire à un coq, — et, parlant d'expérience, car il a essayé de toutes les conditions, il dit combien son maître connaît peu ceux dont il envie le bonheur, combien les grands et les puissants sont à plaindre au milieu des soupçons, des craintes, des

soucis qui les rongent. Et comme Micyle secoue toujours la tête, le philosophe, grâce à un talisman magique, le conduit chez quelques-uns des plus riches citoyens de la ville pour mieux lui montrer ce qu'ils souffrent à cause de leur fortune. Cette fois le savetier est convaincu, et il s'en retourne vers son échoppe bien décidé à ne plus jamais gémir sur son destin.

Ce qui nous frappe surtout dans cette fable, c'est qu'elle présente un double caractère théorique et pratique, c'est qu'elle participe à la fois de la nature du mythe et de celle de l'apologue.

L'entretien s'ouvre en effet par une critique très fine des idées de Pythagore. Cette succession grotesque de métamorphoses que Lucien prête au philosophe, devenu tour à tour roi, courtisane, cheval, geai, grenouille et mouche, n'est-elle point faite pour vouer sa doctrine au ridicule? La confession que le malin satirique lui met sur les lèvres le rend plus ridicule encore. « En somme, dit-il, je n'étais qu'un piètre sophiste, puisqu'il me faut parler de bonne foi... ; mes prescriptions ne reposaient sur rien de sage. Seulement je voyais qu'en prenant les lois de tout le monde je ne réussirai guère à me faire admirer, et

chaient à ta suite et adoraient hum
trace de tes sandales [1]. »

La raillerie est cruelle. Les pyt
n'en sont pas les seules victime
elle frappe à droite, à gauche, s
philosophes dont elle flagelle l'hy
bafoue l'ignorance. Voyez le p
Lucien trace du stoïcien de l'é
prêche si bien le désintéresseme
quitte point les tables des riches :
pilis était un de ces pédants qui
jeunes gens des sornettes. On le
barbe de bouc qui avait grand
coup de rasoir... Il m'importunait
de très longues dissertations su
quelle vertu, m'apprenant que deu
valent une affirmation, que le jo
pas nuit et me débitant mille au
philosophiques dont je me sera

que, de toutes les conditions dont il a gardé la mémoire, celle de l'homme lui a paru de beaucoup la moins heureuse, « car, dit-il, a-t-on jamais vu parmi les animaux ni fermier des impôts, ni sycophante, ni sophiste[1] ».

Il est en vérité plaisant d'entendre ce sage changé en un humble oiseau de basse-cour, dénigrer avec tant de franchise sa doctrine, sa conduite d'autrefois et celle de ses disciples. L'idée me paraît assez heureuse. On en rencontre chez Lucien beaucoup de semblables. Lucien est un pamphlétaire. L'écueil des pamphlétaires, c'est la monotonie. Qui toujours se répète, peut fatiguer. Lui s'est répété toujours, sans jamais fatiguer le lecteur. C'est qu'il a eu le don de renouveler tout ce qu'il a touché. Nous venons de reconnaître comment il a rajeuni la fiction classique des philosophes. Il aurait pu dire du mythe ce qu'il disait du dialogue, parodiant le mot de Socrate : « J'ai commencé à lui apprendre à marcher par terre à la façon des hommes, et, le forçant à sourire, je l'ai rendu plus agréable à nos yeux. »

Il a rajeuni également l'apologue. Autrefois le fabuliste se contentait, pour appuyer

1. Lucien, *ibid.*, § 27.

ses maximes, de narrer une aventure prêtée à quelque bête, et l'exemple donné ainsi suffisait à convaincre les auditeurs. Maintenant, il n'en est plus de même. Il faut prouver pour persuader. Aussi Lucien use d'un léger artifice. Ne voulant pas rompre avec la tradition, il charge encore un animal de nous instruire, mais, sous cet animal, il a soin de cacher un homme, un dialecticien, qui pourra raisonner au besoin et qui raisonnera longuement et admirablement. Écoutez avec quel luxe d'arguments Pythagore montre ici au pauvre Micyle les avantages de la pauvreté :

« Réfléchis, mon ami! Toi, la guerre t'inquiète assez peu : si, par hasard, le bruit court que les ennemis approchent, tu ne crains pas qu'ils envahissent ton champ, qu'ils foulent aux pieds ton jardin ou qu'ils détruisent tes vignes. Au premier son de la trompette, tu te mets en sûreté. Les riches ont autant à craindre que toi pour leur propre vie, ils ont de plus la douleur de voir du haut des murs saccager tout ce qu'ils possèdent... En temps de paix, comme citoyen, tu viens à l'assemblée. Là, ne règnes-tu point sur les riches? Ne tremblent-ils pas devant toi? Ne cherchent-ils pas à t'apaiser par des largesses? En outre, tu n'as pas à craindre ni le délateur

ni le brigand qui voudrait faire un trou à tes murs... Tu n'as l'embarras ni de rendre des comptes ni d'en exiger, ni de débattre avec de maudits intendants. Aucun souci ne te tiraille. Quand tu as terminé une savate et reçu tes sept oboles, tu te donnes du bon temps, tu chantes presque toujours, tu philosophes avec l'heureuse pauvreté. Aussi, grâce à ce régime, tu te portes à merveille. Les riches, au contraire, victimes de leur intempérance, que de maux ne souffrent-ils pas! Goutte, phtisie, pulmonie, hydropisie, voilà quelles sont les suites de leurs magnifiques festins [1]... »

J'abrège, j'abrège beaucoup. Aussi bien serait-il assez facile de répondre à ces paradoxes qu'Alciphron, Plaute, Horace, Bonaventure des Perriers, La Fontaine [2] et tant d'autres ont plus ou moins habilement développés. Ce sont jeux d'esprit, qui, j'en ai peur, n'ont jamais converti personne. Il n'importe guère, d'ailleurs. J'ai cité ce fragment non pour montrer ce que peut avoir de superficiel l'éloquence de Lucien, mais

1. Lucien, *Le Songe*, § 21-23.

2. Alciphron, *Lettres*, liv. III, let. 10. — Plaute, *l'Aululaire* ou la *Marmite*. — Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. 7. — Bonaventure des Perriers, *Nouvelles*, le *Savetier Blondeau*. — La Fontaine, *Fables*, liv. III, 2.

parce que c'est là, sans aucun doute, le morceau capital, le nœud de son dialogue. Il consiste, on le voit, en une dissertation parfaitement régulière. Quant à l'exemple, le coq-philosophe ne l'invoquera que plus tard, et seulement pour confirmer la vérité de son discours.

Encore la petite scène qui servira d'exemple aura-t-elle pour acteurs des animaux, suivant la loi qu'Aristote impose aux fabulistes ? Pythagore va-t-il montrer, je suppose, comment les bêtes se contentent de ce que la nature leur donne sans aspirer à posséder davantage ? Une telle leçon ne serait peut-être pas très profitable. Micyle, haussant les épaules, s'écrierait sans doute, comme un personnage d'Aristophane à qui son interlocuteur veut à toute force débiter une fable : « Ah ! tu m'assommes avec tes escargots ! » Mieux vaut, assurément, pour désabuser le savetier, le conduire chez quelques-uns des hommes dont il convoite la fortune, chez le riche Simon, entre autres, qu'il verra, à la lueur de la lampe, perdu en de terribles calculs :

« Voici donc, dit ce malheureux[1], voici

1. LUCIEN, *Le Songe*, § 29. Trad. Feschotte, p. 39.

soixante talents en lieu sûr. Je les ai cachés sous mon lit sans que personne ne m'ait aperçu. Mais les seize autres talents, Sosyle, mon palefrenier, m'aura vu les déposer sous le râtelier. Aussi est-il continuellement autour de ses chevaux, lui qui, d'ailleurs, n'est guère laborieux d'habitude. On m'en aura vraisemblablement escroqué bien d'autres. Sans cela, comment Tiblios aurait-il acheté à sa femme une paire de pendants d'oreilles de cinq drachmes? Malheur à moi, ces coquins me ruineront tout à fait!... Je crains qu'ils ne percent la muraille pour m'enlever ma vaisselle, une vaisselle d'un si grand prix!... Je vais me lever et faire encore une ronde dans toute la maison... Qui va là?... Par Zeus! tu n'es qu'une colonne, c'est heureux pour toi!... »

Ainsi, on peut s'en convaincre, le conte allégorique, sous sa forme dernière, n'est plus un conte allégorique. Nous y cherchons vainement le symbole qui le constituait jadis. L'écrivain préfère rendre directement les choses que de les traduire par des images. Il cesse de composer des fables et des mythes pour écrire des romans.

CHAPITRE II

ROMANS DE VOYAGES

Le métier de moraliste a ses déboires. La philosophie fait moins de conversions que la religion, parce que la religion s'adresse aux sentiments, et la philosophie à la raison seule. Un mauvais prône a plus de prise sur les âmes pieuses que la plus belle harangue sur les esprits forts. Là où l'on voit l'apôtre si souvent échouer, il n'est donc pas étrange que le logicien ait trouvé de grands mécomptes. Et je ne suis pas surpris que de très bonne heure, comparant l'étendue de ses efforts à la petitesse des résultats acquis, il se soit figuré que le mal devait avoir des causes plus profondes que celles auxquelles il s'attaquait et que les crimes des hommes ne devaient pas seulement venir de la perversion de leur nature, mais encore et surtout des vices de leur organisation sociale. Et dès lors, avec tous les pauvres, avec tous les

vaincus, avec tous les mécontents, il a caressé l'espoir qu'un jour se réaliserait le rêve d'une société meilleure.

Seulement il a compris que la réalisation de ce rêve se ferait longtemps attendre. Lui ne pouvait que la préparer de loin et déterminer un mouvement d'opinion dans le sens voulu par le levier intellectuel qui se nomme le livre. Il chercha quelle sorte de livre pouvait le mieux remplir ce but; il le trouva. Il avait entendu les voyageurs, de retour de leurs navigations, raconter force merveilles sur les pays qu'ils avaient vus, sur les peuplades qu'ils avaient visitées. Pourquoi ne s'improviserait-il pas voyageur, ne prétendrait-il pas avoir également exploré des terres inconnues, afin par cet artifice de devancer son siècle et de montrer déjà, dans le lointain de quelque île fabuleuse, l'accomplissement de ses utopies? Il s'arrêta à cette pensée et créa les romans géographiques dont les auteurs, en Grèce, furent presque toujours des philosophes.

Il y a d'ailleurs plus près qu'on ne serait peut-être tenté de le croire, entre les contes de ce genre et les plus simples apologues. Par une conséquence naturelle du rapprochement qu'il faisait entre les hommes et les ani-

maux, le fabuliste, dans ses contes, n'avait-il pas en effet tracé l'esquisse de toute une civilisation, de toute une société imaginaire avec son roi, sa cour, ses nobles, son peuple et ses armées ?

I

Ce qu'Ésope faisait en miniature, Platon voulut le faire en fresque dans son *Atlantide*.

Par plusieurs caractères cet ouvrage se distingue des autres dialogues du philosophe. Sauf durant le très court préambule, un même personnage y conserve seul la parole, et ce personnage ne questionne pas, il ne se laisse pas questionner, il ne discute jamais, il raconte. D'une part donc la composition du livre affecte moins la forme d'un entretien que celle d'un récit; de l'autre le mythe n'y occupe plus comme ailleurs une place secondaire, accessoire; il en est devenu le sujet même. C'est à cette double circonstance qu'est due sans doute la coutume, chez les critiques, de voir dans l'*Atlantide* un véritable roman, et peut-être le premier véritable roman de la Grèce ancienne.

Et de fait, en ces quelques pages — l'écrit inachevé est resté à l'état d'ébauche — Platon a créé le type du roman nouveau, distinct de la poésie, de l'histoire. Son origine, son objet, sa raison d'être sont expliqués par un des interlocuteurs du *Timée*, et ses paroles peuvent servir d'introduction à l'*Atlantide*. « Hier, Socrate, tu parlais de ton État et des citoyens qui le doivent composer. Le gouvernement que tu nous as montré, les citoyens que tu as conçus, je suis prêt à les transporter dans la réalité, sans pour cela les modifier en rien. » Ce passage est très clair. L'*Atlantide*, c'est la *République* sous un autre aspect, ou plutôt c'est le complément de la *République*. Le roman ne se mêle plus au traité, il suit une marche parallèle. Dans le traité le philosophe pose ses principes, dans le roman il les applique; dans le traité il façonne, il assemble un à un les rouages de son système, dans le roman il les met en œuvre; dans le traité il expose, dans le roman il démontre.

Cette démonstration, on le devine, sera d'autant plus concluante que le mirage donnera mieux l'illusion de la vérité. Platon n'a rien négligé pour que sa fable parût sérieuse. Le premier, il s'est défié du sens critique de

ses lecteurs, et a voulu appuyer ses affirmations sur de prétendus témoignages afin de leur donner plus de poids. Il a donc présenté son livre comme le résumé d'un récit fait par Solon au retour d'un voyage où il aurait appris les traditions des Égyptiens sur le vieux peuple atlante. « Par un hasard merveilleux, sans le savoir, sans le vouloir » il se trouve que Socrate développait précisément les théories sociales que ce peuple avait mises en pratique. Sa cité modèle ne serait donc nullement une utopie puisqu'elle a pu se constituer, puisqu'elle elle a pu vivre et prospérer. Au lieu d'une page de roman, c'est une page d'histoire qui vient confirmer les doctrines du maître.

Je n'insisterai pas sur les longs raisonnements invoqués par le conteur afin d'établir l'authenticité des traditions qu'il rapporte; je ne m'arrêterai pas davantage à relever toutes les opinions contradictoires chez les anciens et chez les modernes, au sujet de l'interprétation qu'on doit donner à cette légende, et du plus ou moins de crédit qu'on peut y attacher. A-t-il jamais existé, ce mystérieux continent qui se serait étendu en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Libye, au large des colonnes d'Hercule? Faut-il y reconnaître

une île de l'Océan, Madère ou les Açores, l'Angleterre ou l'Islande, le Spitzberg ou même l'Amérique? Je ne le sais ni ne puis le savoir. Mais ce dont je suis sûr, c'est que les fantômes de Platon n'ont jamais vécu ailleurs qu'en son livre. S'il n'a pas inventé l'Atlantide, il a certainement inventé ses Atlantes.

Ils sont trop beaux pour être des hommes. « Toujours, dit le philosophe, ils se montraient pleins de modération et de sagesse, aussi bien dans les diverses éventualités de leur existence que dans leurs mutuels rapports. Toutes leurs pensées étaient conformes à la vérité et en tout point généreuses. Ils méprisaient le mal et portaient naturellement comme un fardeau les richesses ou les honneurs, bien loin de se laisser enivrer par les délices. Ils n'abdiquaient en aucune circonstance le gouvernement d'eux-mêmes entre les mains de la fortune; ils n'étaient ni ne devenaient jamais les jouets de leurs passions. » La pureté des mœurs est la santé des peuples. Aussi la race des Atlantes était belle et robuste. Elle entretenait du reste sa vigueur par des exercices physiques et savait en faire bon usage. Jamais hommes ne furent plus industrieux. Si fertile qu'était leur sol, ils voulaient

le rendre plus fertile encore; et ils ne cessaient, à en croire leur historien, de transformer, d'embellir leur contrée. Dans toutes les parties de leur territoire, ils avaient creusé des multitudes de canaux et des lacs artificiels pour recueillir les eaux des sources et les eaux des pluies. Autour de leur métropole, ils avaient élevé une triple enceinte de murailles qui la rendait imprenable. Le long des côtes ils avaient lancé des digues dans la mer et découpé des havres dans leurs falaises. Partout l'on voyait des temples étincelants d'or et d'ivoire, des parterres où s'épanouissaient les fleurs les plus magnifiques, des gymnases pour les hommes, des hippodromes pour les chevaux, des bassins pour les navires. Les palais des princes étaient des merveilles d'architecture, et la plus humble habitation, bâtie en pierres de diverses couleurs, était un éblouissement pour les yeux...

Tandis que l'écrivain se laisse aller avec un plaisir d'artiste à tracer ces fériques tableaux, il ne perd pas de vue le but qu'il poursuit. De l'effet il remonte tout naturellement à la cause. La cause de la vertu, et par suite de la grandeur des Atlantes, c'est la sagesse de leur constitution politique. Dans son roman, Platon réalise les théories

qui lui sont chères : Les citoyens sont divisés en castes ; d'un côté le peuple, composé d'artisans et de laboureurs, de l'autre l'aristocratie des guerriers. Pour prévenir la tyrannie de ces derniers et leur révolte contre le pouvoir, on leur donne dès l'enfance une éducation soigneusement réglée qui leur inspire les plus nobles sentiments de désintéressement, de soumission, de concorde; en outre ils ne possèdent rien en propre, ni terres, ni argent, ni demeures, ni vêtements, ni parures. Quant aux femmes, rien ne les empêche de participer aux travaux de leurs époux et de jouir des mêmes honneurs, puisqu'elles remplissent les mêmes charges. Au-dessus des travailleurs et des guerriers, une magistrature héréditaire veille au respect des lois : ce sont les princes, à la fois chefs religieux, judiciaires et militaires. Leur juridiction est limitée, mais leur compétence ne l'est pas; ils ont sur leurs sujets les pouvoirs les plus étendus, même ceux de vie et de mort, et ne sont responsables que devant leurs pairs. Unis par un pacte fédéral, ils ne peuvent combattre les uns contre les autres et se doivent mutuellement assistance en cas de nécessité. Un roi suprême réside à la métropole, généralissime des armées et

grand pontife. A certaines époques fixées par les rites, il assemble dans son palais les princes des autres États, et, quand ils sont ainsi formés en conseil, ils délibèrent sur la guerre ou la paix, discutent les intérêts généraux de la Confédération, et renouvellent leur serment sacré « de n'agir, de ne juger, de ne gouverner que selon les lois de leurs aïeux ». Le prince prévenu de forfaiture ou de trahison paraît devant cette assemblée qui rend alors sa sentence, la nuit, dans le temple, à la majorité des voix.

C'est le système de gouvernement dont le disciple de Socrate avait imaginé le plan et qu'il espérait peut-être voir un jour adopter par les Hellènes. Il l'avait longuement exposé ailleurs; il ne fait que le résumer ici. Sans doute dans le dialogue définitif, qu'il devait tirer de ce canevas, il avait l'intention de faire assister le lecteur au fonctionnement de tous les ressorts de son État-Idéal. Il est regrettable qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son œuvre. Mutilée et incomplète comme nous la possédons, elle ne peut donner qu'une idée très vague de ce qu'elle aurait pu devenir. Du moins on devine quelles en devaient être les grandes lignes. C'était

le roman d'un peuple. Platon se proposait de suivre ce peuple depuis ses lointaines origines, perdues dans les brumes des fables, jusqu'aux siècles où il était parvenu au faîte de sa puissance. Puis il montrait comment, plus tard, oubliant les lois saintes, et modifiant leurs institutions, les Atlantes avaient dégénéré peu à peu et comment l'égoïsme, l'ambition, la folie des conquêtes avaient corrompu leur cœur. Un jour qu'ils avaient résolu d'asservir d'un seul coup la multitude de nations qui vivaient de l'autre côté du détroit, Zeus, irrité de leur orgueil et décidé à les humilier pour les ramener au bien, tourna le sort contre eux et leur fit essuyer un cruel désastre. Mais ils ne comprirent pas le sens de cet avertissement et, dans les temps qui suivirent, n'amendèrent point leur conduite. Alors les dieux lassés enfin dans leur clémence, les maudirent. Sur leur ordre, un cataclysme épouvantable se produisit, sans précédent dans l'histoire de l'humanité. L'Atlantide fut secouée dans ses fondements, ses villes, ses palais et ses temples s'écroulèrent, tous ses habitants périrent en une nuit et l'île s'affaissa dans les flots.

Tel était le dénouement grandiose que Platon voulait donner à son drame. Il le fai-

sait ainsi rouler en entier sur cette belle vérité morale qu'il développait dans l'une des premières pages de son livre : « Tous les biens s'accroissent par leur accord avec la vertu; tous périssent au contraire lorsqu'on leur sacrifie la vertu pour les poursuivre avec trop d'ardeur. »

II

Théopompe semble s'être souvenu de l'*Atlantide* dans la merveilleuse description qu'il faisait de la *Terre des Méropes*[1]. Seulement sa Terre des Méropes était bien plus vaste et plus riche encore. Auprès d'elle nos continents ne seraient que des îlots. Elle s'étendait de l'autre côté de la mer Occidentale jusqu'aux gouffres qui bornent le monde. On y voyait des animaux fantastiques dont la taille était double de celle de nos animaux et des hommes gigantesques qui vivaient des siècles entiers. Deux grands cours d'eau l'arrosaient, le fleuve des Plaisirs et le fleuve des Peines ; deux cités immenses y dressaient

1. Cf. Denys d'Halicarnasse, *Lettre à Cn. Pompée.*

leurs murailles, la pieuse Eusebès, et Makhimos-la-Brave. Dans les siècles qui précédèrent l'histoire, les habitants de la Méropide auraient voulu envahir l'Europe par le pays des Hyperboréens. Mais la sagesse et les vertus de cette nation les avaient frappés de respect, et, renonçant à leurs entreprises, ils s'en étaient retournés chez eux sans lui avoir causé aucun dommage.

Ces Hyperboréens, auxquels Théopompe faisait jouer un si beau rôle dans son récit, furent d'ailleurs, dans l'antiquité, les héros d'une foule de romans. Il y eut, en effet, peu de fables plus populaires que celles répandues sur leur compte. Les Hellènes connaissaient mal les barbares qui habitaient au delà de la Macédoine et qu'ils désignaient sous les noms assez vagues de Sarmates, de Scythes et de Thraces. Seulement de vieilles traditions faisaient venir de ces contrées le culte d'Apollon, le dieu de la lumière et des oracles. C'était aussi de là qu'auraient émigré les premiers aèdes religieux qui instruisirent les Achéens, et les premiers aèdes épiques qui chantèrent leur gloire. C'était là enfin que seraient nées la musique et la danse. Aussi les Grecs furent-ils toujours portés à se représenter ces races mystérieuses du Nord

comme plus belles et plus intelligentes que les autres, comme plus vertueuses aussi, et en communication plus intime avec la Divinité. Les poètes enchérissant à l'envi, elles passaient pour être parvenues au plus haut degré de culture intellectuelle et morale, à l'état le plus parfait de civilisation que l'humanité pût atteindre. — Cette légende avait trouvé sa dernière expression dans le mythe des Hyperboréens. L'imagination pouvait, à leur sujet, se donner d'autant plus librement carrière qu'elle avait davantage reculé leur séjour, plus loin que celui des Thraces, que celui des Scythes, que celui des Sarmates, derrière les rochers de l'Haïmos, derrière même les glaces du Tanaïs et les neiges des monts Ryphées, aux limites septentrionales de la terre.

Plutarque, faisant allusion quelque part à certains livres où les opinions des philosophes se trouvent présentées sous d'agréables fictions, cite au nombre de ces ouvrages l'*Abaris* d'Héraclide du Pont. Nous ne possédons pas cet écrit. La vie fabuleuse du personnage d'Abaris est cependant assez connue pour que nous puissions nous faire une idée de ce que devait être le roman dont parle Plutarque. Il contenait évidemment

la relation des étranges voyages que le sage hyperboréen avait faits à travers le monde, porté sur une flèche d'or, partout semant des bienfaits sur sa route, guérissant les malades, calmant les tempêtes et chassant les fléaux. Au milieu de ces récits, Héraclide laissait entrevoir le côté sérieux, le côté instructif de son conte. Comme poète, Abaris glorifiait sans doute la félicité inaltérable que goûtaient ses compatriotes, et comme pontife il enseignait les doctrines par ceux-ci pratiquées, qui devaient permettre au reste des hommes de partager le même bonheur.

Nous n'en sommes pas réduits à des conjectures à propos d'un autre conte moral sur les Hyperboréens dont Hecatée d'Abdère fut l'auteur. Diodore de Sicile nous en a conservé un sommaire[1]. Sans doute d'après ce sommaire on ne saurait juger le roman. On voit du moins que l'artifice y était assez habile, puisque non seulement Diodore mais encore Elien[2] n'ont pas hésité à le prendre au sérieux. Le conteur avait eu soin du reste de mêler à sa fable quelques renseignements techniques qui pouvaient à la rigueur revêtir

1. Diodore de Sicile, *Bibl. Hist.*, liv. II, ch. xlvii.
2. Elien, *Hist. des Animaux*, liv. XI, ch. i.

ses inventions d'une apparence de vérité. C'est ainsi qu'il donnait pour domaine aux Hyperboréens une île appelée l'Hélixée, dont il précisait les dimensions et qu'il plaçait sous la constellation de l'Ourse, en face de la Celtique. Le nom de ces peuplades venait, selon lui, de ce qu'elles habitaient au delà des régions où passe le souffle de Borée, le vent froid du nord. Leur climat était si doux, que leur sol produisait des fruits de toute espèce, et se couvrait chaque année de deux récoltes. Elles vivaient sans trouble, pratiquant toutes les vertus, adonnées à tous les arts, en une sorte de confrérie religieuse, placée sous l'autorité de trois princes, issus de race divine et investis des pouvoirs spirituels et temporels. La capitale du pays était placée sous la protection d'Apollon; sans cesse, au son des instruments, on y chantait des hymnes publiques à sa louange. De vastes terrains lui étaient partout consacrés ainsi qu'au centre de l'île, un sanctuaire immense, toujours rempli des plus riches offrandes. Tels étaient en un mot la piété et les mérites de ces hommes, que le dieu Phœbos daignait souvent apparaître au milieu d'eux : la nuit surtout, au printemps, il n'était pas rare de le voir au milieu de ses adorateurs, danser

en s'accompagnant sur la lyre, comme s'il se réjouissait des honneurs qui lui étaient rendus.

Un autre roman philosophique du même genre nous est également connu par un résumé de Diodore de Sicile[1]. Je veux parler de l'*Ile Fortunée* d'Iambule. Iambule ne prenait plus pour sujet de son récit la contrée des Hyperboréens; par un caprice d'imagination, il avait même placé sa république idéale aussi loin de l'Hélixée que de l'Atlantide, à l'autre extrémité de la terre, à quatre mois de navigation des côtes de l'Éthiopie en se dirigeant vers l'Orient... Ce long voyage de quatre mois, il disait avoir été amené à l'entreprendre, assez malgré lui, à la suite d'une foule d'aventures plus dramatiques les unes que les autres. Ayant échappé, par un hasard providentiel, aux périls de la traversée, il avait fini par aborder heureusement en une île inconnue où il prétendait avoir vécu sept ans.

Au moment où il atterrissait, des naturels, l'ayant aperçu de loin, étaient venus à sa rencontre et lui avaient fait l'accueil le plus hospitalier. C'étaient de beaux hommes, très

1. Diodore, *Bibliothèque historique*, liv. II, ch. LV-LX.

grands de taille, bien proportionnés et fort vigoureux. Ils vivaient dans les champs, où ils trouvaient partout des sources froides et chaudes, des fruits et des animaux en abondance. Leurs goûts étaient extrêmement simples. Pour qu'ils ne fussent d'ailleurs jamais tentés de se laisser aller à des excès de table, la loi réglait la nourriture qu'ils devaient prendre : il y avait des jours déterminés d'avance pour manger la chair des animaux, pour manger celle des oiseaux, pour manger celle des poissons ou les fruits de la terre.

Mais ce qu'Iambule admira surtout, ce fut leur organisation politique. Ils étaient, nous dit-il, divisés en tribus de quatre cents personnes au plus, sortes de grandes associations où tout se trouvait en commun, les pâturages, les moissons, le bétail, les femmes elles-mêmes. Celles-ci étaient nourries aux frais de tous avec une égale affection. Quand un enfant venait au monde, on mettait ses forces à l'épreuve de diverses manières. On ne le laissait vivre que s'il paraissait capable de résister aux maladies et de prolonger longtemps son existence ; alors il était élevé aux dépens de la communauté, et on avait soin de le changer souvent de nourrice pour que sa mère ne pût le reconnaître. Plus tard

un emploi lui était assigné selon ses aptitudes. Celui-ci devait se livrer à la chasse, celui-là à la pêche, d'autres aux labeurs manuels, d'autres aux arts mécaniques, et chacun travaillait pour tous. Alternativement et durant un temps déterminé, les hommes mûrs exerçaient les fonctions publiques. Le plus âgé de chaque tribu en était le chef. Il gouvernait avec l'autorité d'un souverain absolu jusqu'à ce qu'il eût atteint un nombre d'années réglé par la loi, puis abdiquait ses pouvoirs entre les mains de son successeur, et se donnait volontairement la mort.

Ce curieux système social rappelle assez celui de Platon. Il est clair qu'Iambule s'est approprié beaucoup des idées de son prédécesseur. Comme lui il a été convaincu que toutes nos misères dérivent de la répartition inégale de la fortune qui fait haïr le riche par le pauvre et mépriser le pauvre par le riche, et comme lui, et comme encore beaucoup d'autres, il a pensé en trouver le remède dans la substitution du collectivisme à la propriété individuelle. Il a pensé également, par la suppression de la famille, détruire en nous les germes de jalousie et de discorde, afin de faire régner dans l'État une harmonie parfaite. Et il ne s'est pas demandé davan-

tage s'il suffirait de changer les conditions d'existence des hommes pour changer les hommes eux-même, et s'il n'y avait pas quelque chose de tout artificiel dans cette abstraction de notre être moral, dans cette négation du cœur humain, de ses tendresses, de ses dévouements, de ses amours.

Quand on rapproche pourtant l'*Ile Fortunée* de l'*Atlantide*, malgré les analogies que présentent ces livres, on est frappé de voir qu'ils ont été dictés par un esprit tout différent. Platon donnait à sa cité la puissance et l'opulence. Il rêvait des villes énormes, un commerce florissant, des rades remplies de navires, la campagne transformée en jardins. Tout autre est l'idéal d'Iambule. Il renverse palais, sanctuaires et maisons; il ne veut ni trésors, ni vaisseaux. La simplicité de la vie champêtre lui paraît le seul vrai bonheur, avec des tentes pour toute demeure, et des troupeaux pour tous biens.

Ces aspirations vers le retour aux mœurs primitives est un fait qui mérite d'être signalé. Presque toujours, chez un peuple, c'est le symptôme d'un état d'âme morbide, un signe de vieillesse. Plusieurs siècles se sont écoulés entre Platon et Iambule. La société antique commence à se fatiguer de vivre. l'*Ile For-*

tunée précède l'*Eubéenne* de Dion Chrysostôme et les *Pastorales* de Longos...

III

A mesure que les progrès des connaissances géographiques élargissaient l'horizon du monde réel, le monde des chimères, des contrées et des peuples fabuleux reculait sans cesse davantage. Comme les auteurs de voyages imaginaires se voyaient obligés ainsi d'enchérir toujours sur les hardiesses de leurs devanciers, leurs inventions devaient forcément prendre un caractère de plus en plus extravagant. Quoique aucun de ces récits datant de l'époque romaine ne soit parvenu jusqu'à nous, on peut s'en rendre compte par l'analyse que le patriarche Photios a laissée d'un ouvrage, intitulé les *Merveilles de Thulé*, dont nous aurons ailleurs à nous entretenir. On peut s'en rendre compte, mieux encore, par une satire que Lucien a faite de toutes ces impostures, dans le charmant petit livre qu'il a appelé par ironie l'*Histoire véritable*.

L'*Histoire véritable* s'ouvre par une sorte de préface. L'auteur apprend « qu'il va

8.

raconter des choses qu'il n'a pas vues, qui ne lui sont jamais arrivées, sur lesquelles il n'a jamais recueilli de témoignage, des choses qui ne sont pas et ne peuvent pas être », ajoutant avec malice, pour se moquer de tous ceux qui acceptaient à la légère les mensonges des Théopompe et des Iambule, « qu'il conjure donc le lecteur de ne pas croire un mot de ce qu'il dira ». « Chaque trait de mon récit, poursuit-il, fait allusion d'une manière divertissante à quelque ancien poète, aux historiens ou aux philosophes qui ont, d'un air sérieux, rempli leurs écrits de fables [1]. » Bien qu'il nomme les philosophes en dernier ce ne sont pas eux qu'il a précisément épargnés davantage. Je n'en veux pour preuve que cet État chimérique qu'il s'est amusé à fonder, à leur exemple, quelque part dans l'Océan, et l'emphase bouffonne avec laquelle il décrit ses villes en or massif, ses temples bâtis de béryl, ses édifices de cristal, ses bains de rosée tiède, ses fleuves de myrrhe liquide [2]. Lucien d'ailleurs ne serait plus Lucien s'il oubliait de tourner en ridicule quelque chef d'école ou quelque secte. Il n'y

1. Lucien, *Hist. véritable*, liv. I, ch IV. — 2. *Ibid.*, liv. II, ch. IX.

manquera pas ici dès qu'il en trouvera l'occasion. Il aura soin, par exemple, de nous montrer aux approches d'un port des disciples de la Nouvelle Académie, ballottés par les vagues et n'osant aborder néanmoins, parce que leur doctrine, leur éternel probabilisme, ne leur permet pas d'affirmer si l'île qu'ils voient a oui ou non une réelle existence [1].

Ce n'est pas à dire que l'ironie du conteur soit en rien dogmatique. On aurait tort de se figurer dans l'*Histoire véritable* le parti pris que l'on rencontre dans les *Voyages de Gulliver* ou dans ceux de *Candide*, ces deux ouvrages auxquels on ne peut manquer de la rapprocher. Il y a beaucoup d'amertume, il y a même quelque chose de profondément douloureux dans l'arrière-pensée de Voltaire ou de Swift; Lucien n'a aucune arrière-pensée; sa gaieté est plus spontanée, plus franche. Il donne simplement essor à sa fantaisie, il la laisse voler où elle veut et comme elle veut, par les mers et par les espaces, sous la terre et sous les eaux, dans la lune et dans le soleil, au pays des Fantômes et au pays des Songes, sur les îles qui flottent et sur les océans

1. Lucien, *ibid.*, liv. II, ch. xviii.

de lait, au milieu des monstres de toutes formes, des hommes-plantes, des hommes-fromages, des hommes à têtes d'animaux, des géants aux jambes de liège, des sirènes à pied d'âne, que sais-je même? Dans cette chevauchée éperdue à travers l'impossible, quand on monte en croupe derrière lui, on est pris de vertige et l'on n'a pas le temps de distinguer les légions de figures étranges qui tourbillonnent autour de soi. Aussitôt entrevues elles disparaissent pour faire place à de nouvelles, et celles-ci à d'autres et à d'autres encore qui passent, qui glissent, qui fuient sous nos yeux. C'est de la folie pure, et jamais folie n'a été plus loin dans ses divagations, seulement cette folie est du génie : l'*Histoire vraie*, si souvent imitée, reste inimitable. Ni Swift, ni Voltaire que je nommais tout à l'heure, ni Cyrano de Bergerac, ni Rabelais lui-même n'ont retrouvé au même degré cette puissance de création, ce mouvement, cette richesse, cette facilité et cette verve.

Le joyeux badinage de Lucien échappe, on le devine, à l'analyse. Ce n'est pas un livre, c'est un rêve. Comme dans tous les rêves il ne faut y chercher aucune suite, aucun ordre; comme tous les rêves il est demeuré

inachevé. L'ouvrage s'arrête brusquement à la fin du second livre, au moment où l'auteur en annonce plusieurs autres : cette immense plaisanterie devait se terminer ainsi qu'elle se termine, sur une dernière mystification.

On ne résume ni ne commente des pages de ce genre, on les cite ; et l'embarras est grand, car il faudrait les citer toutes. Ne sachant me résoudre à choisir, je prends au hasard un fragment quelconque qui est bien dans le ton général de l'ouvrage. L'épisode dont il s'agit fait songer à un trait fameux de la vie de Jonas, mais l'aventure du Prophète paraît bien pâle auprès de celle-là [1]. Qu'on en juge :

« Depuis trois jours, écrit le romancier [2], nous naviguions sur une mer calme, lorsqu'au matin du troisième, quand le soleil se levait, tout à coup nous aperçûmes autour de nous des monstres marins en quantité. Parmi eux,

1. L'*Histoire véritable* présente ailleurs quelques analogies avec certains récits bibliques, par exemple à propos de cet abîme qui s'ouvre tout à coup au milieu des eaux (liv. II, ch. XLIII) de même qu'au passage de la mer Rouge par les Hébreux. Plusieurs commentateurs en ont conclu que Lucien connaissait les Écritures et avait voulu tourner en dérision les traditions des Juifs. (Voir CHAUVIN, *Les Romanciers grecs et latins*, p. 74.)

2. LUCIEN, *Hist. vérit.*, liv. I, ch. XXXX-XXII, trad. Croizet.

il y en avait un qui les dépassait tous et qui mesurait environ 1,500 stades de longueur (à peu près les dimensions du Péloponèse). Il s'avançait sur nous, la gueule ouverte, et, devant lui, à une grande distance, il soulevait les vagues qui tourbillonnaient ensuite sur ses flancs en les couvrant d'écume... A cette vue nous nous disions un dernier adieu et, nous tenant embrassés, nous attendions. Et déjà le monstre était là; il nous avala avec notre vaisseau et nous engloutit d'un seul coup. Heureusement il n'eut pas le temps de nous broyer entre ses dents, le vaisseau fila trop vite dans les interstices et fut entraîné tout au fond. Au premier instant, quand nous fûmes dans l'intérieur de l'animal, nous n'y voyions goutte. Mais bientôt il ouvrit la gueule, et alors nous aperçûmes une vaste cavité, aussi large que haute... Il y avait là des petits poissons et quantité d'animaux de toutes sortes mis en pièces, des voiles de vaisseaux, des ancres, des ossements humains, des ballots de marchandises, et, tout au milieu, de la terre formant des tertres : sans doute c'était un dépôt provenant de l'eau bourbeuse que le monstre avait avalée. Ces tertres possédaient une riche végétation de légumes et d'arbres de toutes espèces, le tout paraissant

fort bien cultivé. J'évaluai le tour de cette île à environ 240 stades. On y voyait des oiseaux de mer, des mouettes et des alcyons qui nichaient dans les arbres... »

Et Lucien s'amuse de ses propres mensonges, et plus il se grise au son de son verbiage, plus son imagination se dilate, s'enfièvre et bouillonne. Il ne s'arrête pas en si beau chemin. Tout ce qu'il a conçu va grossir à vue d'œil : son île devient un continent, ses tertres des montagnes, ses arbres une forêt. Bientôt il trouve des maisons, et autour de ces maisons, des jardins, et auprès de ces jardins, des sources d'eau vive. Puis ce ne sont plus quelques habitations, mais des villes, ce ne sont plus quelques hommes, mais des peuples entiers, avec des armées de centaines et de milliers de combattants qui se mettent en campagne, et, toujours dans le ventre du monstre, s'entre-choquent en des guerres homériques.

Je me reprocherais de ne pas rappeler un autre passage de l'*Histoire véritable* où nous trouvions la description d'une espèce de ces êtres fantastiques dont Lucien a peuplé son livre : c'est le portrait des habitants de notre satellite :

« Chez les indigènes de la Lune, dit-il,

les hommes chauves passent pour les plus beaux et ils ont en horreur ceux qui sont chevelus, bien différents des habitants des comètes chez qui une belle chevelure est une grande beauté. La barbe leur croît un peu au-dessous des genoux, leurs pieds n'ont point d'ongles et n'ont qu'un seul doigt. Au bas des reins il leur pousse une espèce de chou long, semblable à une queue; il est toujours vert et ne se brise jamais, même quand un homme tombe sur le dos. De leur nez découle un miel fort âcre, et lorsqu'ils travaillent, tout leur corps sue du lait dont ils font des fromages. Quant à leurs yeux, en vérité je n'ose apprendre comment ils sont faits, tant la chose est incroyable. Je me hasar-sarderai seulement à dire que ces yeux sont amovibles, qu'ils les ôtent à volonté et les mettent dans leur poche jusqu'à ce qu'ils aient envie de voir. Si quelques-uns d'entre eux ont perdu les leurs, ils empruntent ceux des autres; les riches en gardent de rechange... Les habillements des riches sont en verre, étoffe moelleuse; ceux des pauvres, en cuivre tissé comme de la laine. Tous se nourrissent de la même manière en faisant cuire sur de la braise des grenouilles volantes, gibier chez eux fort commun, et en respirant simplement

la fumée qui s'exhale du rôti. Pour boisson, ils se servent de l'eau que leurs raisins produisent en abondance... »

A côté de morceaux semblables on est très surpris d'en trouver quelques-uns d'un tout autre caractère. Avec cette souplesse, cette variété de moyens qui est le propre du génie grec, le conteur a parfois rencontré, au milieu de ses bouffonneries énormes, une note aimable, une note délicate, j'allais presque dire une note émue. Peu de poètes ont été mieux inspirés qu'il ne l'a été en certains de ses petits tableaux, dans cette fiction par exemple, d'un charme si voluptueux, d'une si caressante langueur :

« Nous traversons le fleuve à l'endroit où il était guéable et nous nous trouvons soudain en présence d'un vignoble merveilleux. Chacune de ses vignes sortait de terre sous forme d'un cep vigoureux et couvert d'une abondante frondaison. Mais plus haut c'étaient autant de femmes qui offraient à partir des flancs toute la perfection de lignes imaginable. C'est à peu près ainsi que les peintres nous représentent Daphné en train de se changer en laurier au moment où Apollon la saisit. De l'extrémité de leurs doigts naissaient des rameaux qui étaient chargés de rai-

sins; leur chevelure également était formée de jeunes pousses enroulées sur elles-mêmes, de feuilles et de grappes. Lorsque nous nous approchâmes, elles se mirent à nous saluer en nous parlant les unes en lydien, les autres en indien, la plupart dans notre langue. En même temps elles nous tendaient les lèvres, et celui qui recevait leur baiser sur la bouche, devenait aussitôt ivre et perdait la raison[1]. »

Je voudrais transcrire encore la jolie allégorie des Rêves que Lucien a personnifiés avec tant de bonheur, et dont il prétend avoir visité le séjour[2]. Mais il faut que je m'arrête de peur de tomber malgré moi dans le péril que je redoutais et de me voir entraîné à copier ainsi peu à peu, pièce par pièce, tout le livre. Aussi bien est-il inutile d'insister davantage sur ses mérites. Ceux qui l'ont lu ne peuvent les ignorer, ceux qui ont négligé de le lire devront bientôt le faire, afin de les apprécier par eux-mêmes. Et que l'on ne dise point que ce sont là des enfantillages qui ne méritent pas de retenir l'attention. L'*Histoire véritable* n'a de frivole que l'apparence. D'un bout à l'autre, on ne saurait l'ou-

1. Lucien, *Hist. vérit.*, liv. I, ch. xviii, trad. Croizet.
2. Id., *ibid.*, liv. II, ch. xxxiv.

blier, c'est une satire littéraire. La satire littéraire était chose à peu près inconnue de l'antiquité; l'écrit de Lucien est une des rares œuvres qu'elle nous a laissées dans le genre, et c'est une œuvre de maître. Le critique ne pouvait mieux couvrir ses victimes de ridicule, faire mieux justice des absurdités que les Iambule et les Antoine Diogène débitaient sur un ton imperturbablement doctoral, de leurs excursions aux enfers, de leurs hommes aux os élastiques, aux langues fourchues qui permettent de tenir deux conversations à la fois, aux yeux qui ne voient que la nuit... Il a atteint son but par le moyen le plus simple et le plus sûr : il a emboîté le pas derrière ceux qu'il voulait dénigrer, il a contrefait leurs défauts et les a exagérés encore pour les rendre plus risibles; mais il a su, dans cette charge, mettre toutes les finesses de son esprit, et toutes les grâces de son talent.

CHAPITRE III

LA « *CYROPÉDIE* » DE XÉNOPHON

Des contes sur la géographie aux conte: sur l'histoire, la transition est insensible. I n'est même pas toujours facile de préciser l: limite des deux sortes de romans, pas plu qu'il n'est facile, d'ailleurs, de préciser tou jours la limite des deux sciences. La distin tion peut néanmoins se justifier. Tandis q les premières de ces narrations reposent s de simples conjectures, plus souvent enc sur des inventions toutes gratuites; les condes, au contraire, sont brodés sur un c: vas de faits réels, sérieux, indéniables. ' est mensonge dans les unes, dans les a la vérité a sa part.

Cette alliance de la vérité historique la fiction date de très loin, chez les H comme chez tous les peuples. Leur mières traditions furent des légende: premières annales des épopées. Les

chroniqueurs ne firent en somme que poursuivre en prose l'œuvre des poètes. Les livres qu'ils ont composés sont perdus, et, des fragments que nous en possédons, beaucoup sont apocryphes. Mais les seuls titres de ces ouvrages nous en laissent deviner la nature. Que devaient être ces *Vies d'Hercule* ou *de Dionysos*, ces *Œdipodies*, ces *Argonautiques* qui valurent à leurs auteurs le surnom de « mythographes »? Le témoignage des historiens est là pour le dire[1].

Mais il faut avouer que les historiens eux-mêmes n'échappèrent pas toujours aux reproches qu'ils adressaient à leurs devanciers. En général ils firent à l'imagination une place assez large dans leurs écrits. Les plus sincères, qui n'osaient débiter des contes par eux inventés de toutes pièces, se plaisaient à remplir leurs livres des traditions les plus fabuleuses. Du reste, bien peu se voyaient retenus par de tels scrupules; la plupart n'étaient que de vulgaires imposteurs à la manière de Ctésias.

Jaloux de laisser briller leurs talents d'écrivains, ils songeaient moins à instruire le lec-

1. THUCYDIDE, *Hist. de la guerre du Péloponèse*, liv. I, ch. I.

teur qu'à l'étonner et à lui plaire. Pour y réussir, ils ne reculaient devant aucune audace, surtout lorqu'ils parlaient de nations lointaines, aux mœurs et aux croyances étranges, des Égyptiens, des Arabes, des Indiens, des Assyriens, des Perses ou des Mèdes. Aujourd'hui nous faisons justice de tous ces récits. Les civilisations des peuples d'Orient se sont révélées à nous par la lecture des inscriptions qui couvrent les ruines de leurs édifices, et la critique a pu contrôler les livres historiques de la Grèce.

L'étude de tous les romans qu'elle en a dégagés nous entraînerait trop loin. Nous devons donc nous borner à examiner les plus intéressants d'entre eux, — ceux que les philosophes ont écrits, comme ils écrivirent des relations de voyages, pour exposer leurs doctrines et développer leurs préceptes.

I

La *Cyropédie* de Xénophon est le type de ce genre de contes moraux. Les anciens, pourtant si crédules, l'avaient eux-mêmes reconnue pour un paradoxe de philo-

sophe[1], et les travaux de la science moderne ont confirmé leur jugement[2].

Mais une fois admis que la *Cyropédie* est une œuvre d'imagination, l'on peut se demander avec surprise pourquoi son auteur n'a pas sacrifié davantage au goût du merveilleux, si vif chez les Hellènes. La question ne laisse point d'être curieuse à résoudre. D'ordinaire, quand un écrivain défigurait l'histoire, c'était pour en tirer une manière d'épopée où il produisait tout l'appareil de la Fable, ses demi-dieux, ses monstres, ses prodiges, ne cherchant qu'à donner au lecteur des frissons d'admiration ou d'épouvante. Rien de semblable ici. A deux reprises seulement le romancier parle d'événements d'un ordre surnaturel. Il raconte d'abord qu'un soir, à la veille d'une bataille, on vit une lumière intense partir du ciel et se répandre tout à coup sur Cyrus et son armée[3]. Quelle prudence, cependant, et quelles réserves Xéno-

1. « Scripta non ad historiæ effigiem, sed ad effigiem justi imperii. » Cicéron, *Lettre à Quintus*, I, viii. Cf : Platon, *Des Lois*, III ; Ausone, *Panégyrique*, p. 728 ; Denys d'Halicarnasse, *Épître à Pompée*, p. 46 ; etc.

2. Fraguier, *Acad. des inscr. et belles lettres*, II, p 45 ; Fréret, Sainte-Croix, *ibid.* ; Zeune, Weiske, etc., préfaces à leurs éditions, etc.

3. Xénophon, *Cyropédie*, liv. IV, ch. dernier.

phon ne met-il pas dans le récit de ce miracle! Il n'affirme pas le fait, il se contente d'être l'écho de la légende populaire. Ailleurs il dit qu'un peu avant de mourir, le roi aperçut en rêve un personnage dont l'air mystérieux n'était pas celui d'un mortel et qui l'avertit de sa fin imminente. Mais est-ce là autre chose qu'un pressentiment? Et beaucoup de gens, aujourd'hui encore, ne croient-ils pas aux pressentiments dans les songes?

Telle est, du reste, l'unique circonstance où le philosophe fait directement intervenir les dieux dans sa fiction. On peut même s'étonner du rôle effacé qu'ils y jouent. Xénophon me semble moins profondément religieux qu'un de ses critiques a voulu le faire croire[1]. Ses actes le prouvent. Il savait fort bien ruser avec la Divinité. Lorsque son maître l'envoya consulter l'oracle pour apprendre s'il devait ou non s'engager dans l'expédition des Dix-Mille, il se contenta de demander à quel dieu il devait sacrifier pour réussir dans le voyage qu'il méditait et y trouver la gloire et le salut[2]. Ses livres le prouvent

1. Hemardinquer, *La Cyropédie*, p. 267.
2. Xénophon, *Agésilas*, liv. III, ch. vii.

aussi bien que ses actes. Dans son système d'éducation, il oublie d'instruire les enfants des premiers mystères de leur religion, et la morale qu'il leur enseigne est une morale toute naturelle, fondée sur le témoignage de la conscience et nullement sur des spéculations théologiques. Son héros est dévot, cependant, et très dévot. Avant de se livrer à la moindre entreprise, il interroge scrupuleusement les augures; avant de distribuer le butin entre ses soldats, il en réserve la meilleure part pour les mages. Mais c'est parce qu'il est habile et sait l'appui que trouve un prince dans la superstition des foules : « Cyrus, dit son historien, redoublait de zèle pour le culte des dieux, et sa piété fut suivie par les autres Perses, sachant qu'ils plairaient ainsi au roi. D'un autre côté le roi pensait que leur piété lui était avantageuse; il l'envisageait comme une espèce de sauvegarde et raisonnait de même qu'un navigateur qui se trouve plus en sûreté sur son vaisseau avec des hommes pieux qu'avec des impies. Il se disait encore que plus ses sujets craindraient les dieux, moins ils seraient disposés à mal agir les uns contre les autres et contre lui-même[1]. »

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. i.

... jusqu'à la
nités sur les champs
dans son livre les fi
Xénophon ne pouvait-i
événements dont fut r
Cyrus, insister de préfé
prêtaient le mieux à de
téraires? Hérodote a écri
Perses eux-mêmes la c
est autrement émouvan
connaît, par exemple, le
à l'enfance du prince.
d'aventures depuis le mo
né est arraché aux bras
exposé aux bêtes féroces
complot de palais lui liv
proclame roi[1]! Quel dr
heurtent en vigoureuses
tères les plus divers, o

l'âme sont mises en jeu ! Quel sujet digne de tenter la plume d'un romancier ! Comment Xénophon ne l'a-t-il pas compris? Cette tradition, il la connaissait pourtant bien : un passage de son *Anabase*[1] nous l'atteste. Pourquoi, dans sa *Cyropédie*, la passe-t-il donc sous silence?

Les circonstances tragiques qui accompagnèrent la mort de son héros, il feint également de les ignorer. Tous les historiens s'accordent à le faire mourir les armes à la main, et nul ne s'étonne de voir se dénouer ainsi la vie d'un conquérant. Xénophon trouvait encore dans le récit d'Hérodote une page poignante pour clore son livre. Il n'avait qu'à nous montrer cette reine des Massagètes, affolée par la douleur maternelle, qui s'empare du cadavre de son ennemi, qui le mutile et l'outrage[2]. Il ne l'a pas fait; il a laissé Cyrus mourir de vieillesse.

Enfin, l'on peut trouver singulier que le conteur n'ait pas attaché plus d'importance au décor, à la mise en scène de sa fable. Il avait visité les contrées dont il parle. Jadis, en des jours fameux, il avait poussé jusqu'aux

1. Xénophon, *Anabase*, liv. III, ch. iv.
2. Hérodote, *Hist.*, liv. I, § 201-204.

portes de Babylone. Les steppes qui bordent l'Euphrate, la riche vallée du Tigre, les montagnes d'Arménie, il les avait traversées; il avait souffert des brusques variations de climat propres à ces pays où les vents brûlants succèdent aux vents glacés et les tourbillons de sable aux bourrasques de neige, et néanmoins on ne peut signaler une seule description dans tout le cours de son ouvrage. On ne peut y signaler non plus une seule ligne qui se rapporte à la religion, aux coutumes, aux arts des peuples qu'il avait visités. Dans quel but les a-t-il travestis en Athéniens et en Spartiates, leur a-t-il attribué la délicatesse de pensées, l'urbanité des uns, et la rigoureuse discipline, les coutumes austères des autres? Dans quel but leur a-t-il fait adorer les dieux de l'Olympe?

Tout cela peut sembler inexplicable, mais en somme tout cela est très simple et très logique. Xénophon a eu peur de surprendre et peur d'émerveiller. Il n'a été si timide que pour échapper plus sûrement à l'accusation de forfanterie, il n'a caché ce qui était vrai que pour paraître plus vraisemblable. Car son roman est une thèse. Il invoque des arguments, il cite des exemples : plus ces arguments seront simples, plus ces exemples

seront naturels, plus ils auront de valeur. Socrate aimait développer ses maximes dans quelque anecdote familière. C'est la méthode que son disciple exposait dans les *Mémorables*, et celle qu'il a suivie dans la *Cyropédie*.

Les *Mémorables* et la *Cyropédie* d'ailleurs se touchent de très près. Il est impossible de ne pas voir les ressemblances que présentent ces deux ouvrages. L'esprit n'en est-il pas semblable, et semblable le but? Les mêmes idées ne s'y trouvent-elles pas souvent reproduites, et parfois dans les mêmes termes? Cette foule de dialogues pleins d'ironie, de logique, de bon sens, ne font-ils pas suite aux entretiens du maître? Le second de ces écrits n'est guère que la paraphrase du premier. Et toute cette fiction n'est mise en œuvre que pour exposer encore les doctrines du grand moraliste, touchant le devoir, la sagesse et la vertu.

Voulant combattre le scepticisme des sophistes, Socrate avait cherché pour asseoir sa philosophie un terrain plus solide que de vagues hypothèses. Il l'avait trouvé dans le témoignage de la raison. Xénophon fait aussi de ce principe la base de tout son enseignement. « La différence qu'il y a entre nous et

les esclaves, fait-il dire à un de ses personnages, c'est que les esclaves servent leur maître par force, tandis que nous qui nous glorifions d'être libres, nous devons faire volontiers ce que la raison nous conseille[1] »

Or le premier conseil que la raison nous donne est de nous replier sur nous-mêmes, et de nous observer. Il faut étudier l'organisme humain pour en guérir les maux et les prévenir; il en est de l'âme comme du corps, et nous ne pouvons obtenir autrement la santé morale, et par suite le bonheur : « Connais-toi et tu seras heureux... » Cette parole du sage, le romancier la met sur les lèvres d'Apollon, quand Crésus visite le sanctuaire de Delphes. Et lorsque le roi lydien comparaît devant son vainqueur, il explique ainsi le sens de l'oracle : « La réponse du dieu m'avait comblé de joie. On peut, me disais-je, connaître ou ne connaître pas les autres, mais qui ne se connaît soi-même? J'étais insensé de raisonner ainsi. Je m'en m'aperçois trop tard. Enorgueilli de mes richesses, poussé par l'ambition, séduit par les flatteurs, croyant me couvrir de gloire et devenir le premier des mortels, je me suis méconnu et

1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. I.

j'ai mérité ce que j'éprouve. Ah! Seigneur, Apollon disait vrai[1]! »

Xénophon revient sur cette pensée dans une autre anecdote contée avec beaucoup de grâce.

Après une bataille, les soldats de Cyrus s'emparent dans le camp ennemi d'une princesse susienne, et, frappés de sa grande beauté, la réservent pour leur chef. Celui-ci fait appeler Araspe, un de ses meilleurs amis, et lui confie la garde de la jeune femme :

— Je n'ai pas voulu la voir, dit-il, craignant de tomber amoureux d'elle et d'en venir à négliger mes devoirs. Méfie-toi, mon cher Araspe, ne donne pas trop de liberté à tes regards, ne t'expose pas plus qu'il ne convient. Qui trop s'approche du feu risque de se brûler.

Araspe se récrie, présomptueux comme l'apôtre de l'Évangile :

— Oh! seigneur, ayez meilleure opinion de moi. Quand je ne cesserais de contempler votre captive, jamais, je vous le jure, je n'aurais la faiblesse de céder à ses séductions!

— Tout est donc pour le mieux, répond Cyrus en souriant, j'ai confiance en toi.

1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. VII, ch. II.

« Dès ce moment, poursuit le conteur, le jeune Mède vint assidûment visiter la belle Susienne et chaque jour il découvrit en elle de nouveaux charmes. Bientôt il remarqua que s'il avait plaisir à lui rendre des soins, elle ne les recevait pas avec indifférence, et lui en rendait à son tour. Quand il entrait dans la tente, des esclaves, sur l'ordre de leur maîtresse, prévenaient tous ses désirs. S'il était malade, rien ne lui manquait. Ces attentions réciproques produisirent l'effet qu'on en pouvait attendre : Araspe fut surpris par l'amour. »

Il résiste d'abord, mais de défaillance en défaillance, il finit par oublier ses serments. Entraîné par sa passion, il presse la jeune femme d'y répondre. Comme elle refuse, il va plus loin, et médite d'emporter par la violence ce qu'il ne peut obtenir par la persuasion, lorsque Cyrus le mande auprès de lui.

Alors il fond en larmes. Tremblant, confus, les yeux baissés, il se présente devant son chef, qui ne peut s'empêcher de sourire :

— Eh bien, mon pauvre Araspe, tu croyais triompher et te voilà vaincu. Désormais sache donc mieux mesurer tes forces... Mais rassure-toi. En te condamnant au péril j'ai préparé ton malheur, tu es excusé, tu es pardonné...

Et Araspe se jette aux genoux de Cyrus :

— Ah! seigneur, tandis que tout autre m'accablerait d'injures, vous avez pitié de moi : vous êtes aujourd'hui le même que vous fûtes toujours, bon et indulgent pour les faiblesses des hommes [1] !

D'après l'épisode, on juge du livre entier. Les personnages du roman ressemblent ainsi toujours à des acteurs en scène qui n'agissent et qui ne parlent point selon leurs sentiments propres, mais comme parleraient et agiraient les véritables héros du drame qu'ils représentent. Le véritable héros de ce roman, c'est Socrate. Nous venons de le reconnaître sous le masque du roi persan, à sa mansuétude, à sa clémence. Et nous ne cesserons de retrouver son souvenir lorsque nous analyserons cet ouvrage où Xénophon a partout voulu faire une pieuse apologie du moraliste, glorifier ses vertus en justifiant sa conduite, glorifier son apostolat en élevant d'admirables théories sur les assises qu'il avait posées.

On peut signaler, dans la *Cyropédie*, des allusions plus directes même à ses actes [2], à son martyre. Je n'en veux relever qu'une

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. V, ch. i ; liv VI, ch. i.

2. Alf. Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent*, p. 217.

seule. Cyrus demande un jour à un prince du nom de Tigrane ce qu'est devenu le philosophe qui l'a formé et qu'il aimait tant.

— Hélas ! répond Tigrane, mon père l'a fait mourir.

— Et quel grief avait-il donc contre lui ?

— Il l'accusait de me corrompre. C'était cependant une âme si noble et si généreuse qu'au moment de me quitter, il me disait : « Ma mort ne doit pas être pour vous une cause de ressentiment contre votre père. Ce n'est point par méchanceté qu'il agit ainsi, mais parce qu'il ne sait pas ce qu'il fait. »

Le père de Tigrane, présent à l'entretien, se trouble et avoue en rougissant qu'il était jaloux de cet homme qui semblait lui ravir le cœur de son fils. Alors Cyrus :

— Ta faute est, en effet, bien grande. Cette faute, Tigrane, il faut néanmoins la pardonner à votre père[1].

Le romancier ne s'est-il pas inspiré encore de la fin de son maître, dans le récit des derniers instants de Cyrus ? Cyrus, comme le sage, serein et majestueux en présence de la mort, comme lui ne veut pas se séparer de ceux qu'il

1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. IV, ch. I.

aime sans leur faire ses adieux, sans les exhorter aux vertus dont il leur a donné l'exemple, sans leur parler une fois encore de dévouement et d'amour. Puis son esprit s'élève au delà des sphères des vérités présentes et s'ouvre sur le grand problème de la vie future. C'est là surtout, dans les nobles espérances où se complaît Cyrus, que le philosophe couronné fait songer à Socrate : « Mon âme, dit-il, a été cachée jusqu'ici à vos yeux, mais elle se manifestait à vous assez clairement pour que vous n'ayez mis en doute son existence... Pour moi, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en est sortie, car je vois que c'est elle qui vivifie ces corps destructibles tant qu'elle les habite. Je n'ai pu me persuader davantage qu'elle perde sa faculté de raisonner dès qu'elle se sépare d'un corps incapable de raisonnement : il me paraît bien plus naturel de croire que l'âme, alors plus pure et dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence[1]... »

Et quand Cyrus sent ses forces décliner, comme Socrate à son heure suprême, il se voile le visage et se recueille pour mourir.

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. VII.

II

On ne peut exiger d'un roman, même d'un roman à thèse, la méthode régulière d'un traité. Toutefois, si Xénophon n'a pas mis un ordre didactique dans les idées qu'il développe à travers les pages de la *Cyropédie*, elles ne sont pas moins distribuées suivant un certain plan. Ce plan ne domine pas le récit, il s'en dégage. Le biographe de Cyrus, ayant voulu suivre son héros aux diverses étapes de son existence, a dû le considérer tour à tour comme enfant, comme capitaine et comme roi, et il a été ainsi amené à exposer successivement ses théories sur l'éducation, ses théories sur la guerre, ses théories sur le gouvernement. De là, dans son livre, trois parties bien distinctes, de longueur inégale sans doute et d'inégale importance.

La première nous retiendra un peu plus que les autres. Bien que la plus courte, c'est la plus intéressante, et le titre même de l'ouvrage l'indique assez. Comment s'en étonner, du reste? Tout réformateur politique,

philosophique ou religieux ne fonde-t-il pas son espoir sur l'éducation des générations nouvelles? Quand l'homme a marché un certain temps dans un chemin, il est difficile de le ramener en arrière pour l'engager dans une voie différente. On ne redresse plus l'arbre qui a grandi, mais, à sa naissance, nous pouvons le plier selon nos caprices. C'est pourquoi l'éducation est le plus grand levier moral qui puisse être. De l'enfant dépend l'avenir. La semence jetée dans cette terre encore vierge produira la prochaine récolte; l'impulsion donnée à son jeune esprit déterminera le mouvement intellectuel futur.

Xénophon s'en est très bien rendu compte. Il a fait de l'éducation qu'il préconise la base de son œuvre, le théorème dont la suite du roman déduira simplement les corollaires. « Pénétré d'admiration pour ce grand homme, dit-il en parlant de Cyrus, j'ai recherché quel genre d'éducation a pu former de lui un roi si illustre[1]. »

Il prétend le découvrir dans la discipline en honneur chez les Perses, aux belles époques de leur histoire. Cette discipline était fort vantée par les Hellènes. Hérodote, Strabon,

1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. I, ch. II.

vait ainsi un moyen indirect de fa
de plus l'apologie de Lacédémon
adoptive, et la satire d'Athènes, d
tant eu à souffrir.

Son admiration pour les lois d
perce partout dans son système d
Il commence par leur en empru
fondamentale. Il pose, en effet,
que la manière d'élever les enfant
trop l'ordre public pour que cha
être libre d'instruire ses fils co
plaît. Le père est souvent un m
faible; c'est aussi un maître don
est trop étroit. L'État seul doit
propres citoyens, ou pour mieux
de ses citoyens. Car Xénophon
mépris du Spartiate pour le travail
pour ceux qui s'y livrent; il n'a
bienfaits de son éducation qu'

où se réunit la jeunesse, « de peur que ce bruyant et grossier voisinage n'exerce sur elle une fâcheuse influence ». En véritable Dorien enfin, il semble donner à son enseignement une portée surtout positive. Les arts, les sciences, les lettres mêmes sont pour lui choses secondaires : il veut former des hommes, non des rhéteurs.

Mais il n'a pas osé suivre son modèle jusqu'aux extrêmes conséquences auxquelles ses principes pouvaient aboutir. Lycurgue était surtout un politique, Xénophon est surtout un moraliste, et la morale doit souvent réprouver ce que peut excuser la politique. Le Lacédémonien était uniquement préparé à devenir un soldat : afin de lui apprendre, dès le jeune âge, à pourvoir plus tard en campagne à tous ses besoins, on lui permettait de voler ; afin de l'habituer à la vue du sang, on lui donnait le droit de battre, et sans motif, un ilote jusqu'à la mort ; afin de l'exercer aux guerres de surprises et d'embuscades, on l'encourageait, à certains jours, après le coucher du soleil, à s'armer d'un poignard, à traquer les esclaves dans les champs comme des bêtes féroces et à massacrer tous ceux qu'il pouvait atteindre. De telles coutumes, Xénophon n'hésite pas à les flétrir : « Les lois

des Perses, écrit-il, défendent de voler ou par adresse ou par violence, et de maltraiter personne injustement[1]. » Il ne veut pas que l'école fausse les instincts, mais qu'elle soit essentiellement une *école de justice*[2]. « Les enfants, dit-il, ont leurs querelles ainsi que les hommes... Le gouverneur emploie la plus grande partie du jour à juger leurs contestations. Il connaît de tous les délits en général et particulièrement d'un crime d'où naissent les plus grandes inimitiés entre les hommes et contre lequel on n'a pourtant aucune action devant les tribunaux. Je veux parler de l'ingratitude. L'enfant qui en est reconnu coupable envers un autre est puni avec la dernière sévérité parce que l'on pense que les ingrats sont incapables d'aimer les dieux, leurs parents, leur patrie, leurs amis[3]. »

Quelquefois le gouverneur délègue tout ou partie de ses pouvoirs aux élèves qui lui en semblent dignes, pour qu'ils interviennent en arbitres dans les discussions de leurs camarades. Cyrus, comme on peut s'y attendre, est bientôt appelé à cette fonction. La tâche est malaisée; il s'en acquitte avec honneur.

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. I, ch. ii, § 7. — 2. *Ibid.*, § 6. — 3. *Ibid.*, liv. I, ch. ii, § 7.

Un jour pourtant il juge mal et on le punit. Voici comment lui-même raconte l'aventure : « Un enfant déjà grand, dont la robe était trop courte pour sa taille, ayant remarqué qu'un autre enfant plus petit que lui avait une longue robe, la lui ôta, s'en revêtit et lui mit la sienne sur le corps. La querelle qui s'éleva en conséquence me fut soumise. Je décidai qu'il convenait à chacun de garder la robe qui allait le mieux à sa taille; mais cette sentence me valut une sérieuse réprimande. « Vous auriez bien décidé, me dit mon maître, « si vous aviez eu à vous prononcer sur la con- « venance. Dans le cas présent, il fallait exa- « miner autre chose; il fallait examiner lequel « de ces deux enfants avait droit à la tunique, « celui qui l'avait enlevée de force ou celui qui « l'avait achetée ou travaillée de ses mains. « Ce qui est conforme aux lois est seul juste; « un juge ne doit suivre d'autre règle[1]. »

Quelle simplicité et en même temps quelle gravité dans la petite leçon de ce maître! Et il en donne ainsi sans cesse. Jamais, en effet, il ne quitte les enfants, car ceux-ci ne peuvent sortir de l'enceinte de l'école sans qu'il les accompagne. Associé à tous les

1. Xénophon, *Cyropédie*, ch. III, § 17-18.

actes de leur existence, il observe donc à loisir leurs conflits d'idées et d'intérêts, et trouve à chaque instant un nouveau prétexte non seulement de rectifier leur entendement, mais de l'élever au-dessus du fait particulier qui peut s'effacer de leur mémoire, jusqu'à la vérité générale qu'ils n'oublieront point.

Jean-Jacques Rousseau, dans un célèbre roman d'éducation, auquel on est amené à songer dès que l'on parle de la *Cyropédie*, voulait que le disciple fût, avec son précepteur, séquestré de toute société. Il prétendait par ce moyen le sauver de la perversion universelle. Le paradoxe était d'un égoïste et d'un misanthrope, et si Émile eût vécu, il serait devenu fatalement lui-même un misanthrope et un égoïste. Combien le philosophe antique est mieux inspiré, quand il cherche à faire comprendre de très bonne heure à son élève le devoir social et lui apprend à agir avec les autres enfants comme plus tard il devra agir avec les autres hommes!

C'est un des avantages de cette éducation en commun; ce n'est pas le seul. Elle facilite en outre la tâche du maître. Je ne dis pas qu'un individu ne puisse réunir toutes les qualités que Xénophon exige de ses gouver-

neurs; du moins il faut avouer que la chose est assez rare. Le romancier le reconnaît lui-même. Aussi se contente-t-il de douze régents pour veiller sur la jeunesse entière d'un immense empire comme celui des Perses[1]. Ces douze régents, si zélés, qu'on les suppose, auraient bien de la peine à instruire chacun de leurs élèves si « l'exemple de la vie régulière que mènent les aînés et de leur exactitude scrupuleuse à se conformer aux ordres de leurs chefs ne contribuait pas à donner ces vertus aux plus jeunes. » L'exemple d'ailleurs suscite l'émulation — fondée, non point, comme on a voulu le prétendre, sur un sentiment d'envie, mais sur ce que la conscience de la valeur personnelle a de plus noble et de plus généreux, — émulation dans le respect des préceptes de la justice, émulation dans l'obéissance, émulation dans le courage, émulation enfin aux jeux qui développent la force et l'adresse physiques.

Ces jeux, — les luttes, les courses, le maniement des armes, — ont une importance capitale aux yeux du romancier. Ils ne sont pas seulement un complément de son éduca-

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. I, ch. II, § 5.

tion, ils sont une partie de cette éducation, et non moins essentielle que l'autre. Pour former de l'enfant un homme — et c'est là, on le sait, le but qu'il se propose — il faut développer son corps aussi bien que son âme, les dresser ensemble, selon le mot de Montaigne, et « les conduire égualement comme une couple de chevaulx attelez à mesme timon ». Ils sont du reste si étroitement unis qu'il y a entre eux corrélation nécessaire. L'auteur des *Mémorables* ne pensait pas qu'une belle âme pût résider dans un corps chétif et malingre [1]. Présentée sous cette forme, son affirmation peut sembler trop absolue. Mais s'il se trompait, il se trompait avec toute l'antiquité. Beauté et bonté pour les Hellènes n'étaient qu'un. Ils s'enorgueillissaient de la noblesse de leur prestance, de l'harmonie de leurs formes, de la vigueur de leurs muscles, comme ils s'enorgueillissaient de leurs vertus.

Xénophon était plus que tout autre Grec passionné pour les exercices corporels, parce que, avec son tempérament si inquiet, si nerveux, il était peut-être à un plus haut degré même avide d'émotions et d'aventures. Cava-

1. Xénophon, *Mémorables*, liv. III, ch. xii.

lier intrépide, infatigable chasseur, il n'avait embrassé le métier des armes que pour mieux donner carrière à son activité. Quand l'âge vint le priver de ses plaisirs favoris, il se consolait du moins en y songeant toujours. Il écrivait des traités sur la chasse et l'équitation, où il traçait avec amour les préceptes de ces arts. Il les traçait encore dans la *Cyropédie.* Et quand il nous montre comment il faut enseigner aux jeunes gens à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à giboyer et à chevaucher, on sent que le conteur s'échauffe, s'enflamme, au souvenir de ses joies d'antan.

Car le roman de Cyrus fut son œuvre d'extrême vieillesse, et c'est là sans doute le secret du charme qu'il a su répandre sur toutes les pages consacrées à l'enfance de son héros. Qui ne s'est aperçu en effet de la tendresse que l'enfant inspire au vieillard, et de la confiance que le vieillard inspire à l'enfant? On dirait, à l'intimité qui s'établit entre eux, que ces deux lointains se touchent, comme si la Nature avait fait de l'existence une sorte d'orbite et que l'homme, après l'avoir parcourue, revienne vers son point de départ... Il est une gravure populaire devant laquelle je me suis arrêté souvent, non qu'elle soit préci-



sément un chef-d'œuvre, mais parce qu'elle me paraît exprimer cette idée d'une façon très heureuse. L'image représente une colline que gravit un voyageur. On le suit aux diverses étapes de sa route. Tout en bas ce n'est qu'un bambin qui se soutient à peine. Il grandit, et un peu plus haut on le retrouve sous les traits d'un écolier, plus haut encore sous ceux d'un étudiant, puis, au sommet, dans la maturité de l'intelligence et de la force. Mais l'âge s'avance, il commence alors à descendre, il descend très vite ; ses cheveux grisonnent, son front se ride, son dos se voûte. Appuyé sur une canne, il arrive en chancelant au pied de la colline, où son cercueil gît auprès de son berceau.

Oui, le vieillard et l'enfant se ressemblent à plus d'un point de vue. Faibles tous deux, ils ont tous deux besoin de demander aux autres un appui et vivent davantage en dehors d'eux-mêmes. L'ambition qui dessèche et altère le cœur, ils l'ignorent. Comme le cercle où se meut leur esprit est moins vaste, leurs pensées s'y rencontrent plus souvent. Et puis ils sont simplistes tous deux, l'un parce qu'il n'a aucune expérience, l'autre parce qu'il en a beaucoup. L'enfant ne sait pas analyser les choses, les détails lui en échap-

pent, il n'en aperçoit que les contours; le vieillard, dans le recul de la perspective, en saisit l'ensemble d'un coup d'œil. Ils ont donc à peu près la même manière de voir. Et c'est pourquoi ils sont bien faits pour se comprendre l'un l'autre, et bien faits pour s'aimer.

Xénophon connaît les enfants et il les aime. C'est un mérite assez rare chez les auteurs de semblables études. Les pédagogues paraissent en général plus doctes en théorie qu'experts en pratique. Les élèves qu'ils nous présentent et qu'ils instruisent sous nos yeux sont souvent de simples fantoches. L'enfant de la *Cyropédie*, au contraire, est vivant et bien vivant. Il est peint d'après nature, d'une merveilleuse ressemblance, avec les défauts et les qualités de son âge, ses goûts et ses plaisirs. Le corps sans cesse en mouvement, l'esprit sans cesse en éveil, babillard et curieux, ingénu et sensible, émerveillé de tout ce qu'il voit, s'amusant de tout ce qu'on lui donne, c'est bien lui qui joue devant nous, qui nous interroge, qui nous égaye par ses cris joyeux et les saillies de sa naïve franchise.

Le romancier a été si convaincu de cette faculté du vieillard de se mettre à la portée

de l'enfant, de l'observer et de lire dans son âme, qu'il a voulu confier le soin d'élever la jeunesse de son héros, uniquement à des hommes fort avancés en âge. A l'école ce sont des régents choisis parmi les *Anciens* dont l'autorité est d'autant plus grande qu'elle repose non sur la force ou la crainte, mais sur le respect qu'ils inspirent et l'affection qu'ils savent se gagner par leur douceur. Et plus tard, lorsque Cyrus quitte ses gouverneurs, il termine son instruction à la cour de Médie, auprès d'Astyage, son grand-père.

La première éducation du jeune prince a duré douze ans. Elle a été pour lui la même que pour ses futurs sujets. On l'a préparé à devenir un bon citoyen; il doit apprendre maintenant son métier de capitaine et de roi.

D'abord sa nouvelle existence lui réserve bien des surprises dans ce palais si différent du milieu tout factice où il a vécu. Lui qui ne mangeait que du pain et du cresson, et puisait l'eau de la rivière lorsqu'il avait soif, il s'étonne de voir des gens « se fatiguer à goûter tant de plats », et boire du vin jusqu'à l'ivresse. Il s'étonne aussi de la riche tunique dont on l'habille et des bijoux dont on veut le parer. Il s'étonne surtout des leçons qu'on lui donne dans la science de la tactique :

« — Pour triompher des ennemis, lui dit son maître, il faut savoir tendre des pièges, dissimuler, tromper, prendre, piller...

— Grands dieux! s'écrie Cyrus en éclatant de rire, mais quel homme voulez-vous donc faire de moi!... Dans les classes où j'ai passé on m'enseignait tout le contraire.

— On vous enseignait alors, reprend le maître, les règles de conduite à observer avec vos concitoyens et vos amis. Ne vous rappelez-vous pas, cependant, que dans ces mêmes classes, on vous dressait à des exercices qui étaient comme l'apprentissage du grand art de nuire aux ennemis.

— Non, je ne m'en souviens plus.

— Ne vous apprenait-on pas à pousser les cerfs dans les toiles, à faire tomber les sangliers dans les pièges? Au lieu de vous laisser attaquer les lions et les ours de front, ne vous disait-on pas de les combattre toujours sans vous exposer au danger?...

— C'était bien pour des animaux, réplique l'enfant, mais on m'aurait sévèrement puni si j'avais eu seulement l'intention de tromper un homme. »

L'entretien doit encore se prolonger quelque temps, avant que Cyrus ne puisse se faire à cette étrange pensée. Lorsque l'équilibre

finit par s'établir dans son esprit, il ne peut s'empêcher d'observer avec finesse :

« — Puisqu'il est également nécessaire de pouvoir faire aux autres du bien et du mal, on devait donc nous enseigner l'un et l'autre.

— Telle était effectivement la coutume jadis, répond le maître ; on s'aperçut toutefois que de pareils principes développaient chez les enfants de mauvais instincts. Aujourd'hui on pense qu'il vaut mieux leur montrer seulement ce qui est honnête, quitte à leur apprendre les lois de la guerre, à l'âge où vous êtes maintenant arrivé. On peut alors le faire sans péril, car il n'est pas à craindre qu'ils ne deviennent tout à coup violents et barbares [1] »

Le maître a raison. Les deux éducations ne peuvent se nuire chez Cyrus. Il pourra devenir un habile général et un monarque puissant ; il n'en restera pas moins, au milieu de toutes ses gloires, l'homme sobre, chaste, aimable, juste et généreux que l'école a formé.

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. I, chap. II.

III

Son biographe s'efforce de le prouver.

Assurément, dans la seconde partie de son ouvrage, où il suit étape par étape la marche triomphale du jeune prince à travers l'Asie, le philosophe cède parfois la place au soldat, et l'on se retrouve en présence de l'ancien chef des mercenaires, de l'homme du métier heureux de décrire une bataille ou un siège, de montrer des occasions à saisir, des fautes à éviter, de proposer des inventions et des réformes, de se lancer en un mot dans une foule de digressions techniques qui ont malheureusement perdu pour nous beaucoup de leur intérêt. Mais Xénophon ne s'est pas borné, en ces pages, à écrire simplement un manuel de stratégie. Au centre de son tableau militaire se détache en effet un admirable portrait de Cyrus. Les accessoires qui l'entourent ont pu vieillir, le portrait lui-même ne vieillira jamais.

Celui qui l'a tracé n'a entrevu son modèle qu'à travers les brumes d'un rêve, où s'estompait ce que ses traits pouvaient avoir d'un

peu brutal. Dans le roman, le Khourouz de l'histoire, le conquérant aux grandes ambitions et aux grands orgueils, s'est adouci, s'est humanisé et nous apparaît comme une figure plus curieuse, plus complexe, et aussi plus touchante. Certes il n'a rien perdu de sa légendaire valeur; intrépide jusqu'à la témérité, on le revoit toujours à la tête de ses légions, « comme un jeune chien, oubliant le péril, qui conduit la meute à l'attaque du sanglier ». Mais il n'aime plus la guerre, il ne la recherche plus, il la subit. Xenophon rejette sur un autre la responsabilité du sang répandu. Il nous montre en effet le Roi d'Assyrie coalisant contre les Mèdes toutes les puissances asiatiques, dans le seul but de reculer les frontières de son empire. Or les Perses sont voisins des Mèdes; des liens de longue amitié unissent les deux peuples, des liens d'étroite parenté unissent leurs deux princes. Cyaxarès appelle Cyrus à son aide: Cyrus ne peut hésiter à le soutenir. Il s'en explique à ses soldats avant de se mettre en campagne. « Je vous ai choisis, leur dit-il, parce que vous êtes entre tous des hommes d'honneur. Vous ne voudriez point combattre pour vous emparer injustement du bien des autres. Cependant une nation ennemie vient de donner par d'injustes

hostilités le signal de la guerre ; une nation amie réclame notre assistance. Marchons à son aide sans redouter ni les fatigues ni les dangers. Est-il rien de plus beau que de servir ceux qu'on aime !... [1] »

Il lui en coûte cependant d'accomplir ce devoir. Et le soir du premier combat, du premier triomphe qui ouvrira le monde à ses conquêtes, alors que ses troupes célèbreront ses louanges, on le cherchera en vain dans le camp. Il sera parti, seul, aux clartés de la lune, afin de pleurer sur le corps des soldats que la mort aura frappés [2].

C'est qu'il chérit ses hommes, il les chérit, comme ils le disent eux-mêmes, de toute la tendresse d'un père pour ses fils. S'il paye en toute occasion de sa personne, s'il ne s'épargne aucune privation, aucune fatigue, il prend sans cesse en pitié ceux qu'il commande, et, dans la délicatesse de son âme, imagine chaque jour des moyens plus ingénieux de leur faciliter la tâche, de les dédommager de leurs sacrifices. Au lieu d'user envers eux de contrainte, il préfère s'adresser à leur intelligence et à leur cœur. De là ces discours émus où il leur

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. I, ch. v. — 2. *Id.*, liv. I, ch. iv.

parle si souvent de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs foyers, de leur patrie. De là aussi ces assemblées où il les convoque toutes les fois qu'il le peut, pour leur permettre de délibérer sur les questions qui les intéressent [1].

Il se les attache ainsi par la confiance qu'il leur témoigne : il se les attache encore par ses libéralités. Lorsque le pillage lui rapporte un gros butin, ou que des alliés lui offrent de riches présents, il les distribue aussitôt entre ses soldats, et, pour lui, ne veut rien conserver. Et comme ses officiers s'étonnent d'une si grande munificence : « Mais vous, Seigneur, quand songerez-vous à vous-même? » Il leur réplique vivement : « Si je parviens à vous combler de biens qu'ai-je besoin de richesses? De quelque robe que je sois revêtu, ne paraîtrai-je pas magnifique [2]? » A une semblable question il répondra ailleurs : « Ceux que j'aime et qui m'aiment sont mes vrais trésors. » Il n'agit pas ainsi uniquement parce qu'il y trouve son avantage, mais surtout par un motif d'humanité : « Il faut, pense-t-il, que ces gens retirent un fruit légitime de leurs fatigues. » Toujours préoccupé d'enrichir ses

1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. I, ch. v; liv. II, ch. III; liv. II, ch. v; liv. V, ch. v. — 2. *Id.*, liv. VIII, ch. IV.

soldats, il veille à ce que le partage soit fait entre eux avec l'équité la plus stricte : « Jamais, s'écrie-t-il, jamais je ne souffrirai que des hommes qui manquent à la discipline aient plus de part au butin que leurs camarades. » Aussi a-t-il soin d'interdire et de réprimer le vol ; il veut que celui qui s'y livre soit traité en esclave.

Impitoyable quand il s'agit de défendre les intérêts des autres, il ne se lasse pas de faire preuve de clémence dès que le crime ne porte préjudice qu'à lui seul. J'ai cité l'épisode d'Araspe. A toutes les pages du livre, on retrouve de pareils exemples de la mansuétude du jeune prince. Cette mansuétude ne peut s'expliquer que par une cause, l'ardent et profond amour qu'il a pour ses semblables. Afin de pouvoir même excuser leurs défaillances et les contradictions de leur nature, il serait presque incliné à croire, avec un de ses amis, à une dualité ou plutôt à un dédoublement de notre âme qui justifierait par moments une sorte d'inconscience morale. Des hauteurs du reste où l'élèvent son génie et ses vertus, il est plus porté à voir les grandeurs des hommes que leurs petitesses ; il est donc plus porté aussi à se montrer indulgent à leur égard.



Il est magnanime jusqu'envers ses ennemis. Parmi les scènes touchantes où nous pouvons juger de la manière dont il traite les vaincus, il en est une qui m'a surtout frappé. Après s'être emparé du roi d'Arménie et lui avoir promis non seulement de le laisser vivre mais de lui restituer ses trésors, il lui demande :

« — Et maintenant que me donneriez-vous pour la rançon de votre femme?

— Tout ce que je possède, répond le captif.

— Et pour vos enfants?

— Tout ce que je possède, répond-il encore.

— C'est une fois plus que vous n'avez, dit Cyrus. Et il poursuit, s'adressant au fils du roi, qui, nouvellement marié, aime passionnément sa jeune compagne :

– Que me donneriez-vous aussi pour la rançon de votre femme?

— Ah! Seigneur, je donnerais jusqu'à ma vie pour la délivrer de la servitude.

— Reprenez la, fait alors le vainqueur, elle n'a jamais cessé de vous appartenir. Vous, roi malheureux, je vous rends également votre femme et vos enfants et je n'exige pour eux aucun tribut, afin qu'ils ne croient pas avoir cessé d'être libres. Venez souper dans



ma tente. Vous irez ensuite où ils vous plaira[1]. »

... Ils restèrent, ajoute le romancier, et depuis ce jour furent les plus fidèles amis du prince.

La misère des individus paraît souvent plus poignante que la misère des foules, et elle nous touche davantage. Mais Cyrus n'a pas moins pitié des nations hostiles qu'il n'a pitié de leurs rois. Sous ce rapport il devance, ou plutôt son biographe le fait devancer de beaucoup les idées de son siècle. L'Antiquité, on le sait, n'a jamais connu ce que nous appelons « le Droit des gens ». Le principe qui présidait aux relations des sociétés anciennes reposait sur la division des races comme des individus en maîtres et en esclaves. Les esclaves, c'étaient les étrangers, les *barbares*. On les combattait sans merci; les trêves qu'on leur accordait pouvaient être dénoncées quand on voulait; leur existence nulle part et en aucun temps n'était en sûreté; la servitude leur était concédée comme une faveur. Xénophon dans la *Cyropédie*, un des seuls parmi les Hellènes, semble avoir professé des sentiments plus généreux. Il ne veut pas

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. III, ch. 1.

qu'une guerre puisse être ouverte sans une demande préalable en réparation et une déclaration solennelle; la foi des traités, la fidélité des engagements doivent être respectées toujours. L'état de lutte, pour lui, n'existe qu'entre les armées, non pas entre les peuples. Le soldat est forcé d'épargner l'enfant, la femme, le vieillard; il ne lui est point permis de nuire à l'artisan et au laboureur, ni de troubler leurs travaux, ni de les dépouiller de leurs instruments ou de leurs bêtes de somme.

Selon la doctrine de Socrate, l'homme ne manque jamais de recevoir dans ce monde la récompense de ses vertus. Le disciple a suivi la doctrine du maître. Il a eu soin de nous montrer le héros de sa fiction morale, constamment heureux [1]. Cyrus est environné d'amis, de conseillers, de serviteurs qui ne songent qu'à se dévouer pour lui. La gratitude ou l'admitration lui attachent en outre nombre de puissants alliés. Abradate, le prince de Suse, lui amène des renforts et meurt sur le champ de bataille, voulant payer de son sang une dette de reconnaissance. Le

1. Cf. Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. vii.

roi de l'Inde lui envoie des secours, certain qu'une guerre entreprise par Cyrus ne peut être que légitime. Gobryas et Gadatès enfin le rejoignent à la tête de leurs troupes, parce que leur cause est juste, et qu'ils ont confiance en lui pour la soutenir. Quant à ses soldats, ils professent pour lui un véritable culte et, lorsqu'il leur est permis de regagner leurs foyers, tous déclinent cette faveur, ne pouvant se résoudre à quitter leur chef.

IV

Un officier, causant un jour avec Cyrus, lui dit :

— Seigneur, je vous admire pour votre supériorité dans l'art de la guerre, mais, j'en prends les dieux à témoin, vous excellez encore plus par la bonté de votre cœur.

— Aussi bien, lui répond le prince, est-il plus doux de se signaler par des actes de bonté que par des talents militaires. Ceux-ci éclatent seulement dans le mal que l'on cause aux hommes, ceux-là se manifestent par le bien qu'on leur fait[1]. »

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. iv.

Le romancier ne pouvait terminer l'histoire de Cyrus sur le récit de ses triomphes. Il lui fallait le suivre jusqu'au faîte des grandeurs et, dans une sorte d'apothéose, nous le montrer plus sublime encore aux jours de paix qu'aux jours de combats. Après l'avoir représenté, sur les deux premiers panneaux de son vaste triptyque, comme enfant et comme guerrier, il lui restait à le peindre couronné de la tiare du monarque.

Le monarque idéal, à ses yeux, c'était ce roi de Sparte, Agésilas, dont il fut l'admirateur et l'ami. Tandis qu'Athènes était en proie à une démagogie ombrageuse et turbulente, incapable d'assurer le repos des citoyens, Lacédémone s'était confiée à la suprématie libérale d'un seul homme, et de là venait sa force. Dans deux de ses ouvrages [1] Xénophon avait déjà exposé cette thèse, il y revient encore dans la *Cyropédie*. Mais, pour changer la tyrannie d'un potentat perse en la forme de gouvernement qui répondait à ses vœux, en une royauté très tempérée, également éloignée des excès du despotisme et des maux de l'anarchie, il devait fortement battre en brèche la vérité historique. Aussi, nulle part

1. La *République de Sparte*, et la *Vie d'Agésilas*.

le conteur ne donne plus libre carrière à son imagination.

Lorsque, tout jeune encore, Cyrus visite la cour d'Astyage, sa mère lui parle ainsi : « Mon fils, les principes de la justice sont différents chez les Mèdes et chez les Perses. Astyage est le maître absolu de ses sujets. En Perse, on croit qu'il est juste que l'autorité soit partagée. Ton père ne fait rien dans l'État, et ne reçoit rien qui ne soit prescrit par les lois. C'est la loi et non son caprice qui limite sa puissance[1]. »

Cambyse, le père du héros, lui tient à peu près le même langage : « Si jamais, Cyrus, exalté par la fortune, tu essayes de gouverner tes sujets en despote, tu mettras obstacle toi-même aux prospérités que tu es en droit d'attendre.[2] »

Appelé au trône, le prince se souvient de ces conseils. Roi, il veut que ses sujets lui obéissent ainsi que lui obéissaient ses troupes quand il était général, non par force, mais par conviction et de leur propre initiative. Son unique souci est de se faire aimer. Il juge que le meilleur moyen d'y parvenir, est de satisfaire les désirs de son peuple et même

1. *Cyropédie*, liv. I, ch. III. — 2. *Id.*, liv. VIII, ch. v.

de les devancer. Et pour arriver à remplir l'obligation qu'il s'impose, il appelle à ses côtés tous ceux qui peuvent lui être utiles par leur habileté ou leur expérience.

Nous le retrouvons donc, au milieu de ses vieux compagnons d'armes qui l'aident maintenant à gouverner comme ils l'ont aidé à conquérir. Ils ne sont pas devenus ses courtisans, ils sont restés ses amis. Soit qu'ils discutent ensemble de profonds problèmes de politique ou de morale, soit qu'ils s'égayent les uns les autres des saillies de leur esprit, une privauté charmante, une entière franchise ne cesse de présider à leurs entretiens[1]. Le palais du roi à toute heure est ouvert à ses familiers, et rien de ce qu'ils demandent ne leur est refusé. Point de repas sans eux. Habitué lui-même à une extrême tempérance, le prince goûte à peine aux mets qu'on lui présente; il veut que les pauvres en aient la meilleure part[2].

On le devine en effet, il n'est que plus généreux, maintenant qu'il est plus riche. Assurément des raisons d'État l'obligent à se réserver un peu des formidables trésors dont

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. iv. — 2. *Ibid.*, liv. VIII, ch. ii.

il est devenu le maître, lorsqu'il s'est emparé de Babylone. Il est de son devoir d'affermir le nouvel empire d'Assyrie qu'il a fondé sur les ruines de l'ancien, et par suite d'imposer assez de respect à la multitude de nations qu'il a soumises, pour qu'elles n'aient jamais la pensée de se combattre entre elles, ou d'essayer, par une révolte, de recouvrer leur autonomie. Il se voit donc contraint d'offrir des festins, de donner des fêtes, de se montrer en public dans des cérémonies imposantes, qui faisant paraître sa majesté, font sentir sa puissance. Mais il réduit ses dépenses personnelles au strict nécessaire afin de donner davantage. Son premier soin en arrivant au pouvoir est d'assembler les principaux d'entre ses sujets et de faire étaler devant eux ses richesses « pour qu'ils n'aient dans la suite aucun scrupule à lui exposer leurs besoins ». Et quand il a rendu compte de tout ce qu'il possède : « Ne craignez pas, leur dit-il, que je dissipe ces biens ni que seul j'en profite. Je veux qu'ils servent à récompenser les belles actions et à secourir les infortunes. Ils sont à vous autant qu'à moi[1]. » Plusieurs fois il revient sur cette

1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. III, ch. III.

Il en use avec tant de nol
conseillers croient devoir le r
contre lui-même, de peur qu
Comme l'un d'eux revient su
une infatigable persistance, (
lui demander :

« — Combien d'or estimez-
rais à cette heure si, depuis m
je n'avais cessé d'en amasser
fres?

L'autre fixe une très grosse

— Eh bien! poursuit le pı
sant à un de ses serviteurs, all
amis et apprenez à chacun d'eı
soin d'argent pour quelque
vous confient un état par écrit,
main, de ce qu'ils veulent bie
disposition.

Peu après le serviteur est

de beaucoup la somme qu'avait fixée le conseiller du roi.

— Vous voyez, lui dit alors Cyrus, que je suis moins près de l'indigence que vous ne le pensiez. L'attachement de mes amis vaut mieux que de l'or : il est tout aussi incorruptible, mais il est plus léger, moins encombrant à garder, plus facile à défendre, et ne m'exposera jamais à l'envie de mon peuple[1]. »

Ses richesses ne lui permettent pas seulement de faire des présents et des aumônes; elles lui servent encore à réaliser les vastes projets qu'il a conçus. Car la sagesse de Cyrus égale sa bonté. Désorganisée par de longues guerres, l'Assyrie demande des institutions plus fermes qui lui permettront de recouvrer sa prospérité d'autrefois. Son roi les lui donne[2].

Chose singulière! L'ordonnance politique que le romancier développe ici et qui n'offre du reste qu'une très vague analogie avec celle du véritable empire de Babylone, rappelle beaucoup au contraire le régime de la féodalité. Les satrapes chargés du gouverne-

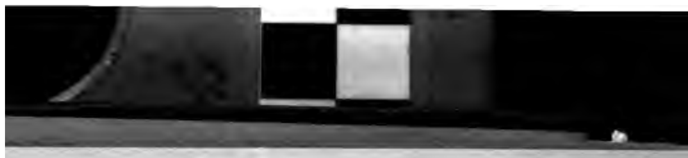
1. Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. II. — 2. *Id.*, liv. VIII, ch. I et VI.

ment des provinces, sont ce que furent plus tard les seigneurs du moyen âge. Comme eux ils sont vassaux du roi, et ont leurs propres vassaux. Comme eux, ils sont tenus de rendre la justice à leurs sujets. Comme eux ils sont soumis à l'impôt du sang et doivent lever tous les ans un contingent de soldats proportionné à l'étendue de territoire placé sous leur suzeraineté. En cas de forfaiture, comme eux, ils voient leurs biens confisqués et peuvent être déchus de leurs droits. Mais le roi d'Assyrie, plus habile que le souverain féodal, oppose à l'ambition des nobles un obstacle insurmontable. Il se réserve le commandement de toute l'armée; les citadelles sont directement placées sous ses ordres, et les officiers, nommés par lui, reçoivent de lui seul leurs instructions. Ainsi en temps de paix aucune autorité militaire n'est laissée au satrape, ce qui garantit sa soumission. Un envoyé du prince, à la tête d'une légion, visite d'ailleurs, de temps à autre, les diverses garnisons du pays afin de s'assurer de la vigilance des troupes et de la fidélité des gouverneurs.

Il serait trop long d'étudier en détail les réformes de toutes sortes que Cyrus est censé avoir accompli dans son royaume.

Nous le voyons organiser, sur les bases d'une hiérarchie très simple, des administrations, chargées des divers services publics, de la perception des tributs, de la gestion des finances, de l'inspection de la voirie; il crée une police et des postes; il fonde des écoles; il institue des jeux nationaux pareils à ceux de l'Hellade; il veille enfin à ce que tous les hommes valides reçoivent une instruction militaire et prennent part régulièrement à des luttes, à des simulacres de bataille, à des courses à pied et à cheval, en un mot à tous les exercices qui, de près ou de loin, préparent au métier des armes, afin que le roi puisse disposer, en outre des 160,000 fantassins et des 120,000 cavaliers qui composent ses troupes permanentes, d'un formidable corps de seconde ligne capable de repousser, au cas échéant, une invasion étrangère.

Mais quand Xénophon a fini d'exposer ainsi l'œuvre idéale qu'il prête à son héros, une page lui reste à écrire pour nous expliquer comment il n'en subsistait rien, moins de cinquante ans après la mort de Cyrus. Je ne sais pourquoi certains critiques ont voulu que cette page fût apocryphe, car le livre ne



pouvait avoir une autre conclusion. Le dernier chapitre de la *Cyropédie*, c'est, sous une forme différente, la catastrophe de l'*Atlantide* : il marque, de même, l'instant où après le sommeil les yeux se rouvrent à la lumière, la transition douloureuse du songe à la réalité, du roman à l'histoire.

CHAPITRE IV

AUTRES BIOGRAPHIES FABULEUSES

Xénophon avait donné, dans la *Cyropédie*, la formule d'un genre facile et fécond. Il eut donc des imitateurs, et il en eut en très grand nombre, qui composèrent, à l'instar de son récit, une foule de biographies romanesques.

Celles qui sont parvenues jusqu'à nous sont pour la plupart d'une valeur littéraire très médiocre et d'un très médiocre intérêt. Elles ne sont curieuses que par les états d'esprit qu'elles traduisent. Afin de permettre de mieux juger ces divers états d'esprit, et, en même temps, afin d'éviter de me répéter sans cesse, je ne m'attarderai pas à étudier un à un les livres dont nous avons ici à nous entretenir, mais j'essayerai de les considérer dans leur ensemble, ce qui sera d'autant plus aisé qu'ils s'offrent à une classification très simple. On peut en effet les diviser tous en trois vastes catégories dont

chacune révèle un symptôme nouveau et plus grave de cette lente dégradation de l'âme hellénique que nous commençons dès maintenant à observer.

Ce sont d'abord les Biographies d'Alexandre, qui nous montrent la Grèce, sous la domination macédonienne, glorifier servilement son vainqueur. Puis l'humiliation présente lui fait faire un retour sur le passé. Elle songe à ses vieilles gloires nationales, mais ce n'est point pour les célébrer, c'est pour les dénigrer. Par une réaction fatale dans les cerveaux mesquins contre tout ce qui les étonne, contre tout ce qui les écrase, les conteurs reprennent alors les traditions primitives pour se donner le plaisir de rapetisser à leur taille les dieux et les demi-dieux de la Mythologie. Enfin le trouble des intelligences désorientées donne naissance aux Biographies de Philosophes, dont les auteurs croient pouvoir régénérer leurs contemporains en leur prêchant des religions savantes et toutes artificielles, à la place des naïves croyances maintenant méprisées, qui avaient fait la force de leurs ancêtres.

I

La légende d'Alexandre est très connue; elle est mieux connue que son histoire. Je doute que la figure de ce conquérant puisse jamais être dégagée complètement du nimbe mystérieux où les anciens se sont plu à l'envelopper. Il était créé pour la fable. Sa jeunesse, sa beauté, sa force, sa valeur, son éloquence, son génie, et jusqu'à ses défauts extrêmes comme ses mérites, tout faisait de lui un de ces caractères puissants et singuliers comme on n'en trouve guère que dans la Fiction. Quand par hasard de loin en loin de tels hommes viennent vraiment à naître, la Fiction jalouse s'empare bientôt de leur nom.

Elle s'empara du nom d'Alexandre, du vivant même de ce prince. Il le souhaitait du reste. Dans toute leur grandeur, les rois ne sont souvent que de pauvres comédiens qui s'agitent grimés et travestis sur la scène de l'histoire pour quêter les applaudissements de la postérité. Alexandre songeait plus encore à sa renommée future qu'à son bonheur actuel. Il enviait Achille, parce



qu'Achille avait eu pour l'immortaliser un poète tel qu'Homère. Lui aussi voulait une *Iliade*. Il se faisait suivre d'une escorte d'écrivains grecs, dans l'espoir qu'il s'en trouverait un capable de chanter son apothéose. Mais il fut tristement déçu. Il demandait une épopée : il n'eut que des romans.

Lorsque l'on songe néanmoins à l'émotion qui devait s'emparer de ses historiographes en traversant tant de contrées et en explorant tant de lointaines régions dont la faune et la flore leur étaient inconnues, dont les villes étranges, les vastes solitudes et les montagnes de neige devaient frapper si vivement leur imagination, l'on comprend quels livres ils auraient écrits s'ils eussent été sincères.

Mais ils ne pouvaient l'être. Ils étaient trop préoccupés de plaire au conquérant pour dire simplement ce qu'ils voyaient, ce qu'ils sentaient. Il y avait parmi eux des philosophes sans doute, et même de ces philosophes cyniques qui se vantaient de leur liberté de pensée et de leur audace de langage. Une cour, toutefois, est une mauvaise école de franchise. Puis ils se trouvaient liés par une sorte d'engagement comme des

mercenaires. Le prince payait des mercenaires pour combattre et ceux-ci combattaient; il comblait de faveurs des sophistes pour se faire louer, et ceux-ci ne devaient pas viser à autre chose. Ce qu'il y avait d'humiliant pour eux dans ce métier d'adulateurs officiels du roi de Macédoine, ils ne s'en rendaient point compte. A peine un siècle et demi s'était écoulé il est vrai depuis que leurs pères avaient combattu à Salamine, mais en ce peu d'années l'Hellas avait beaucoup vieilli. Les longues guerres intestines qui avaient rempli cette époque avaient épuisé les Grecs. Ils avaient mollement défendu leur indépendance, et maintenant qu'ils l'avaient perdue, se sentant incapables de la reconquérir, ils ne pensaient même plus à le faire. Inertes, ils se laissaient aller à la dérive où le destin les emportait. Et comme ils n'avaient plus aucune de ces trois grandes forces morales qui soutiennent les peuples, la confiance dans l'avenir, l'amour de la patrie et l'amour de la liberté, l'intérêt personnel était devenu le seul mobile de leurs actions. Il ne leur répugnait même pas de chanter la gloire de leur vainqueur, pourvu qu'ils y trouvassent leur avantage.

Alexandre, qui provoquait ces flatteries, ne

se faisait cependant pas illusion sur leur valeur. « Je voudrais, disait-il un jour avec amertume à un de ses historiens, oui, je voudrais revenir à la vie quelque temps après ma mort, pour voir comment sera jugé ton ouvrage... Aujourd'hui chacun l'admire, voulant gagner mes bonnes grâces, mais plus tard... » Il baissait alors le front et sa pensée rêveuse rentrait dans le cercle de l'obsession qui le hantait : « Ah ! pour Homère c'est autre chose. Malgré les fictions qu'il a répandues sur Achille, on est tenté d'ajouter foi à ses paroles, parce qu'il ne chantait pas, lui, un personnage vivant, et n'avait aucun intérêt à mentir. » Ses compagnons y avaient tant d'intérêt au contraire qu'ils dépassaient parfois la mesure. Leurs louanges finissaient par être si exagérées, si emphatiques qu'elles irritaient le prince au lieu de lui plaire. C'est ainsi qu'une fois, tandis qu'il descendait l'Hydaspe, en écoutant une de ses biographies, il fut si indigné de l'absurdité des histoires débitées sur son compte qu'il jeta l'ouvrage au fleuve, et faillit y faire jeter l'auteur en personne.

Les inventions de ces conteurs de fables n'étaient pas toujours heureuses ; elles n'avaient pas même le mérite d'être personnelles.

Les Aristobule, les Clitarque, les Charès et les Onésicrite se bornaient à imiter plus ou moins servilement le roman de Xénophon. Mais celui-ci, quand il avait fait de Cyrus le modèle des hommes et le modèle des rois, avait du moins cette excuse que Cyrus était mort et que les morts ne peuvent plus démentir par leurs actes les éloges qu'on leur prodigue. Alexandre les démentait en trop de circonstances. Il était difficile de le considérer comme l'idéal de la perfection. C'était un demi-barbare. Les vertus un peu énervantes qu'enseignent les philosophies pour comprimer les élans de notre nature, la patience, la générosité, la modération — il ne les possédait guère. Il avait les grandes audaces des preux nés à l'aurore des sociétés ; il en avait aussi les grandes violences.

Lorsque les rhéteurs qu'il s'était attachés, présentaient son caractère sous un jour si différent de la réalité, ils ne faisaient donc pas de l'histoire, ils composaient à leur insu des contes moraux. Plutarque a relevé dans ses traités, plusieurs anecdotes tirées de leurs récits [1]. Il s'est peu inquiété de chercher si

1. Plutarque, *De la vertu des femmes*, p. 259 ; *Vie d'Alexandre*, ch. xii et xlvi, etc...

elles étaient authentiques ou non; il les a prises telles qu'il les trouvait, uniquement parce qu'elles lui semblaient offrir de beaux exemples à proposer à ses lecteurs. La plupart de ces anecdotes, du reste, n'étaient pas plus nouvelles que n'étaient nouveaux le plan, le cadre des ouvrages. Pour n'en citer qu'un exemple entre tant d'autres, l'épisode de la princesse susienne, si joliment conté dans la *Cyropédie*, se retrouve, avec des variantes à peine sensibles, dans deux romans d'Alexandre[1].

Callisthènes est le seul, parmi les biographes du prince, dont l'œuvre soit quelque peu originale. Cet écrivain, au lieu de présenter son héros sous les traits d'un néo-Socrate, le changeait en un dieu. On sait que Callisthènes était le premier à plaisanter le jeune roi, quand, dans son orgueil, il se laissait adorer. S'il faut en croire la tradition, sa franchise à ce sujet lui aurait même coûté la vie... Cependant il ne lui répugnait aucunement d'accréditer auprès de la multitude la croyance à la divinité de son chef, afin de servir sa politique en redoublant la terreur des ennemis, et la confiance des soldats. Il avait donc fait de

1. Cf. Muller, *Scrip. rerum Alex.*, p. 119.

la vie d'Alexandre une longue suite de merveilles qui le montraient comme un être surnaturel. Des visions, des songes, des présages de toutes sortes, les sentences des pontifes au sanctuaire d'Ammon, les oracles de la sibylle d'Erythes, la voix même des dieux attestaient sa divinité. On le voyait, dans ce livre, sauver les agonisants de la mort et commander aux éléments. Emporté au fond du désert par un nuage de sable, il était ramené sur sa route par deux corbeaux. A sa vue s'apaisaient les flots furieux de la mer Pamphylie, et — comme ceux de la mer Rouge, dans la légende biblique, à la voix de Moïse — ils s'ouvraient pour lui laisser passage.

Ce roman eut un grand succès au Bas-Empire. C'est un fait digne de remarque qu'aux siècles de décadence, l'esprit d'un peuple affaibli par les années, et incapable de s'élever vers les hautes spéculations où il s'élevait à l'âge mûr, se rabat sur des superstitions semblables à celles de son enfance. Alors apparaissent une foi nouvelle et de nouveaux dogmes. Les Grecs dégénérés se passionnèrent pour les sciences occultes. Aussi la curieuse histoire de Callisthènes était bien faite pour leur plaire; elle leur plut même

à tel point qu'ils ne cessèrent de lui faire subir mille amplifications, mille remaniements jusqu'à ce que, défigurée au point d'être méconnaissable et poussée aux extrêmes limites de l'absurde, cette fable revêtît dans le texte d'un faussaire inconnu, la forme définitive sous laquelle nous la possédons.

Rien de plus étrange que cette compilation où sont juxtaposées les innombrables variantes de la légende, avec un superbe dédain de l'ordre chronologique et une ignorance profonde de la géographie. Les plus énormes invraisemblances passent du reste presque inaperçues dans ce tissu d'impostures. Pour juger des moyens auxquels notre auteur a recours pour nous étonner et nous divertir, il suffit d'ouvrir son livre au hasard. Le conte qu'il nous débite, à la première page, sur la naissance du conquérant, nous édifie assez sur le reste de ce livre.

On s'est imaginé parfois, sans chercher plus loin, qu'Alexandre, était fils du roi Philippe. Ce serait une erreur, à en croire le pseudo-Callisthènes. Selon lui, Alexandre aurait eu pour père un monarque d'Égypte du nom de Nectanébo. « Ce Nectanébo, nous dit-il, était un puissant magicien, auquel tout dans la nature était soumis. Des ennemis

venaient-ils l'attaquer, il ne se mettait pas en peine de lever des troupes, de rassembler des armées, de préparer des machines de guerre : il entrait dans son palais, et, après avoir fait avec de la cire de petites figures de vaisseaux et d'hommes, il les mettait dans un bassin rempli d'eau, et leur jetait un sort en agitant une baguette d'ivoire. Aussitôt les figures tombaient au fond de la cuvette, et, par l'effet de l'incantation, à la même minute, la mer engloutissait les véritables vaisseaux et les véritables ennemis. » Par une suite de circonstances qu'il serait trop long de rappeler ici, Nectanébo fut pourtant forcé de quitter le trône d'Égypte. Il alla s'établir à Pella afin de se livrer tout entier à la médecine et à l'astrologie. C'est là que la reine Olympias, l'épouse du roi de Macédoine, vint lui demander le secours de son art. Elle était menacée de se voir répudiée si elle restait stérile. Le magicien la rassura. Il lui promit qu'elle aurait bientôt un fils du dieu Ammon, qui prendrait pour la visiter la forme d'un dragon. Lui-même se chargea de l'office du monstre, et, neuf mois après, Alexandre vit le jour.

Cependant, au milieu de toutes ces folies, la philosophie semble conserver les mêmes

droits que dans les romans du passé. L'écrivain aime les mots et les scènes à effet et ne manque pas une occasion de mettre sur les lèvres de ses acteurs une noble réplique, une pompeuse sentence, une exhortation sonore à la vertu. Il joue au moraliste. Dans les pages que M. Chassang consacre au récit du pseudo-Callisthènes, il dégage habilement, de ce chaos de fictions, le portrait que l'auteur a voulu peindre d'un prince idéal, doué de toutes les qualités de l'intelligence et du cœur. A un âge encore tendre, Alexandre fait à son maître Aristote des réponses dignes des sept sages de la Grèce, et, sensible à toutes les infortunes, se signale par ses libéralités. En bon fils, il réconcilie Philippe et Olympias après une querelle de ménage. Il remporte un prix aux jeux olympiques, à quinze ans. A dix-huit, il entreprend la guerre contre les Perses, mais, réfléchi jusque dans sa bravoure, il ne se lance pas dans cette expédition avec la témérité d'un adolescent, il a soin de s'associer les conseillers de son père. « Nous avons besoin les uns des autres, leur dit-il, vous de ma force, moi de votre expérience. » Loyal jusqu'envers ses ennemis, il repousse le secours des traîtres, ne voulant devoir son triomphe qu'à sa valeur, et respecte chez ses

adversaires le courage qu'il désire trouver chez ses soldats. Il est modéré après la victoire, comme il est maître de lui sur le champ de bataille. Les prisonniers sont sûrs d'être traités avec tous les égards dus à leur ancien rang, et le prince se soucie peu de les trouver reconnaissants ou ingrats, car ce n'est pas pour eux qu'il agit, mais « par amour de l'humanité ». Sa philanthropie lui inspire l'horreur du sang versé. Il ne fait la guerre qu'au moment où il s'y voit contraint, et s'empresse, après la conquête, de réparer, dans la mesure de ses pouvoirs, tous les maux qu'elle a causés [1].

II

L'apothéose d'Alexandre devait porter un nouveau coup à la religion des Grecs. Dans la foule il se trouva sans doute des gens simples pour croire sur parole les romanciers du conquérant. Celui-ci eut ses adorateurs comme avant lui les Pharaons, comme plus tard les empereurs romains. Mais le

1. A. Chassang, *Hist. du Roman*, p. 342 et suiv.

fait fit réfléchir les sceptiques. L'un de ces derniers en fut si frappé qu'il pensa y découvrir le secret de toute la Mythologie. Il se demanda pourquoi les anciens cultes ne se seraient pas fondés comme s'était fondé le culte du roi de Macédoine, et pourquoi les dieux de la Fable ne seraient pas également des guerriers, des potentats fameux, déifiés par le respect ou la reconnaissance des peuples. Le système d'interprétation une fois adopté, il suffisait d'un peu d'imagination pour y faire rentrer une à une toutes les légendes du Paganisme. Ce fut le travail qu'Evhémère tenta dans son *Livre Sacré*.

L'esprit qui présidait à cette œuvre n'était certes pas nouveau. Depuis bien longtemps déjà, les savants, les philosophes avaient supposé que les croyances auxquelles s'attachait le vulgaire devaient avoir un sens symbolique, et ils s'étaient efforcés de le découvrir. Mais leurs doctrines n'étaient jamais sorties de l'enceinte de l'École. Evhémère fut le premier qui parla à la foule pour battre ses superstitions en brèche, et commencer ouvertement, en Hellade, cette guerre du rationalisme et de la religion qui est presque toujours dans l'histoire d'un pays le présage d'une catastrophe imminente.

On peut s'étonner qu'un écrit, dont l'influence dut être, et fut en effet si profonde sur les destinées des sociétés anciennes, ne soit pas parvenu jusqu'à nous. Il y a là un mystère qui a parfois fort vivement intrigué les critiques. La perte du livre s'explique néanmoins de la façon la plus simple précisément par les passions qu'il a soulevées. Dès son apparition, il fut énergiquement flétri. Ceux-là mêmes qui partageaient les théories de son auteur, ou tout au moins ses principes, furent épouvantés des conséquences que devait avoir la diffusion de pareilles idées. Ils savaient que la religion était le fondement sur lequel reposait, chez les Anciens, l'unité de la famille, l'unité de la cité, l'unité de la nation, et ils craignaient qu'Evhémère, en s'attaquant à cette assise déjà chancelante, n'ébranlât l'édifice social tout entier. La haine qu'ils lui vouèrent s'aviva encore quand le Christianisme fit du *Livre Sacré* une arme de polémique. Puis vint un moment où les docteurs de la religion nouvelle le réprouvèrent à leur tour, car ils s'aperçurent que cet ouvrage ne s'attaquait pas au Polythéisme seul, mais sapait la base de tout dogme. Devenu odieux aux chrétiens aussi bien qu'aux païens, il fut poursuivi avec le même

acharnement par les uns et par les autres. Doit-on être surpris dès lors qu'il ait fini par disparaître [1]?

Un sommaire partiel conservé par Diodore de Sicile, de rares fragments d'une traduction latine d'Ennius, quelques citations disséminées dans les Pères de l'Église, il n'en subsiste pas autre chose. — Mais si ces documents sont trop incomplets pour nous permettre de reconstituer la composition originale, ils suffisent au moins à nous en donner une idée d'ensemble assez précise [2].

Evhémère développait sa thèse sous une forme romanesque. Son livre s'ouvrait à la façon d'un récit de voyages. Il disait comment, à la suite de longues pérégrinations, il avait fini par aborder dans une île de la mer Érythrée, située en face de l'Arabie-Heureuse, et qu'il appelait l'île Panchaïe. Cette Panchaïe était, on le devine, un pays imaginaire, une autre Atlantide, une autre île Fortunée, dont le conteur ne se lassait point de décrire les merveilles. Ses riantes et poétiques peintures étaient destinées à attirer, à charmer les lecteurs, à reposer

1. Cf. Chassang, ouv. cit., p. 160 et suiv.
2. Cf. R. de Block, *Evhémère, son livre et sa doctrine.*

leurs esprits dans les troubles auxquels la Grèce était alors en proie. Peu importait, d'ailleurs, qu'elles fussent bien neuves. Evhémère semble les avoir imitées, pour beaucoup, de Platon et de Iambule. Comme eux il s'était plu à fonder une État-type, où se trouvaient réalisées toutes les rêveries chères aux philanthropes. Il préconisait d'abord la division des individus en castes, vieille théorie dont la pensée première était peut-être empruntée à la civilisation de l'Égypte ; seulement, dans cette répartition hierarchique des citoyens, il suivait un tout autre ordre que ses devanciers. Ceux-ci avaient accordé toutes les faveurs, tous les privilèges aux guerriers. Evhémère reléguait les guerriers au dernier degré de l'échelle sociale, au-dessous des laboureurs, au-dessous des artisans, et il les dépouillait de leur prestige pour en revêtir les prêtres. Il est certes assez curieux de voir un homme, au nom duquel l'antiquité attachait avec quelque raison l'épithète d'*Athée*, célébrer, dans ses écrits, les bienfaits d'un gouvernement théocratique. Le fait est significatif. C'est l'expression très claire des aspirations vers la paix, le calme, le repos, qui se manifestaient chez les Hellènes après tant de crises et

de défaites. Il serait puéril du reste d'y chercher autre chose. L'auteur du *Livre Sacré* n'a pas songé à faire un acte de foi. Ses prêtres sont moins des ministres du culte que des sages. Ils détiennent l'autorité, simplement parce qu'ils représentent l'élément philosophique par opposition à l'élément militaire.

Une de leurs fonctions, et la plus importante, consiste à répartir les richesses entre les citoyens. Ces richesses sont, bien entendu, mises en commun. Dans la république idéale d'Evhémère le paupérisme se trouve supprimé avec tous les maux qui en découlent. Chaque homme ne possède qu'une maison et un coin de terre, ou plutôt il en est tenancier au nom de l'État. Ce qu'il produit appartient au Trésor, et les biens ainsi rassemblés, sont distribués avec la plus stricte équité entre tous les membres de l'association. Les prêtres, toutefois, en compensation des charges qu'entraînent pour eux la gestion des affaires et l'exercice de la justice, ont le droit de s'adjuger une part double. Ils réservent, en outre, à titre d'impôt, un dixième de la contribution totale, pour couvrir les dépenses faites dans l'intérêt général.

Cette organisation sociale était une des

singularités de la Panchaïe; ce n'était point la seule. Evhémère en citait bien d'autres. Il parlait encore des jardins qui couvraient des espaces énormes et dont les arbres exhalaient un parfum d'encens; il montrait les gigantesques statues qui ornaient le pays; il expliquait le réseau de canaux qui servaient à irriguer la campagne; il laissait entrevoir des villes puissantes : Panara la métropole, Hyracia, Dalis, Océanis; il décrivait des monuments d'une incomparable magnificence.

L'un de ces monuments l'avait surtout frappé. C'était un Temple en marbre blanc dont les murs étaient couverts d'inscriptions fort anciennes. Ayant demandé aux prêtres de les lui traduire, il avait été fort étonné de voir qu'elles rapportaient l'histoire de rois et de guerriers puissants qui n'étaient autres que les dieux de la Fable. Cette histoire lui avait paru si intéressante qu'il se croyait tenu de la conter. Il la contait donc en grand détail. Et avec ce récit commençait en réalité son ouvrage, dont tout ce qui précède formait pour ainsi dire la préface.

Malheureusement cette partie, la partie capitale du *Livre Sacré*, est précisément celle que nous connaissons le moins. On peut

supposer qu'elle n'était pas indigne du début. Evhémère en créant la Panchaïe ne pouvait avoir épuisé toutes les ressources de son imagination. Il avait dû trouver le moyen de répandre quelque agrément dans les pages didactiques de son œuvre. Certes la tâche était malaisée. Il est toujours douloureux de détruire une légende pour substituer aux songes de la poésie, les hypothèses de la science. Mais les hypothèses étaient assez vagues et lui laissaient une grande latitude. Puis il y avait quelque chose de très plaisant dans les mœurs que la mythologie prêtait aux habitants de l'Olympe. Evhémère s'en était aperçu. Ce que nous savons de ses biographies soi-disant historiques ne nous laisse à ce sujet aucun doute. Nous voyons qu'il ne se faisait pas faute de se livrer, aux dépens de ses héros, ou pour mieux dire de ses victimes, à plus d'une facile raillerie. Non content de les diminuer, il les tournait en ridicule, et son œuvre apparaît, en dernière analyse, comme une véritable satire et même une satire d'une impiété souvent brutale, car les Anciens ne connaissaient guère l'art de voiler le blasphème sous les dehors de candeur et de bonhomie qui demandent indulgence pour le sacrilège. Ainsi Uranos dans le

Livre Sacré devenait un roi astronome qui, à force de contempler le ciel, avait fini par perdre son empire. Kronos était représenté sous les traits d'un homme débonnaire, prince sans puissance et père sans autorité. Dans Zeus, Evhémère ne voyait qu'un soudard débauché et furieux qui avait habilement su tirer parti de l'imbécillité du peuple. Il changeait je ne sais plus quel autre dieu en un simple cuisinier qu'il montrait épris d'une joueuse de flûte. Les déesses n'étaient point traitées par lui avec plus de respect. Il faisait d'Aphrodite une sorte d'entremetteuse qui avait prostitué toutes les filles de Chypre.

Ces négations, ces sarcasmes, n'étaient pas simplement l'expression d'une pensée individuelle, mais la manifestation d'une tendance générale des esprits qui allait désormais de jour en jour s'accentuer davantage. Comme elle s'affirme dans l'*Histoire Sacrée*, elle s'affirme encore, et avec non moins de franchise, dans les romans épiques que les sophistes mirent en vogue.

Ce qu'Evhémère avait fait pour les légendes des dieux, ces sophistes le firent pour les légendes des héros. S'inscrivant en faux contre la tradition, contre les poètes surtout,

dont les récits étaient tissus de mensonges, ils prétendirent déchirer le voile qui cachait aux yeux des Grecs les origines de leur histoire, et détruire les fables qui obscurcissaient la gloire de leurs aïeux. En réalité ils ne cherchaient qu'à rabaisser au niveau du présent un passé qui humiliait un peuple déchu. Leurs contes n'étaient guère plus vraisemblables que les poèmes de l'aède; mais ils étaient prétentieux autant que ceux-là étaient simples, et mesquins autant que ceux-là étaient grands.

Ces misérables compositions sont tombées, comme elles le méritaient, dans l'oubli. Apollodore, Hygin, Parthenios de Nicée, Denys d'Halicarnasse en ont à peine conservé quelques titres et quelques fragments sans importance. Ces données seraient peut-être insuffisantes pour laisser juger le caractère des ouvrages perdus, si nous ne possédions deux romans latins du même genre, dont les auteurs sont connus sous le nom du Faux-Darès et du Faux-Dictys.

Darès et Dictys étaient, d'après la légende, des héros qui prirent part à la guerre d'Ilion. Le premier, natif de Phrygie, se trouvait dans les rangs des Troyens; le second, un Crétois, se trouvait dans ceux des Grecs. Afin de se

distraire pendant les loisirs que leur laissait la vie des camps, ils eurent la pensée d'écrire sur des feuilles de palmier les événements dont ils avaient été témoins. A leur mort, ces feuilles de palmier furent déposées dans leurs tombeaux où elles dormirent bien des siècles. Mais tout à coup un tremblement de terre ouvrit l'un des sépulcres; la chance permit que l'autre fut retrouvé, à peu près vers la même époque; et les deux livres qui nous occupent ne seraient autre chose que la version latine des précieux mémoires ainsi découverts.

C'est du moins ce que racontent, dans leurs préfaces, les écrivains auxquels nous devons ces ouvrages — un certain Septimius, et un inconnu qui a voulu se faire passer pour Cornelius Nepos. On devine toutefois sans peine que Cornelius Nepos n'est pour rien dans ces récits, pas plus d'ailleurs que Darès ou Dictys. Mais s'il est aisé de dire ce qu'ils ne sont point, il est plus difficile de dire au juste ce qu'ils sont. Faut-il y voir des œuvres primitives, ou bien de simples traductions de contes imaginés par des faussaires grecs? La dernière hypothèse est peut-être la plus vraisemblable; elle n'a pu rallier cependant tous les critiques. Dernièrement un érudit, afin de

concilier les opinions en présence, a donné une solution intermédiaire. Selon lui, les deux romans seraient bien des originaux, mais ils auraient été écrits, dans le latin un peu exotique qui les caractérise, par des Hellènes du Bas-Empire. L'argument capital, en faveur de sa conjecture, repose sur cette remarque que le Faux-Darès et le Faux-Dictys professent une vive admiration pour les cous allongés, et que les cous allongés furent surtout à la mode à l'époque byzantine. Le fait est prouvé en dix pages, avec force citations à l'appui. Malheureusement des recherches aussi subtiles n'intéressent qu'un petit nombre d'initiés. Elles rappellent peut-être trop les études de ce savant d'Allemagne qui analysait les *Ballades* de Villon, afin d'établir pour quelle part exacte le père et la mère de notre poète étaient entrés, chacun, dans la composition du sang de leur fils.

Je ne veux pas insister sur cette controverse. Au point de vue très large où nous nous plaçons, elle ne saurait du reste offrir aucun intérêt. En supposant que l'*Histoire troyenne* et le *Journal du siège de Troie* ne soient pas traduits, ils sont imités à coup sûr de contes helléniques. C'est la seule chose qu'il nous importe de savoir et elle a le mérite

d'être incontestable. On peut s'en convaincre pour peu qu'on rapproche ces narrations du livre de Philostrate intitulé les *Héroïques*.

Les *Héroïques* traitent aussi de la guerre d'Ilion, mais au lieu d'embrasser l'ensemble du drame, elles en rappellent seulement quelques péripéties. La fiction se développe dans le cadre d'un dialogue. L'un des interlocuteurs est un habitant d'Eléonte, vigneron de son état, qui a le privilège d'être ce que l'on appellerait aujourd'hui un spirite. En communication presque incessante avec l'ombre d'un ancien guerrier achéen, celle du roi Protésilas, il est au courant de tout ce qui s'est passé jadis dans les plaines de la Troade, et, très fier de sa science, n'est pas fâché de la montrer à l'occasion. Au moment où on nous le présente, il cause justement de son sujet favori avec un marchand phénicien. Comme l'étranger est aussi curieux que son hôte est bavard, les deux compagnons s'entendent à merveille, et leur entretien, fort animé, se prolonge indéfiniment.

Toute cette petite mise en scène fait honneur à l'imagination du sophiste, mais on est d'accord pour penser que ce doit être à peu près la seule partie du livre qui lui appartienne en propre. Ce livre, très probablement,

n'est qu'un recueil de fragments puisés dans diverses compositions fabuleuses. Philostrate ne songeait pas à créer une légende nouvelle. Uniquement préoccupé de convaincre Homère d'imposture, il ne faisait qu'opposer aux fictions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* les fictions des contes épiques, et montrer pourquoi celles-ci devaient être acceptées de préférence à celles-là. Plusieurs des variantes qu'il rapporte se trouvent en effet déjà recueillies dans des écrits plus anciens. L'histoire des amours d'Achille et d'Hélène figurait, par exemple, tout entière dans une dissertation de Maxime de Tyr. Il est clair qu'elle n'avait pas plus été inventée par Maxime de Tyr, qu'elle ne l'a été par Philostrate : l'un et l'autre sans aucun doute l'ont empruntée à quelque romancier inconnu.

Or si aux *Héroïques* nous venons à comparer l'*Histoire troyenne* et le *Journal du siège de Troie*, nous ne pouvons manquer de reconnaître entre eux de nombreux traits de ressemblance, une sorte de fond commun. C'est en examinant cette partie commune, impersonnelle des trois récits, que l'on devine ce que furent les œuvres primitives dont Philostrate, et plus tard, le Faux-Darès et le Faux-Dictys se sont inspirés.

On est frappé, tout d'abord, des ruses auxquelles ces écrivains ont recours pour donner du crédit à leurs inventions. Le premier allègue des révélations merveilleuses, les deux autres, des documents imaginaires. Il y a là une coïncidence qu'il est difficile de supposer fortuite, surtout lorsqu'on songe aux inscriptions d'après lesquelles Evhémère avait déjà prétendu composer son livre. Ce genre de supercherie fut vraisemblablement fort répandu parmi les conteurs qui remanièrent les vieilles traditions. Ils ne l'avaient pas créé, j'en conviens. Depuis longtemps Platon leur avait donné l'exemple dans son *Atlantide*. Chez des moralistes toutefois la fin excusait les moyens. Elle ne les excusait nullement chez des hommes qui affectaient d'écrire l'histoire et n'usaient de fraude que pour masquer sous des dehors d'érudition, les véritables sentiments qui dictaient leurs ouvrages.

Mais l'artifice une fois trouvé, il s'agissait de la mettre en œuvre. C'était une difficulté sérieuse pour des écrivains de médiocre, de très médiocre talent. Pour prendre l'accent du témoin, pour trouver le mot vibrant qui dénote l'impression, l'observation directe des choses, il faut une sensibilité très vive et un esprit très juste. Ces qualités n'étaient pas

précisément celles qui distinguaient les sophistes. Aussi ne doit-on pas s'étonner de ne trouver dans leurs écrits rien de vécu, rien de subjectif, pas une ligne, pas un mot d'où se dégage l'individualité du narrateur supposé. *Journaux* ou *Histoires*, ce sont toujours les mêmes sortes de récits uniformément ternes. On y reconnaît le langage d'auteurs qui répètent ou qui inventent; jamais on n'entend la voix de contemporains qui ont vu. Le seul moyen imaginé par les romanciers afin de faire illusion, consiste à surcharger leurs narrations de portraits soi-disant pris sur le vif, d'après lesquels nous pouvons connaître, non seulement le caractère des héros, mais jusqu'au dessin de leur visage, jusqu'à la nuance de leurs cheveux, jusqu'à la mesure précise de la taille. Philostrate accompagne d'un portrait semblable chacune de ses biographies. Des portraits du même genre tiennent une place importante dans le livre du Faux-Darès; dans celui du Faux-Dictys ils remplissent deux chapitres entiers [1]. Serait-ce là encore un

1. Philostrate. *les Heroiques*. Ed. Olear. p. 674, 682, 698, 701, 702, 705, 715, 723, 736, etc.; Pseudo-Dictys, *Hist. Troyenne*, ch. xii et xiii. Pour le livre du Pseudo-Darès, voir *Posthomerica*, p. 103.

pur effet du hasard ? N'est-il pas beaucoup plus croyable que les trois conteurs, comme ceux qu'ils imitaient, faisaient de ces tableaux un des principaux ornements de leurs fables? Qui s'en étonnerait, du reste? Le genre descriptif n'est-il pas toujours de mode au déclin des littératures ? Quand les idées manquent, n'est-il pas naturel de les remplacer par des images?...

Le goût du temps se traduit dans ces livres d'une autre manière. Je veux parler de la multitude d'incidents romanesques dont ils sont surchargés. Les récits du bon Homère paraissaient sans doute alors trop secs, trop froids. Voulant donner aux narrations une plus grande intensité de vie, les conteurs ont plaqué sur le fond de la légende toute une série d'amoureuses intrigues. Plusieurs de ces intrigues devinrent même si populaires, qu'elles semblent avoir fini par être regardées comme des éléments absolument indispensables de ces sortes d'histoires.

Tel était, pour n'en citer qu'une, l'épisode des amours d'Achille et de Polyxène, qui s'introduisit dans le roman épique vers la fin de l'époque alexandrine [1], et en devint, à

1. Cf. A. Chassang, *Hist. du Roman*, p. 368.

l'époque romaine, un des ressorts essentiels. Chacun des trois auteurs dont nous possédons les écrits, l'ont reproduit, et presque sous la même forme[1]. Le sujet de cette fiction, plus d'une fois chantée depuis par nos troubadours du moyen âge, est assez connue. Pendant une trêve, Achille a vu passer un cortège de vierges troyennes qui allaient prier dans un temple voisin d'Ilion. L'une d'elles a fait sur lui une impression profonde et il doit reconnaître bientôt qu'il en est éperdument épris. Or il vient à savoir que cette jeune fille n'est autre que Polyxène, une enfant de Priam, et, désespéré, il se retire sous sa tente, pendant quelques jours, afin de combattre la passion qui le ronge. Ne pouvant en triompher, il se décide à demander la main de celle qu'il aime. On sait ce qui arrive ensuite, comment Hector, le frère de Polyxène, s'oppose à ce mariage et comment le héros, pour venger cet affront, le provoque et l'égorge. Quand Priam vient ensuite au camp des Grecs supplier le vainqueur de lui rendre le cadavre de son fils, Polyxène joint ses prières à celles du vieil-

1. PHILOSTRATE, *les Héroiques*, ch. XX, § 17-18 ; PSEUDO-DARÈS, *Journal du siege de Troie*, ch. XXXIV ; PSEUDO-DICTYS, *Hist. Troyenne*, liv. III, ch. XXI-XXVII ; liv. IV, ch. XI.

lard. En voyant pleurer l'aimée, Achille fond lui-même en larmes... Alors, les deux jouvenceaux se jurent une fidélité éternelle. Ils n'oublient pas leur serment. Achille meurt par amour pour Polyxène, et Polyxène, ne pouvant lui survivre, se frappe d'un poignard sur le cadavre de son fiancé.

L'anecdote est touchante, il faut le reconnaître, bien que cette version nouvelle de la colère et de la mort du héros amoindrisse quelque peu la puissante figure d'Achille. On peut en dire autant, du reste, de toutes les fables que les romanciers se sont plu à répandre sur son compte. Celle de son séjour à Scyros où il aurait vécu, au milieu des filles du roi, caché sous des vêtements de femme, celle de sa tendresse pour Penthésilée, celle de son mariage, dans l'empire des Ombres, avec Iphigénie, Médée ou Hélène, ces mille légendes ajoutées aux traditions homériques répondent assez mal, si je ne me trompe, à la conception que s'étaient faite les aèdes de l'homme qu'ils représentaient comme le type même de la fierté et de la générosité, de la force et de la vaillance. C'était un blasphème de changer leur demi-dieu en un soupirant de comédie.

Ce qui devait arriver, arriva. Achille, sous

cette incarnation nouvelle, perdit beaucoup de sa gloire. Il devint un caractère quelconque, et, dans les récits sur la guerre de Troie, fut bientôt relégué à l'arrière-plan avec les Troïle et les Antenor. La première place se trouvait vacante. Elle fut usurpée par un personnage, jusqu'alors à peu près inconnu, et dont Homère n'avait pas même cité le nom; elle fut usurpée par Palamède. Ce Palamède était représenté comme un savant qui avait doté ses concitoyens d'une foule d'inventions précieuses. C'était aussi un sage, un philosophe, le père de la philosophie grecque. Les sophistes, pour cette raison, voyaient en lui leur ancêtre et lui vouaient une sorte de culte. Ils célébraient à l'envi ses vertus, son courage, ses exploits. et surtout son martyre. La fin qu'ils prêtaient à ce juste était en effet digne de son existence. Calomnié par les méchants auxquels il reprochait leur conduite, il se serait laissé condamner sans même essayer de se défendre et, au moment où les bourreaux le lapidaient, il aurait poussé ce seul cri de douleur : « O vérité, je te plains, car tu es morte avant moi! »

III

Dans la plupart des biographies fabuleuses que nous venons de passer en revue, nous avons vu les conteurs, sous prétexte d'écrire l'éloge d'un prince ou d'un guerrier, faire simplement l'apologie d'un philosophe, auquel, pour la circonstance, ils donnaient le masque d'un Cyrus, d'un Alexandre ou d'un Palamède. Au premier abord on peut trouver bizarre qu'ils aient pris tant de peine à déguiser ainsi leur héros. Mais il ne faut pas oublier que la vie d'un roi ou la vie d'un capitaine se prête mieux à la fiction que la vie d'un philosophe. Le sujet est plus ample, il offre matière à des développements plus nombreux, à des tableaux plus variés; le livre, par suite, est plus facile à composer, et comme il est aussi plus captivant, il atteint plus aisément son but. On conçoit donc que les romanciers hésitèrent beaucoup avant de renoncer à cette coutume pour écrire, sans détour, des panégyriques de sages ou de sophistes. Des narrations de ce genre ne parurent guère qu'après la conquête romaine. Il est vrai qu'alors ils ne tardèrent pas être en grande faveur.

Jamais on ne disserte davantage sur la morale qu'aux siècles où on tient d'elle le moins de compte. Ceci peut paraître un paradoxe ; rien n'est cependant plus vrai et, j'ajouterai, plus logique. Aux époques de dégénérescence il ne fait pas bon de vivre, car les races souffrent comme les individus de se voir mourir. Il ne leur reste guère qu'une consolation, celle d'oublier quelquefois leurs tristesses présentes et de s'abîmer en des douces rêveries. Trop énervées, trop passives pour lutter contre la fatalité qui pèse sur elles, pour revenir au bien, elles aiment du moins parler du bien, et sans cesse, à la tribune, au théâtre, dans les livres. La stérilité intellectuelle qui frappe les peuples corrompus, favorise encore cette tendance, car il n'est point pour les rhéteurs de meilleurs thèmes à déclamation que les lieux communs sur la vertu ou la justice.

Ces raisons suffiraient à expliquer la vogue dont jouirent en Grèce, à un moment donné, les *Apologies de sages* qui offraient de si nombreux prétextes de citer de beaux exemples et de débiter de beaux discours. Mais ce n'est pas tout. Précisément à ce moment-là, de très vives polémiques étaient engagées entre les philosophes. Les différentes

sectes voulaient recueillir à leur profit l'héritage laissé par le polythéisme défunt et s'efforçaient de prendre la place que la religion avait jadis occupée dans les âmes. Il leur fallait, pour y réussir, propager leurs idées, les mettre à la portée du vulgaire. Dans ce but, elles recouraient volontiers à la fiction. Ailleurs, j'ai parlé de l'usage qu'elles faisaient alors du mythe. Les biographies fabuleuses devaient encore mieux servir leurs causes. Outre qu'en écrivant l'histoire de son fondateur ou de ses représentants les plus illustres, chaque école trouvait une excellente occasion de répandre sa doctrine, elle pouvait du même coup démontrer la supériorité de cette doctrine par les mérites des hommes qui l'avaient observée.

Conçues dans le seul but de vivement frapper les imaginations, ces fables devaient manquer, on le devine, de mesure et de vraisemblance. Elles dégénéraient même parfois en contes fantastiques où l'on retrouve tout le merveilleux des derniers romans d'Alexandre. Comme le héros du Pseudo-Callisthène, les Pythagore et les Porphyre, les Plotin, les Isidore et les Proclos, étaient, à en croire leurs historiens, des personnages surnaturels qui avaient de mille manières attesté

leur puissance, annonçant l'avenir, chassant les fléaux, domptant les bêtes fauves, délivrant les possédés, guérissant les malades, prêtant aux statues la vie et la voix aux éléments [1].

L'analyse de chacune de ces fables m'entraînerait trop loin. Il me suffira de m'arrêter à l'une d'entre elles qui me paraît résumer les caractères généraux de tous ces récits. Elle est due à ce Philostrate dont nous venons de rencontrer le nom à propos des contes épiques. C'est la *Vie d'Apollonios de Thyane.*

Lorsqu'on veut mesurer l'étendue des ravages qu'exerce sur l'esprit d'un peuple la névrose qui s'empare de lui aux jours de décadence, il faut lire ce roman. Il semble un cauchemar, et c'est bien, en effet, un cauchemar, celui d'un peuple à son agonie. Tourmentée par toutes les folies de la théurgie et du mysticisme, son imagination morbide fait revivre alors les milliers d'êtres monstrueux qui hantaient ses songes d'enfance, et il s'épouvante comme jadis des nains et des géants, des dragons et des fantômes qu'il se figure voir et entendre. A ses

1. Damascios, *Vie d'Isidore*, § 56, 67, 302; Porphyre, *Vie de Pythagore*, ch. I, IX XVI, XXIII; Pythagore, *Vie de Plotin*, 10. Cf. Eunape, *Vie des Sophistes*, I, p. 15, etc..

yeux, tout prend une signification surnaturelle, tout est mystère, tout est prodige.

Il y a tant de prodiges dans la *Vie d'Apollonios*, ils sont affirmés, ils sont confirmés avec tant de gravité, que Philostrate a paru, à quelques-uns, n'avoir écrit son livre que pour l'opposer aux Évangiles et faire de l'homme dont il raconte les aventures, une sorte de Jésus païen aussi grand toujours, sinon plus grand, que le fondateur du christianisme. Cette opinion a surtout été soutenue au XVIIIe siècle. Les philosophes, Voltaire à leur tête, se plaisaient à confondre dans leurs railleries, les miracles du Thaumatuge et ceux de Jésus. Legrand d'Aussy publia un long travail en ce sens et Castillon donna du roman grec une traduction, que Frédéric II fit précéder d'une dédicace ironique au Pape.

Certes on ne peut nier qu'il y a certaines analogies saisissantes entre la légende d'Apollonios et celle de Jésus. Comme Jésus, Apollonios est un Dieu dont la naissance est annoncée par des circonstances extraordinaires [1]. Comme Jésus, avant de mener sa vie d'apostolat il commence par demeurer dans une retraite absolue, et pendant de longues

1. PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonios*, liv. I, c. I.

années se condamne au silence, « pour mortifier la patience de sa langue et de son cœur »[1]. Comme Jésus, il lit sur les visages l'innocence ou le crime, il devine ce qu'on vient lui demander il voit les choses éloignées dans le temps et l'espace, il prédit les calamités qui fondront sur les cités impures, il rend la santé aux infirmes, il exorcise les démoniaques. Apollonios ressuscite même une jeune Romaine dont les parents éplorés suivaient le lit mortuaire[2], comme Jésus ressuscite à Capharnaüm la fille de Jaïre. Comme Jésus encore, le philosophe est persécuté par ses ennemis qui méditent de le faire mourir[3]. Seulement il déjoue leurs calculs, et au moment où ses juges doivent prononcer sa sentence, s'évanouit tout à coup du tribunal pour se retrouver le même soir à trois journées de marche au milieu de ses compagnons[4]. Enfin, après avoir atteint les limites de l'âge humain, Apollonios serait glorieusement monté au ciel sans passer par les angoisses de la mort, et, plus tard, aurait continué à se montrer à ses disciples et à s'entretenir avec eux[5].

1. Philostrate, *Vie d'Apollonios*, liv. I, c. xiv. — 2. *Id.*, liv. IV, c. xv. — 3. *Id.*, liv. VII, c. xxi, xxxiv; liv. VIII, c. v. — 4. *Id.*, liv. VIII, c. v. — 5. *Id.*, liv. VIII, c. xxx.

Ces ressemblances permettent-elles néanmoins de conclure que Philostrate ait voulu imiter ou plutôt parodier les récits des Évangélistes? Il semble téméraire de le soutenir. Les critiques modernes abandonnent en général cette hypothèse [1] que les adversaires de l'Église ont cherché si habilement à exploiter. Pourquoi supposer en effet que l'auteur de la *Vie d'Apollonios* ait puisé dans les Livres saints l'idée des faits miraculeux qu'il raconte? Les diverses biographies de philosophes ou de personnages célèbres de l'histoire n'étaient-elles pas au moins aussi riches en prodiges? On l'a remarqué avec raison : la fable de la naissance divine du sophiste présente beaucoup plus de similitude avec les narrations des historiens d'Alexandre qu'avec les premières pages du Nouveau Testament, et la persécution dont Apollonios est l'objet de la part de Domitien rappelle mieux certains traits de la vie de Pythagore que la passion sanglante du Rédempteur... D'autres épisodes du roman ont été simplement empruntés aux légendes primitives. Le conteur lui-même le laisse

1. Gibbon, *History of Rome*, t. III, p. 241. — Baur, *Apollonius und Christus*. — Chassang, *Apollonius, sa vie, ses voyages, ses miracles*, Introduction; etc.

assez clairement entendre lorsqu'il rappelle à plusieurs reprises des traditions mythologiques, comme au sujet de la résurrection de la jeune Romaine, où il compare son héros à Hercule tirant Alceste des enfers. Par contre, ici, pas plus qu'ailleurs, il ne le compare au Christ. Or, est-il possible de supposer une satire aussi discrète, aussi dissimulée que l'aurait été celle de Philostrate, à une époque où nul intérêt ne pouvait prescrire de pareils ménagements, puisque la religion chrétienne n'était pas encore devenue la religion de l'empire.

On peut donc affirmer que Philostrate n'a point songé à faire une œuvre de polémique religieuse. Il a exalté son héros comme Iamblique, comme Porphyre avaient exalté les leurs, pour défender leur secte, l'École mystique d'Alexandrie. Ce n'est point Jésus qu'il songeait à humilier, mais les autres Sages de la Grèce que son maître, selon lui, aurait surpassés « au moins autant que ces sages avaient déjà surpassé le commun des hommes[1] ». Il s'en prend surtout à Socrate, le plus illustre d'entre eux. Sans cesse, il oppose Apollonios à son devancier, et toujours pour lui donner l'avantage. Il met les deux doctrines en

1. PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonios*, l. VIII, c. I. et suiv.

présence. Tandis que Socrate demande à ses disciples de se replier sur eux-mêmes, Apollonios persuade aux siens de renoncer à eux-mêmes, de s'oublier. Il ne veut pas que leurs esprits « s'attachent à la terre », mais s'élèvent au-dessus de tous les biens de ce monde [1]. Il leur défend de « chercher le bonheur » et leur prêche l'exemple. Sa vie est une vie d'abstinence et de mortification. Il se condamne à la chasteté, il marche nu-pieds par la chaleur et le froid, il ne mange jamais de viande, il ne boit jamais de vin [2]; il flétrit le luxe, les jeux, les spectacles, la passion des danses et des pantomimes [3]. Sa manière d'enseigner est également toute différente, car Socrate faisait trop de place à la subtilité dans ses discours : Apollonios abrège au contraire ses sentences « pour les rendre brèves et solides comme le diamant [4] ». En aucune circonstance, il n'use « d'ironie » avec ceux qu'il veut convertir, jugeant qu'il vaut mieux les convaincre que les railler. Plus grave, il ne s'arrête pas en chemin pour sophistiquer avec les gens du peuple, mais seulement pour les ramener au devoir [5].

1. Philostrate, *Vie d'Apollonios*, liv. IV, c. II. — 2. *Id.*, liv. I, c. VIII. — 3. *Id.*, liv. I, c. VIII. — 4. *Id.*, liv. V, c. XXI ; liv. V, c. XXVI. — 4. *Id.*, liv. I, c. XVII.

Enfin il persuade ses auditeurs au moyen de mille prodiges, tandis que Socrate n'en avait pu faire un seul : or, le don des miracles est, aux yeux de Philostrate, le signe de la perfection dernière chez un philosophe[1].

La *Vie d'Apollonios de Thyane* clôt pour nous cette longue série de romans philosophiques où nous avons toujours vu la fiction envelopper ou développer une idée ou un précepte. Contes allégoriques, contes de voyages, contes sur la vie de personnages illlustres, toutes ces narrations fabuleuses, en définitive, étaient composées dans la même intention d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs. Leurs auteurs avaient fondé sur elles de grandes espérances. Pourquoi furent-ils déçus dans leur attente? Pourquoi ne purent-ils empêcher, ni même, semble-t-il, retarder d'un jour la déchéance du peuple grec? Telle est la question que nous devons nous poser en terminant cette partie de notre étude. Il sera facile, je crois, d'y répondre.

La philosophie, en effet, avait entrepris une tâche qui était au-dessus de ses forces.

1. A. Chassang, *Hist. du Roman*, p. 228.

Elle avait voulu suppléer à ce qui manquait au polythéisme. Ce qui manquait au polythéisme, c'était une loi morale. La doctrine religieuse des Hellènes était forcément incomplète parce qu'elle n'était point sortie tout d'une pièce du cerveau d'un prophète ou d'un réformateur. Le fond de dogmes importé des pays de l'Iran par les tribus pélasgiques avait été, dans le lointain des âges, accru, mutilé, dénaturé sous une multitude d'influences diverses, sans qu'une autorité sacerdotale pût mettre quelque unité dans ce chaos de superstitions. Il en était sorti un culte extérieur, des rites, des pratiques de dévotion, mais aucun principe pour la conscience.

Toutefois la religion exerça encore une certaine action sur les mœurs, tant que le peuple eut confiance en la protection de ses dieux et crainte de leur justice. Malheureusement, élaborées à une époque de barbarie, ces croyances étaient trop grossières pour ne pas être abandonnées de plus en plus à mesure que s'élevait le niveau des esprits. Aussi les penseurs durent-ils songer bientôt à chercher ailleurs que dans la foi un fondement sur lequel ils pourraient baser des règles fixes de conduite. Mais leurs concep-

tions restèrent stériles, parce qu'il leur aurait fallu pouvoir soulever les masses, et l'on ne soulève pas les masses avec des théories abstruses, même présentées dans une harangue ou un roman. On vit quelques cyniques se vêtir de guenilles, quelques stoïciens accepter la mort sans trembler; la foule cependant les regardait impassible. Par la diversité et les contradictions de leurs discours, les moralistes ne jetaient que plus de trouble dans les intelligences. Loin de prévenir la ruine de la société, ils la hâtaient. Ils rêvaient de faire des enthousiastes, ils ne firent que des sceptiques.

C'est au milieu de l'indifférence générale que parurent les derniers contes philosophiques. Les dissertations qui les remplissaient n'étaient maintenant que de simples jeux d'esprit. On lisait ces ouvrages afin de se distraire dans une éternelle oisiveté, mais sans les prendre plus au sérieux que des romans d'amour.

TROISIÈME PARTIE

LE ROMAN D'AMOUR

CHAPITRE PREMIER

CONTES ÉROTIQUES

J'ai essayé de montrer ailleurs pour quelles causes, en Grèce, les écrivains d'imagination ne chantèrent l'amour qu'à une époque si tardive. Certes l'amour avait de tous temps tenu quelque place dans leurs récits. Il avait fait éclore aux âges héroïques une foule de gracieuses légendes que les jeunes gens et les jeunes filles se redisaient sans doute dans le mystère du soir, telles les fables de Pyrame et de Thisbé, de Héro et de Léandre, de Céphale et de Procris et tant d'autres,

dont nous avons gardé le souvenir. Il avait également inspiré les aèdes qui, pour le chanter, interrompaient parfois leurs rhapsodies guerrières. Il avait même inspiré les philosophes aux contes desquels il avait fourni le sujet de plus d'un épisode. Mais partout, dans les fictions des poètes et des dramaturges, comme dans ceux des romanciers, il n'avait joué qu'un rôle effacé, un rôle secondaire. Les autres sentiments, la soif de la gloire, l'attachement à la patrie, le dévouement filial, la tendresse paternelle, l'envie ou l'orgueil y avaient tenu plus souvent la première place. L'amour n'était pas encore devenu, ce qu'il allait un jour devenir, le fond de toutes les intrigues, l'axe autour duquel devaient graviter toutes les scènes d'une pièce ou toutes les péripéties d'un roman.

I

Selon toute vraisemblance, le conte d'amour s'introduisit dans la littérature des Hellènes sous la forme d'un conte moral, et fut à l'origine — comme les relations de voyages imaginaires ou les biographies

fabuleuses — une variété, ou pour mieux dire, une extension de l'apologue. Bien que ce genre de transision ait pu naître d'assez bonne heure, il n'était pas appelé à prendre un développement sérieux. La femme vivait trop à l'écart pour que les écrivains pussent beaucoup parler d'elle et surtout parler d'elle avec sincérité. Puis il ne leur était guère facile de renouveler le thème de leurs récits. N'osant braver les convenances et soulever le voile qui fermait aux yeux des curieux la porte du *gynécée*, ils se voyaient obligés de prendre leurs héroïnes dans des situations toutes spéciales ou dans les classes inférieures de la société, de les choisir parmi les étrangères, parmi les paysannes ou parmi les esclaves. Tout au plus pouvaient-ils recourir à l'artifice, dont devaient user et abuser certains poètes comiques, et imaginer au dénouement de leur histoire une reconnaissance qui faisait découvrir, dans la prétendue affranchie ou l'étrangère prétendue, quelque jeune Grecque bien née, enlevée dès son jeune âge par des pirates. C'étaient là, en somme, d'assez maigres ressources. Aussi est-on en droit de supposer que les récits auxquels je fais allusion ne dépassaient pas les proportions de modestes paraboles.

Je donne ces conjectures pour ce qu'elles valent. Quand on s'efforce de déchiffrer de vieilles inscriptions ou de vieux grimoires, il peut arriver que l'on soit contraint de reconstituer par l'imagination certains fragments que le temps a effacés. De même lorsqu'on essaie de suivre les évolutions de l'esprit humain à travers les œuvres où s'est figée en quelque sorte la pensée des générations disparues, l'on constate parfois des solutions de continuité dans la série de ces œuvres, des lacunes qui rendent assez malaisée la tâche du critique. Nous sommes justement ici en présence d'une de ces lacunes. Pour la combler nous ne disposons que d'un moyen : c'est de rechercher si parmi les écrits de date postérieure, nous n'en pourrions découvrir auxquels les fables perdues aient pu servir plus ou moins directement de modèles. Ce n'est point, je crois, chose impossible. Il me semble reconnaître plusieurs de ces compositions dans les ouvrages de divers moralistes, par exemple dans ceux de Plutarque et surtout dans ceux de Dion Chrysostome. Dion Chrysostome était, on le sait, un rhéteur d'un talent agréable mais peu original. Il avait beaucoup lu et beaucoup retenu, et, dans ses harangues, songeait souvent, trop

souvent même peut-être, aux anciens orateurs, aux anciens historiens, aux anciens poètes qu'il avait étudiés. On peut croire qu'il songeait à quelque ancien conteur, lorsqu'il faisait ce charmant petit récit que l'on a désigné sous le nom d'*Histoire Eubéenne*.

L'*Histoire Eubéenne* est un tableau de la vie champêtre, dont l'heureuse simplicité est bien mise en relief par un contraste avec l'agitation des villes entrevue tout au loin dans une échappée de lumière. Sur l'horizon du ciel bleu, le décor se détache en lignes très pures, en couleurs très fraîches, avec ses coteaux ondulant à perte de vue, ses prairies qui fuient en riantes perspectives, ses vallons boisés où chantent des ruisseaux. Les personnages qui se profilent au premier plan se présentent tous en des attitudes familières et sont tous pleins de vie. L'auteur lui-même est un de ces personnages, car sa narration revêt la forme directe.

Il prétend qu'un jour, comme il voyageait en mer, son navire, assailli par une tempête, fut jeté sur une côte de l'île Eubée. Un habitant de ces lieux, un chasseur, d'aspect assez sauvage avec ses vêtements en peau de bête, ses cheveux et sa barbe incultes, était venu lui porter secours et lui offrir de le conduire

[illegible]

[illegible] me trompe, [illegible]

[illegible] plus l'un [illegible] qu'il attend [illegible] un jour qui [illegible] trop grande, par un [illegible]

[illegible] tout entendu. Il savait [illegible]

à sa cabane. En chemin, ils avaient causé. L'homme était fort bavard. Heureux d'avoir l'occasion de s'entretenir avec un étranger, il avait voulu lui raconter toute son existence. Elle avait été assez rude, cependant il ne s'en plaignait pas. Il était pauvre, mais libre. Il avait une femme qui l'aimait, des enfants qui lui souriaient, un ami dévoué. Parfois il pouvait faire du bien à quelque infortuné dont la barque s'échouait sur le rivage. Il était heureux ainsi et ne demandait rien de plus. Une seule fois, à son souvenir, il avait éprouvé un sérieux ennui. Certain démagogue, avide de popularité, l'avait dénoncé comme coupable d'un crime chimérique. On était venu l'arrêter et le traîner à la cité. Grand avait été son émoi, on le devine, à la vue de ces formidables remparts, de ces palais superbes, de ces maisons en si grand nombre, du port où étaient ancrés tant de navires, du théâtre où se pressait une telle multitude, des places publiques où riaient et gesticulaient des foules enfiévrées qui semblaient vouloir en venir aux mains. Au reste il s'était justifié sans peine de l'accusation portée contre lui et avait bientôt pu quitter la ville que pour tout l'or du monde il ne pourrait se résoudre à habiter.

Tout en causant, les deux compagnons ont atteint la cabane. Ils y entrent et se mettent à table. La fille du chasseur, une jolie enfant à mine éveillée, leur sert à boire. Puis arrive l'ami de la maison avec sa femme et son fils : celui-ci sans même apercevoir l'étranger, court à la jeune fille pour lui offrir un lièvre qu'il tient à la main. Et Dion, voyant les amoureux s'entretenir à l'écart et rougir de bonheur, plaisante gaiement son hôte.

— Ah çà! lui dit-il, est-ce que vous ne pensez pas à marier cette enfant à un homme riche pour qu'elle puisse vous venir en aide?

Le père secoue la tête; il veut un gendre pauvre comme lui, et comme lui un chasseur.

— Que tardez-vous donc à la marier? poursuit l'invité. Le fiancé serait-il absent par hasard? Je ne sais, mais si je ne me trompe, il ne doit pas être bien loin d'ici!...

L'autre réplique qu'il n'a pas non plus l'intention de différer davantage, qu'il attend seulement un jour heureux, un jour qui s'annonce par une lune très grande, par un air tranquille et un ciel serein.

Le jeune homme a tout entendu. Il saisit l'occasion d'intervenir.

— La nuit dernière, dit-il, j'étais sorti pour visiter mes lacets... Oh ! si vous aviez pu voir alors comme le ciel était pur et l'air tranquille !... Et la lune donc ! elle était grande, plus grande qu'elle ne le fut jamais...

Le père de la fiancée veut néanmoins se donner le plaisir de mettre encore à l'épreuve la patience de son futur gendre. Pour célébrer la noce, il faut sacrifier aux dieux ; où trouver la victime ?... Les jeunes gens se regardent et sourient. La victime est prête. C'est un gentil petit pourceau que l'on nourrit depuis quelques semaines, derrière l'habitation, dans le plus grand secret.

— Et moi, s'écrie le père en riant, qui gémissais de voir mon orge diminuer de jour en jour !...

Mais il doit bien céder, puisque les amoureux ont réponse à tout.

— Faisons donc comme ces enfants veulent, disent les parents en chœur, demain, c'est entendu, nous fêterons leurs noces.

Et l'idylle se termine, à la manière d'un apologue, sur une moralité. « A part moi, ajoute le conteur, je comparais ce que je venais de voir, à ce qui se passe chez les riches en fait de mariage : tout le manège qu'il faut à un père, ses recherches inquiètes

sur la naissance et le bien, les dots, les donations, les promesses et les fraudes, les contrats et les signatures, et souvent, au bout de tout cela, à l'heure même de la cérémonie, des injures et des querelles. » Et il conclut — comme on pouvait s'y attendre — en célébrant le bonheur que donne la pauvreté unie à la vertu.

II

Que la nouvelle de Dion Chrysostome soit ou non une réminiscence des premiers contes d'amour, on ne saurait en tous cas nier que, par la fraîcheur de l'inspiration, elle occupe une place à part dans la littérature érotique de la Grèce.

Il ne faut pas se faire d'illusions en effet. Cette littérature est une littérature morbide et corrompue; et elle devait l'être, puisqu'elle n'a vraiment pris naissance qu'au moment où la femme est sortie de la retraite à laquelle la tradition la condamnait, c'est-à-dire au moment où il n'y avait plus ni foi ni mœurs.

Les Hellènes d'Ionie qui avaient été les premiers à s'élever à l'apogée de leur puis-

sance et, par suite, à déchoir, furent aussi les premiers à se complaire dans la lecture de récits licencieux. On a souvent rapproché leurs *Fables Milésiennes* des *Fabliaux* que vit fleurir le moyen âge — c'est avec raison. Elles avaient la même qualité de style, le naturel ; le même caractère, la gaîté. Seulement nos fabliaux étaient faits pour le peuple : ils avaient son franc parler, ils étaient frondeurs, malicieux, exubérants comme lui ; les *Milésiennes* au contraire appartenaient à une société déjà très vieille et s'adressaient à un public tout spécial, à d'élégantes courtisanes, à des libertins désœuvrés dont elles voulaient flatter les instincts sensuels. Les contes de nos trouvères étaient simplement grivois, les contes ioniens, pour la plupart, étaient froidement cyniques.

Ces fictions roulaient sur des sujets fort variés. Quelques-uns étaient tirés de la mythologie. Parthenios de Nicée, dans un recueil où il compilait des matériaux pour ses poèmes, nous a laissé l'analyse de plusieurs narrations de cette nature, empruntées à Hégésippe, Aristocrite et autres conteurs milésiens dont nous ne possédons plus les ouvrages. La jolie légende de Biblis m'a surtout frappé parce qu'elle est écrite dans une note sentimentale,

une note mélancolique qui n'est point commune en ces sortes de récits. Il paraît que Biblis, la fille du premier roi de Milet, avait conçu une criminelle passion pour son frère Caunos. Après avoir dissimulé longtemps, elle finit par lui avouer son amour en le priant d'y répondre par pitié pour elle. Mais Caunos la repoussa avec horreur et quitta la maison de son père afin de s'expatrier au loin. Alors la malheureuse s'en fut jusqu'à la lisière de la forêt voisine, détacha sa ceinture, la noua à un arbre et se pendit... Mais avant de se donner la mort, elle avait tant versé de larmes qu'à cette même place l'on vit sourdre une fontaine qui fut appelée les « Pleurs de Biblis[1] ».

Il y avait encore, parmi ces contes, de véritables petits romans historiques[2]. Je n'en veux rappeler qu'une, entre autres, qui se rapporte au temps où les Milésiens étaient en guerre avec Naxos. Tandis qu'ils faisaient le siège de cette ville, on prétend qu'ils construisirent à ses portes un fort redoutable et le confièrent à un jeune et vaillant capitaine du nom

1. Parthenios de Nicée, *Affection des Amants*, ch. x.
2. Cf. Elien, *Histoires variées*, liv. XII, ch. i, liv. XIII, ch. i.—Parthenios de Nicée, *Affection des Amants*, ch. viii, xiv, xviii, etc.

de Diognètes. La cité investie, ne pouvant tenir contre ce fort, était sur le point de se rendre, lorsque Polycrite, la plus belle des vierges de Naxos, eut une sublime inspiration. A la faveur des ténèbres, elle gagne le camp ennemi et se présente devant Diognètes. Aussitôt qu'il l'aperçoit, follement épris, le capitaine se jette aux pieds de la jeune fille. Mais celle-ci refuse de céder à ses prières avant qu'il ne lui ait juré de livrer le fort dont il a la garde. Pendant deux jours le soldat hésite entre ce que lui conseille sa passion et ce que lui dicte son devoir, mais le troisième jour le fort est rendu et les Naxiens sont sauvés [1].

Toutefois la majorité des *Milésiennes* ne devaient se rattacher ni à la mythologie ni à l'histoire. Les mœurs de l'époque fournissent matière assez ample à de piquants récits. L'écrivain n'avait qu'à observer ses contemporains et à peindre d'après nature ces prostituées se jouant de leurs amants, ces amants dupant leurs maîtresses, ces époux vendant leurs épouses, ces enfants flétris, ces vils esclaves, ces ignobles parasites, tout ce peuple qui se mourait aux fêtes du cirque et dans les orgies des lupanars, tous

1. Parthenios de Nicée, *Affection des Amants*, ch. IX.

ces histrions de la comédie effrayante qui se joue à la décadence d'une société. Tels étaient, sans doute, les personnages que l'on voyait figurer dans les fables d'Aristide de Milet. Ces fables elles-mêmes sont perdues; mais Apulée en a imité sinon traduit[1] plusieurs qui sont assez peu édifiantes[2]. Une de ces petites histoires a fourni au moyen âge le fabliau du *Cuvier*, dont La Fontaine a si bien tiré parti. En voici une autre, au nombre de celles qu'on peut citer, qui était également digne, ce me semble, de tenter la plume de notre malicieux conteur.

Le héros de l'aventure est un jeune galant d'esprit aventureux, nommé ou surnommé Philésiétère, « l'ami des courtisanes ». Un jour, il fait la rencontre d'une belle inconnue, pour laquelle son cœur s'enflamme aussitôt. Il se trouve que justement le mari de la dame est absent. Mais ce mari, fort jaloux et non sans raison peut-être, avant de partir en voyage, a donné en secret toutes sortes d'instructions à un serviteur de confiance, un certain Myrmex, qui, sous peine de mort, ne doit permettre à aucun homme de toucher sa

1. Cf. Ovide, *Tristes*, chant II, v. 413.
2. Apulée, *Ane d'or*, liv. IX et X.

maîtresse, fût-ce du bout des doigts. Or Myrmex s'acquitte à merveille de sa tâche. Il ne quitte la jeune femme pas plus que son ombre, et l'accompagne même au bain.

Philésiétère ne se décourage pas pour si peu. Bien au contraire. Profitant d'un moment où l'esclave est seul, il lui parle de sa passion. Myrmex fait d'abord la sourde oreille, mais l'amoureux insiste :

— Tu n'as rien à craindre, lui dit-il, la chose est des plus faciles. La nuit me protégera. Je pourrai fort bien m'introduire dans la maison sans que personne ne s'en aperçoive, puis m'en esquiver un moment après.

Et à mille arguments non moins persuasifs il en ajoute un dernier, « le coin vigoureux qui doit achever de fendre le cœur de l'esclave ». Ouvrant la main il lui montre de bonnes pièces d'or toutes neuves :

— Il y en a vingt pour ta maîtresse, et, si je réussis, je t'en donne dix autres de grand cœur.

Cette fois Myrmex est convaincu. Il vient tout rapporter à la jeune femme. Celle-ci accepte aussitôt le rendez-vous, non par tendresse comme dans les romances vénitiennes, mais — trait caractéristique — par cupidité : « Pensant à l'exécrable métal, dit le conteur,

elle fit bon marché de ses scrupules. » Le soir même elle accueille donc le galant à bras ouverts.

Mais soudain un bruit terrible vient troubler leurs ébats. Naturellement c'est le mari, revenu à l'improviste, qui crie, qui jure, qui tempête dans la rue devant la porte fermée. Tout le monde perd la tête. Philésiétère, il est vrai, finit par s'échapper; cependant, dans son trouble, il oublie de remettre ses pantoufles.

Ces pantoufles le trahissent le lendemain. Le mari, sans faire part à personne de sa singulière découverte, met en sûreté les pièces à conviction, et sort suivi de son esclave, qui, se voyant perdu, éclate en sanglots. Sur la place publique ils croisent le coupable. A l'instant celui-ci devine ce qui a dû se passer. Un trait de génie peut seul le sauver. Il tombe sur Myrmex, lui gratifiant les joues d'une grêle de coups de poing.

— Ah! coquin! Ah! pendard... Puissent ton maître et tous les dieux du ciel te faire périr! C'est toi qui m'as volé mes sandales hier au bain! Tu mérites d'être jeté dans les ténèbres d'un cachot!

La face du mari s'épanouit. Le brave

homme regagne prestement sa chambre et prend les pantoufles.

— Pour cette fois, dit-il à son esclave, je te pardonne. Mais voici les sandales, va les rendre bien vite au jeune homme à qui tu les as dérobées[1]...

Apulée n'est pas l'unique auteur qui ait recueilli des *Milésiennes*. Pétrone a sans doute puisé à la même source son conte de la *Matrone d'Éphèse*. Ovide nous apprend que le livre d'Aristide de Milet avait été traduit en entier par Cornélius Sisenna[2]. Les empereurs eux-mêmes charmaient, paraît-il, leurs loisirs à composer des récits semblables[3]. De l'Ionie, en effet, le goût des fables érotiques s'était répandu en Grèce et de la Grèce avait passé à Rome, où ces fictions faisaient les délices non seulement des grands, mais encore du peuple. On les apprenait par cœur, on les récitait dans tous les carrefours, dans tous les mauvais lieux, à tous les festins, — on les lisait même sous la tente[4].

1. Apulée, *Âne d'or*, éd. Garnier. p. 291 et suiv.
2. Ovide, *Tristes*, chant II, v. 443.
3. Capitolin, *Histoire de Cl. Albin*, XI et XII.
4. Cf. Plutarque, *Vie de Crassus*, XXXII.

III

Aux Milésiennes se rattachent les fables connues sous le nom de *Métamorphoses*, fictions burlesques, composées sous l'influence des idées théurgiques que l'école d'Alexandrie avait mises à la mode. Les *Métamorphoses*, comme les Milésiennes, cherchaient dans la peinture ou plutôt dans la satire de mœurs, leur principale source d'intérêt. Seulement cette satire était rajeunie au moyen d'un assez piquant artifice. Celui qui la faisait était censé avoir été changé, par l'effet d'un charme, en un animal quelconque et, on le devine, avoir pu ainsi, sans éveiller aucune méfiance, pénétrer partout, tout voir et tout entendre.

Nous ne connaissons qu'un récit de ce genre; je veux parler de la *Luciade*.

On ne sait pas au juste à qui attribuer cette œuvre curieuse. Sans doute le conteur, en terminant son livre, nous apprend qu'il est natif de Patras en Achaïe, et qu'il s'appelle Lucios; mais la tradition s'est refusé à le croire, et dans ce nom de Lucios n'a vu qu'un pseudonyme de Lucien. La tradi-

tion a-t-elle tort ou raison [1]? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre; je ne tenterai pas de le faire.

Quoi qu'il en soit, du reste, un fait est constant, c'est que la *Luciade* appartient au déclin de la littérature grecque. Je sais que M. Denne-Baron, alléguant les vieux hellénismes et la diction naïve de cette fable, a cru pouvoir la faire remonter « à une certaine antiquité ». Mais il faut dire que M. Denne-Baron l'a traduite, car son indulgence ne s'expliquerait point sans cette sorte de paternité adoptive. Pour tout autre qu'un traducteur, il est clair, en effet, que ce roman est un badinage de bel esprit. Rien de plus étudié que sa prétendue simplicité de style. Les locutions surannées ou poétiques, et les jeux de mots que l'on y rencontre décèlent assez l'œuvre d'un rhéteur; la licence des pensées et des expressions en marquent suffisamment la date. Il y a plus. On sait, dans l'épuisement du génie grec, avec quel inconcevable sérieux les derniers sophistes s'amusaient à écrire des

1. Cf. Photios, *Bibliothèque*, cod. CXXIX. — Huet, *Lettre à Segrais*. — P. Lebeau cadet, *Acad. des Inscriptions*, XXIV, p. 43. — P.-L. Courrier, *Préface* à sa traduction, etc.

traités sur le premier sujet venu, où ils faisaient l'éloge d'une maladie, d'un art, d'une plante, d'un animal. La *Luciade* par certains côtés appartient à ces paradoxes. C'est en somme une apologie en règle de l'âne sur le sort duquel l'auteur ne cesse de s'apitoyer, montrant les injustes souffrances que notre cruauté lui fait endurer, glorifiant ses vertus, son stoïcisme, sa fidélité, sa patience, excusant jusqu'à ses défauts, jusqu'à son obstination, justifiée toujours. A travers la suite du récit se développe un long parallèle entre la bête et ceux qu'elle sert, et la comparaison n'est pas précisément à l'avantage de ces derniers...

Le baudet nous intéresserait assez par lui-même. Il nous intéresse encore davantage lorsque nous songeons que, sous son rude poil bat un cœur pareil au nôtre, que son crâne épais cache un cerveau comme le nôtre, que c'est au fond un de nos semblables que nous voyons craindre et espérer, aimer et souffrir. Car cet âne n'a d'un âne que l'apparence. En lui s'est incarné un homme et même un fin lettré. La chose peut paraître étrange, j'en conviens. Mais elle n'est invraisemblable que pour ceux qui doutent des pouvoirs occultes. Il est

dangereux d'être au nombre de ces incrédules. Notre héros en était; son scepticisme lui a coûté cher.

Il était allé demeurer quelques jours, nous dit-il, chez un habitant d'Hypate dont l'épouse passait pour une sorcière terrible. Jamais meilleure occasion ne lui avait été offerte d'apprendre si la magie était autre chose qu'une folie inventée afin d'amuser les détraqués et de mystifier les imbéciles. Aussi cherchait-il toutes les occasions de voir la femme de son hôte à l'œuvre. Une nuit, enfin, par la fente de la porte, il l'aperçoit occupée à se couvrir tout le corps d'un onguent, puis devenir soudain un oiseau et prendre son vol par la lucarne. C'est le moyen peu banal dont elle use pour déjouer la surveillance de son mari et le tromper tout à l'aise. Lucios cependant n'en peut croire ses yeux. Il a beau se frotter les paupières, il se figure avoir rêvé. Afin de se convaincre qu'il n'a pas été dupe de son imagination il veut expérimenter lui-même l'onguent magique. Il s'empare donc de la fiole, se frictionne avec l'essence des pieds à la tête et ne tarde pas à éprouver les sensations inconnues d'une métamorphose. Mais que se passe-t-il ? Il ne lui

pousse ni plumes, ni ailes. Une queue lui bat les jambes, ses doigts se soudent les uns aux autres, ses ongles deviennent de la corne, ses membres ceux d'une bête de somme, ses oreilles s'allongent, sa face grossit démesurément. Il veut pousser un cri, il ne peut que braire. Le voici âne des pieds à la tête... Il s'est trompé de flacon!

Maintenant commence sa lamentable odyssée. A peine s'est-il refugié dans l'écurie, que des larrons surviennent, envahissent la villa et font main basse sur tout ce qu'ils y trouvent. Quant au baudet, ils le chargent du produit de leur vol, et l'emmènent au loin dans leurs montagnes. Ces malfaiteurs sont naturellement d'une brutalité révoltante à son égard. Après chacune de leurs expéditions, ils l'écrasent sous le poids de leur butin et le chassent devant eux à grands coups de trique. Les pieds éclopés, les jarrets fourbus, l'encolure écorchée par le bât, les reins meurtris par le gourdin, le malheureux endure un véritable martyre. Seule une douce et jolie jeune fille captive des brigands a quelque pitié pour son compagnon d'infortune. L'âne n'est pas ingrat. Profitant d'un instant où ses geôliers sont occupés ailleurs, il s'approche de la

prisonnière comme pour l'inviter à monter sur son dos, puis s'échappe avec elle. Mais les misérables se jettent à la poursuite des fugitifs, — ils rattrapent bientôt la bête que ses forces trahissent, et pour le punir, s'apprêtent à lui ouvrir le ventre. Par quel hasard, juste à la minute fatale, une troupe de gens armés fond sur les voleurs, comment la jeune captive est délivrée et rendue à son fiancé, comment, au lendemain de son mariage, elle périt avec son époux dans des circonstances dramatiques,comment,ensuite, le pauvre baudet traverse force aventures, et souffre force supplices, avant d'échouer sur un marché où un vieillard l'achète pour quelques drachmes, — il serait trop long de le dire par le menu. Toujours est-il que son nouvel acquéreur est un prêtre de Cybèle, le chef d'une bande d'abominables chenapans dont Lucios observe à loisir les mœurs. Le jour, pauvres, humbles, psalmodiant des cantiques, ils vont de village en village, se livrer à leurs extravagances. Aux sons d'une musique furieuse, ces forcenés jettent leur mitre à terre, et baissant la tête la font pivoter sur leur cou, se percent les bras avec des épées, se déchiquettent la langue, se torturent de mille manières de

sorte que tout autour d'eux la terre se couvre de larges flaques de sang. Puis les oboles qui pleuvent dans leur sébile, ils les dépensent, la nuit venue, en débauches qu'on ne peut nommer.

Cependant notre héros continue sa tournée instructive à travers le monde. Chaque page de ses mémoires démasque quelque nouvelle hypocrisie, révèle quelque nouvelle abjection, quelque nouvelle turpitude. Lucios s'en indigne d'abord, il s'en amuse ensuite.Tout âne qu'il est, il se laisse gagner par la corruption universelle. Il finit même par céder aux monstrueuses convoitises d'une dame devenue amoureuse de lui...

Mais un jour, passant auprès d'une corbeille de fleurs et attiré par le parfum des bouquets, il saisit entre ses dents la plus belle rose. O miracle! C'est précisément le spécifique qui doit combattre le prestige, anéantir le maléfice; c'est le remède, c'est le salut! Sur-le-champ la bête s'évanouit et l'homme reparaît sous la forme première. Et, satisfait, au fond, de ses épreuves qui n'ont pas été sans compensation, il reprend tout joyeux le chemin de son pays.

Une analyse n'est qu'un squelette. Ce

que ne peut rendre l'analyse de la *Luciade* c'est la vivacité, le mouvement, la grâce enjouée, la philosophie badine de ce petit conte, le talent avec lequel le vrai s'y accouple partout sans effort à l'impossible, toutes les qualités enfin qui le placent au premier rang parmi les œuvres d'imagination de la Grèce. Bien peu eurent plus de succès. Commenté même par les docteurs de l'Église, — par Tertulien, Arnobe, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze et saint Augustin entre autres, — paraphrasé chez les Romains par Apulée et par Machiavel au moyen âge, traduit dans presque toutes les langues, le spirituel récit de Lucios est, de nos jours encore, lu avec plaisir. Non seulement il nous divertit par le charme de l'invention, mais, comme le dit très bien P.-L. Courier, il nous intéresse par les tableaux qu'il nous présente et les réflexions qu'il nous suggère. « On y trouve, ajoute ce critique, des notions sur la vie privée des anciens que chercheraient vainement ailleurs ceux qui se plaisent à cette étude. C'est là qu'on connaît en effet comment vivaient les hommes il y a quinze siècles, et ce que le temps a pu changer à leur condition... Des fictions si frivoles en apparence, nous repré-



sentent les temps et les hommes mieux que nulle chronique... Thucydide a fait l'histoire d'Athènes; Ménandre celle des Athéniens aussi intéressante, moins suspecte que l'autre : Il y a plus de vérités dans Rabelais que dans Mézeray. »

IV

Au même point de vue il n'est pas sans intérêt de consulter certaines *Épîtres fictives*, qui ont d'ailleurs avec les contes dont je viens de parler une sorte d'air de famille.

Nous en possédons plusieurs recueils. Le plus célèbre est celui d'Alciphron, un rhéteur que l'on suppose contemporain de Lucien. On a de lui, sans compter des fragments, cent dix-huit lettres attribuées à des paysans, des pêcheurs, des parasites, des courtisanes. Son ouvrage, écrit dans une fort jolie langue, est composé avec beaucoup d'art. L'auteur a parfaitement su s'effacer derrière les personnages qu'il nous présente, ou pour mieux dire s'incarner en eux, exprimer leurs propres sentiments dans leur style propre, prêter à chacun d'eux un caractère personnel, origi-

nal toujours et toujours vraisemblable. On croit en vérité les entendre et les voir. Ce curieux petit livre fait ainsi ressusciter sous nos yeux toute la société antique, ou plutôt il nous ramène dans cette société, il nous transporte dans l'Athènes d'autrefois, il nous fait errer au hasard de ses rues, visiter ses temples et ses tribunaux, pénétrer dans ses maisons, causer avec ses habitants et vivre de leur vie.

Nous voici au Pirée, devant les eaux dormantes du port. Autour de nous vont et viennent des bateliers nous invitant à fréter leurs barques. Déjà s'éloignent quelques nefs où des jeunes gens se sont étendus sur des coussins de pourpre, dans l'ombre que font les voiles, tandis que des femmes les bercent de leurs chants en pinçant des harpes[1]. D'autres embarcations plus grandes se rapprochent du rivage. Ce sont des pêcheurs qui reviennent de leur travail. Aussitôt qu'ils ont amarré leurs navires, ces braves gens viennent au-devant de nous pour nous conter les dangers qu'ils ont courus et gémir sur les misères de leur métier[2]. Il nous faut les quitter cependant, car notre guide nous

1. Alciphron, *Lettres*, liv. I, 12. — 2. *Ibid.*, liv. III, passim.

entraîne vers la ville. Nous le suivons dans la cohue des marchands et des acheteurs. En chemin, un barbier nous arrête devant son échoppe pour nous montrer son corbeau apprivoisé et nous redire quelque plaisant commérage[1]. Plus loin, nous apercevons au fond d'un réduit sordide un vieil usurier, le front penché sur ses paperasses rongées de punaises, qui ne lève jamais la tête et n'ouvre jamais inutilement les lèvres, car pour lui, bouger et parler, c'est dépenser[2]. Au coin d'une rue, la foule applaudit un charlatan qui sur sa table en forme de trépied escamote des cailloux et les retrouve dans sa bouche[3]. Un autre attroupement se forme autour de joueurs de dés entre lesquels vient d'éclater une rixe[4]. Des soldats ivres passent, rêvant tout haut de phalanges, de piques, de boucliers, de catapultes[5], et leurs clameurs contrastent avec le silence des philosophes qui se dirigent vers l'Académie en vêtements crasseux, les sourcils levés à fleur de tête[6].

Mais voici que des gémissements se font

1. ALCIPHRON, *Lettres*, liv. III, 66. — 2. *Ibid.*, liv. I, 26; liv. III, 3. — 3. *Ibid.*, liv. III, 20. — 4. *Ibid.*, liv. III, 54. — 5. *Ibid.*, liv. III, 36. — 6. *Ibid.*, liv. I, 24; liv. III, 55, etc.

entendre. Sur le seuil d'une porte, un jouvenceau se lamente. Sa place est prise; la belle l'a renvoyé. Et comme il insiste, il s'attire cette verte réplique :

« Si l'on pouvait entretenir une femme avec des larmes, comme je serais riche! Tu ne les épargnes guère. Toutefois, ce n'est pas assez. Il me faut de l'or, des parures, des suivantes... On ne m'a point laissé de patrimoine à Myrrhimonte ni d'intérêts dans une mine d'argent. J'ai simplement pour revenus les petits cadeaux que me font les jeunes gens sans conséquence. Je te connais depuis un an. En suis-je plus avancée? Je n'ai même point de parfum pour mes cheveux, ma seule tunique est en lambeaux... Tu pleures... Tu prétends m'aimer éperdûment... Eh bien! n'avez-vous point à la maison des coupes précieuses, ta mère n'a-t-elle pas de bijoux, ton père des valeurs? Si tu veux me les apporter, reviens sans gémir. Sinon, garde tes chagrins et ne m'ennuie plus[1]. »

L'hétaïre a refermé sa porte. Elle s'asseoit devant son miroir et avec une joie d'enfant s'attarde aux voluptueux raffinements de sa

1. Alciphron, *Lettres*, liv. I, 36.

toilette. Après s'être lavée dans du lait, elle se polit les ongles, répand sur ses cheveux une poudre d'or et se farde les joues au fucus et à la céruse[1]. Car elle veut aujourd'hui rendre jalouses de sa beauté les amies qu'elle doit rencontrer à la campagne sous les ombrages des lauriers[2]. A peine est-elle au rendez-vous que Thaïs, Megara, Bacchis, Hermione, Hypéride, Myrrhine l'y rejoignent pour se divertir quelques heures loin de leurs amants. Elles rient, boivent, chantent ensemble et causent gaîment de mille choses, de leurs triomphes, de leurs emplettes, de leurs procès et surtout des sots dont elles se jouent[3]. La chaleur est étouffante. Peu à peu elles laissent glisser leur tunique de leurs épaules. Toutes nues maintenant, elles se disputent sur la beauté de leurs formes et la blancheur de leurs chairs[4]. Ces sérieux débats font vite passer le temps. Comme le soleil décline, elles rajustent leur robe à la hâte et regagnent la cité où elles sont attendues avec impatience aux festins.

Nous les y retrouvons entourées de

1. ALCIPHRON, *Lettres*, liv. III, 2, etc. — 2. *Ibid.*, fragment 5. — 3. *Ibid.*, liv. I, 28, 33; liv. III, 30, 32. — 4. *Ibid.*, liv. II, 46, 47, 52, 53.

peintres, de sculpteurs, de poètes, de sophistes, de jeunes débauchés, de pères de famille en rupture de ban et de nombreux parasites à qui l'on joue de si vilains tours pour leur faire payer en humiliations le pain qu'ils viennent mendier [1]. Des vins rares remplissent les cratères; des tétines de truie et d'autres mets non moins recherchés circulent autour de la table sur des plats d'argent [2]. Longtemps résonnent à nos oreilles le bruit des rires, le fracas des amphores qui tombent et des coupes qui s'entre-choquent avant que les lampes ne s'éteignent et que les convives ne s'assoupissent sur le sein des femmes. L'aube a paru. Au dehors souffle une bise âpre. Les rues sont désertes. De loin en loin seulement l'on voit encore rôder autour des étuves publiques quelques gueux qui grelottent dans leurs haillons [3].

Il ne faut point chercher d'unité dans l'œuvre d'Alciphron. Le rhéteur n'a pas songé à écrire un roman épistolaire dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. La plupart de ses lettres ne sont que de

1. Alciphron, *Lettres*, liv. III, 48, 49, 62, 63, 68, 74. — 2. *Ibid.*, liv. I, 22. — 3. *Ibid.*, liv. I, 23; liv. III, 42.

simples esquisses, si l'on préfère, des monologues de saynète, assemblés au hasard, et qui amusent précisément par ce qu'ils ont de varié et d'imprévu. Il en est peu qui se suivent de manière à développer sinon une intrigue proprement dite, du moins un embryon d'intrigue.

On peut toutefois mentionner au nombre de ces exceptions, les billets échangés par Ménandre et Glycère. Le poète écrit à sa maîtresse pour lui annoncer que Ptolémée, le roi d'Égypte, l'invite à sa cour. Il n'ose décliner l'honneur qui lui est fait, et cependant ne peut se résoudre à quitter celle qu'il aime : il veut vivre avec elle et avec elle mourir... La réponse de la jeune femme est empreinte d'une exquise délicatesse de sentiments. Atterrée par la nouvelle qu'elle vient de recevoir, elle s'abandonne à une sorte de rêverie où elle évoque de doux souvenirs d'autrefois. « Comme j'aimais, écrit-elle au poète, comme j'aimais te ranimer lorsque je te voyais tremblant de fatigue, et comme je serrais dans mes bras, avec tendresse, cette tête charmante qui a conçu de si belles œuvres! » Oh! s'il partait, « que deviendrait Athènes sans Ménandre, que deviendrait Ménandre sans Glycère? »

Et pourtant qu'il s'en aille, s'il le faut, si sa gloire peut y gagner quelque chose. Elle ne lui adresse qu'une prière : c'est qu'il termine la comédie où il l'a mise en scène, de manière à ce que, loin d'elle, il garde du moins son souvenir [1]...

Glycère, Ménandre, ce sont là des figures historiques, et non les seules d'ailleurs qu'Alciphron ait fait paraître dans son livre. Il s'est plu aussi à y dessiner les caractères du sculpteur Praxitèle, de l'orateur Hypéride, de Phryné la courtisane, de Théophraste, d'Épicure. Beaucoup d'autres de ses personnages, oubliés aujourd'hui, étaient connus sans doute à l'époque où il écrivait. On peut même aller plus loin et soutenir qu'il a non seulement pris dans la réalité un grand nombre de ses héros, mais encore les situations où il les place [2]. Ses contes sont une suite de petits romans vécus.

Je ne parlerai pas longuement des *Épîtres galantes* d'Aristénète, en général très inférieures à celles d'Alciphron. Aristénète est

1. Alciphron, *Lettres*, liv. II, 3 et 4.
2. Comp. Alciphron, *Lettres*, liv. I, 7, 8, et Athénée, *Banquet des Sophistes*, II, 67, 8.

un styliste qui manque trop souvent de naturel et de simplicité, et qui se perd trop volontiers en des descriptions interminables. Mais il sait rire et faire rire, ce qui est déjà un mérite. Son ouvrage est du reste curieux comme monument littéraire, car il est plein de réminiscences des vieilles *Milésiennes*. Le rhéteur, il est vrai, n'a pas avoué ses emprunts comme Parthenios ou Apulée, mais les singulières ressemblances qu'offrent ses histoires précisément avec celles d'Apulée ou de Parthenios me paraissent assez significatives[1].

Ce qui lui appartient sans conteste ce sont les maximes piquantes dont il a souligné la plupart de ses récits, — sortes de moralités de ces fables immorales :

« Qu'un amant, dit-il quelque part, ne jure point à sa maîtresse de n'aimer jamais qu'elle : il risquerait de faire de faux serments. Une belle nous touche par ses charmes, mais peut-on être certain de n'en rencontrer aucune autre qui n'ait les mêmes mérites et par suite ne fasse sur nous une impression toute semblable[2] ? »

1. Cf. Aristénète, *Lettres*, liv. I, 15; liv. II, 22, etc.
2. *Ibid.*, liv. II, 11.

Le romancier a souvent de ces mots sceptiques. Serait-ce qu'il parle d'expérience et qu'il ait eu à souffrir de misères de l'amour avant de se résoudre à les railler? On le croirait à en juger par certaines de ses réflexions dans le genre de celle-ci :

« La bonté des hommes fortifie la malice des femmes : la femme est une louve; faites-vous mouton, elle vous mangera[1]... »

Ou de telle autre plus cruelle même :

« Bien fou qui préfère les femmes aux richesses[2]. »

Cette amertume au surplus n'est pas propre à Aristénète. Il la partage avec tous ceux qui ont tourné en ridicule les faiblesses humaines. Si le vice est amusant quelquefois, il n'est jamais consolant. Sous le sourire des désabusés perce toujours un peu de mélancolie.

On pourrait une fois de plus s'en convaincre par les *Lettres érotiques* de Théophylactos de Simocate, un écrivain épistolaire du Bas-Empire, dont je ne citerai que les lignes suivantes :

« Il n'y a rien, écrit une maîtresse délaissée à son amant, il n'y a rien auquel les

1. Aristénète, *Lettres*, liv. II, 12. — 2. *Ibid.*, liv. I, 10.

hommes s'attachent plus qu'à l'amour; il n'y a rien aussi dont ils se fatiguent plus vite. Tu m'as aimée, tu en aimes une autre, et lui fais aujourd'hui les mêmes serments que tu me faisais hier... L'amour est volage. Les peintres ont raison de lui donner des ailes[1]. »

1. Théophylactos, *Lettres*, liv.

CHAPITRE II

ANTOINE DIOGÈNE ET IAMBLIQUE

On sait que le patriarche Photios trouvait, au milieu de ses intrigues qui suscitèrent le schisme des Grecs, le temps de se consacrer à des travaux d'érudition. Il lisait beaucoup ; un auteur contemporain nous apprend qu'il se privait même bien souvent de sommeil afin de pouvoir lire davantage. Quelquefois, lorsqu'il avait fini de parcourir un volume, il en faisait un abrégé et une critique. L'espèce de journal littéraire qu'il a composé ainsi et qu'il a intitulé sa *Bibliothèque*, renferme des notices sur près de trois cents ouvrages de tous genres, dont un certain nombre de romans que ce prélat avait ouverts pour se consoler peut-être aux jours de disgrâce. Parmi les romans dont il fait l'analyse, plusieurs, sans lui, nous seraient complètement inconnus, comme les *Merveilles de Thulé*, d'Antoine Diogène, et les *Babylo-*

niennes, de Iamblique. L'un et l'autre de ces livres méritent de retenir notre attention. Ils appartiennent, en effet, tous deux à une période de préparation, de génération, à l'époque où les romanciers d'amour cherchaient encore leur voie.

I

La narration d'Antoine Diogène[1] semble le prototype de ces œuvres d'essai. Elle est singulière, du reste, et vaut la peine d'être contée.

Un Arcadien du nom de Dinias, pris de la passion des voyages, se met à faire le tour du monde par l'Océan Extérieur. En chemin, il s'arrête à Thulé pour se reposer de ses fatigues, et y rencontre une jeune Tyrienne, Dircyllis, qu'il ne tarde pas à aimer follement. Or, la jeune Tyrienne n'est point insensible

1. Photios, *Bibliothèque* cod. CLXVI. Le titre exact de son ouvrage est *Des Choses Incroyables au delà de Thulé*. Le Patriarche suppose Antoine Diogène contemporain d'Alexandre ; mais le nom même du romancier indique un Grec romanisé qui n'a dû vivre que vers la fin du Ier ou au commencement du IIe siècle.

aux avances de Dinias; elle lui témoigne même tant d'estime qu'elle le prend pour confident de ses aventures. L'infortunée a eu beaucoup à souffrir de la part d'un sorcier égyptien. — tous les sorciers sont des Égyptiens dans les romans grecs — un certain Paapis qui la persécute, on ne sait trop pourquoi. Si c'est par amour, il faut avouer qu'il est assez malhabile. Jadis, ayant reçu l'hospitalité des parents de la jeune fille, il n'a rien eu de plus pressé que d'user de ses pouvoirs magiques pour les plonger dans une léthargie profonde. On a cru à un meurtre : les soupçons sont tombés sur Dircyllis et sur son frère Mantinias qui ont dû s'expatrier. Pour comble de malheur, une catastrophe les ayant séparés bientôt, Dircyllis a vainement cherché son frère à Rhodes, en Crète, en Italie, chez les Tyrrhéniens, chez les Cimériens, chez les Ibériens, les Artabres et les Asturiens, les Celtes et les Massagètes, et jusque dans les Enfers, avant de parvenir à Thulé où elle a fini par rencontrer Mantinias, dont les pérégrinations n'avaient pas été moins curieuses, puisqu'il lui avait été donné de voir, nous dit Photios, « tout ce que les hommes et les animaux, le soleil et la lune, les plantes et les îles peuvent offrir de merveilleux ».

La suite du roman n'est pas indigne de cette exposition.

Le magicien Paapis, qui est décidément un bien grand scélérat, a retrouvé la trace de la fugitive. Étant parvenu à la rejoindre, il lui jette un sort qui la fait mourir chaque matin et ressusciter chaque soir au soleil couchant. Pendant sept cent soixante jours, elle subit ces alternatives de vie et de mort; elle les subirait encore longtemps peut-être, si Thuscan, un autre amoureux de Dircyllis, ne venait à égorger le cruel sorcier et à lui voler sa besace, dans laquelle on découvre la recette pour détruire le prestige. La jeune fille repart donc avec son frère afin d'aller réveiller ses parents comme elle vient d'être réveillée elle-même. Quant à Dinias, dont la curiosité n'est pas encore satisfaite, il poursuit ses pérégrinations jusqu'à la lune, qu'il finit par atteindre de plain-pied aux limites septentrionales de la terre... Heureusement, le romancier lui épargne les fatigues du retour. Transporté pendant son sommeil des glaces du pôle au temple d'Hercule, à Tyr, le vaillant explorateur retrouve bientôt Dircyllis, et les deux jeunes gens, unis pour la vie, coulent désormais des jours heureux dans une quiétude bien méritée.

La nature de cette fable est, on le voit, assez complexe. C'est une véritable mosaïque dont il est facile de reconnaitre la composition hétérogène et d'isoler les divers éléments.

Tout d'abord, la majeure partie du livre est remplie par une relation de voyage, ou plutôt par trois relations de voyage qui placent les *Merveilles de Thulé* au nombre de ces contes fantastiques que Lucien a si spirituellement tournés en ridicule dans l'*Histoire véritable*. Photios nous apprend que ce romancier faisait raconter à ses héros « des choses tellement extraordinaires sur les pays qu'ils avaient visités et sur les prodiges dont ils avaient été témoins, que l'imagination n'a jamais rien forgé de pareil ». Le patriarche, il est vrai, ne nous répète point tous ces prodiges. Mais ceux qu'il nous cite font deviner ce que pouvaient être ceux qu'il passe sous silence. Ainsi, nous voyons qu'Antoine Diogène donnait des détails sur la constitution politique d'une contrée, où deux rois détenaient le pouvoir à tour de rôle pendant un certain espace de temps calculé d'après les phases de la lune. Ailleurs, il disait les mœurs étranges d'un peuple qui avait interverti les rôles dans la société, et accordé

aux femmes seules le droit de combattre et de gérer les affaires publiques. Il parlait encore de barbares dont les yeux avaient la propriété de ne voir que la nuit, et de chevaux qui changeaient de couleur comme des caméléons.

Toutes ces folies étaient débitées avec une gravité magnifique. Dans une dédicace adressée à sa sœur Isidore, « personne passionnée pour l'érudition », le conteur affirmait avoir composé son histoire d'après des mémoires écrits de la main même de Dinias, et découverts sous le règne d'Alexandre. Les détails qu'il donnait sur les coutumes des nations lointaines étaient, à l'en croire, « appuyés sur des témoignages anciens et sur des traditions qu'il avait réunis à grands frais ». Il citait au surplus, en tête de chacun de ses chapitres, les historiens et les géographes dont les narrations concordaient avec les siennes. C'était par des impostures de ce genre que les romanciers s'efforçaient d'intéresser le lecteur à leurs récits. Ils n'avaient peut-être pas tort, puisque l'artifice leur servait si bien. Ne voyons-nous pas que Photios lui-même s'y est laissé prendre? Ne trouve-t-il point aux descriptions d'Antoine Diogène « un grand air de vérité »?

D'autres trouvaient non moins vraisemblables les diverses légendes sur la vie de Pythagore, que l'auteur des *Merveilles de Thulé* avait intercalées au milieu de ses récits. Porphyre, dans un de ses livres[1], les a transcrites tout entières et sans rien y changer, « tant elles lui ont paru dignes de créance ». On se demande sans doute quelle corrélation peut exister entre des fables sur Pythagore et des fables sur les hommes-nyctalopes et les chevaux-caméléons. Mais le conteur n'avait guère été embarrassé pour en découvrir une. Il faisait simplement parcourir à ses héros des régions que le philosophe était censé avoir traversées jadis, et où l'on ne cessait encore de s'entretenir de ses enseignements, de ses extases, de ses miracles, de ses talents dans la *libanomancie* et la *physiognomonie* — je traduis pour le profane : l'art de deviner l'avenir par la fumée de l'encens, et de connaître les caractères par les lignes du visage.

Non content de transformer ainsi le Sage de Samos en un grand thaumaturge à la façon d'Apollonios de Tyane, Antoine Diogène représentait de la même manière plusieurs pythagoriciens illustres, Zaleukos, Charoan-

1. PORPHYRE, *Vie de Pythagore*, ch. X-XIII.

das et d'autres, au nombre desquels il rangeait Zamolxis, ce pontife des Gètes dont Hérodote raconte quelque part les fabuleuses aventures[1], et Astrée, un autre personnage mythique qu'il faisait figurer comme acteur dans son histoire. Astrée y tenait même un des principaux rôles, puisqu'il intervenait chaque fois que la situation devenait inextricable, afin de la dénouer au moyen de quelque prodige. Un jour, par exemple, on le voyait sauver la vie de Dircyllis en jouant quelques notes sur son chalumeau, ce qui forçait à fuir toute une armée de malfaiteurs.

Ainsi l'écrivain, tirant parti de ses réminiscences, réunissait dans les *Merveilles de Thulé* non seulement toute une série de voyages extraordinaires, mais encore toute une série de biographies idéales, afin de trouver les matériaux dont il avait besoin pour recouvrir la charpente de son roman.

Cette charpente est la seule partie de l'œuvre qui soit originale. Elle n'est pas bien savante assurément, ni bien solide. Mais elle est néanmoins curieuse, parce qu'elle dénote une tentative assez hardie et dont il est impossible de méconnaître la portée.

[1] HÉRODOTE, *Hist.*, liv. III, ch. XCV.

Antoine Diogène est le premier écrivain grec qui ait tenté d'élaborer, sur une galante intrigue, une œuvre de longue haleine. Avant lui, dans le genre érotique, on n'avait composé que des contes. Il y avait aussi loin d'une de ces petites fictions à un véritable roman d'amour que d'un apologue d'Esope à la *Cyropédie*. Tout, semble-t-il, était à créer.

Le romancier a commencé par changer le point de départ de son récit. Aristide et les émules d'Aristide n'avaient guère célébré que les voluptés charnelles, la prostitution et l'adultère. Les amours dont parle Diogène sont au contraire des amours honnêtes. Photios trouve même aux *Merveilles de Thulé* un grand sens moral. « Cette histoire, dit-il, nous montre que le coupable a beau échapper mille fois à la peine qui le poursuit, elle réussit toujours à l'atteindre, et que les innocents au contraire finissent toujours par être sauvés en dépit des dangers qui peuvent les menacer. » Je doute néanmoins que le conteur eût eu l'intention de démontrer cette vérité, qui n'en est peut-être pas une. Il me semble plus simple d'admettre qu'il a pris pour héros et pour héroïne un jeune homme

e. parce qu'il ne

pouvait faire autrement. Les *Milésiennes* n'exigeaient qu'une seule situation scénique : un jouvenceau surpris dans l'alcôve de sa maîtresse par le mari de la criminelle, il n'en fallait pas davantage pour provoquer nos sourires. Mais comment, d'une aventure de ce genre, tirer tout un drame? Les temps ne sont pas venus, où l'art de subtiliser sur les pensées et les sentiments, d'en observer les mille ondoiements comme à travers un prisme on observe les chatoiements des couleurs, l'art en un mot de révéler toutes les impulsions mystérieuses de l'âme permettra de masquer la stérilité d'un sujet, de rendre captivante la donnée la plus commune. La psychologie romanesque n'est encore qu'à son enfance. Voyez les contes érotiques. Tout est dans les actions, les gestes, les paroles des personnages, tout est dans l'observation extérieure, rien ou presque rien dans l'analyse morale. Et comme l'art de l'analyse ne saurait s'acquérir d'un jour à l'autre, le romancier ne peut user de cette ressource. Il lui est indispensable de renouveler le sujet même de son conte, de substituer à l'amour des sens vite rassasié, vite éteint, l'amour du cœur qui attend, qui espère et qui dure. Dès lors, il lui suffira de mettre les amants

à l'épreuve, de les séparer, de les persécuter, de retarder de mille manières le moment de leur bonheur, pour donner non seulement de l'unité, mais de l'intérêt aux péripéties qu'il lui plaira de multiplier dans son livre.

Cela est si vrai que tous les ouvrages dont il me reste à parler auront invariablement une pareille intrigue. « Il y a, observe un critique, une remarque générale à faire sur les romans grecs. C'est que, si la surface est souvent impure, le fond est presque toujours moral. L'imagination des romanciers grecs est peu chaste, leurs peintures fort sensuelles, leurs expressions peu réservées... Cependant, il se trouve qu'en définitive leurs héros luttent plus que bien d'autres contre les surprises des sens. Tandis que les héros des romans modernes, érigeant l'amour en vertu, ne reculent pas toujours devant l'adultère, ceux de la plupart des romans grecs demeurent vierges et purs à travers une foule de périls, et en dépit des obstacles opposés à leur union[1]. »

Photios a donc raison de prétendre qu'Antoine Diogène, en créant les personnages de

1 A. Chassang, *Hist. du Roman*, p. 424 et suiv

Dinias et de Dircyllis, a fourni les modèles d'après lesquels devaient être peints plus tard les Rhodanès et les Sinonis, les Habrocome et les Anthia, les Clitophon et les Leucippe, les Théagène et les Chariclée. Dans les contes postérieurs, nous retrouvons toujours, en effet, les mêmes amants innocents et malheureux. Nous retrouverons aussi, groupés autour d'eux, un certain nombre de personnages dont l'auteur des *Merveilles de Thulé* a également conçu le type. Tel est le magicien Paapis. Il occupe la place du diable dans nos Mystères du moyen-âge, ou du traître dans nos mélodrames modernes. C'est l'homme des ténèbres, le génie du mal. Déguisé en roi ou en grand seigneur, en chef de brigands ou en chef de pirates, on le revoit partout, tramant de noirs complots, s'acharnant contre les faibles, envieux d'instinct et cruel par lâcheté. Tel est encore Thruscan, le rival de Dinias, l'instrument inconscient de la fatalité, qui fait si bien le jeu des autres et se tue juste au moment où l'on n'a plus besoin de lui.

II

Rien ne révèle mieux, si je ne me trompe, la nature des littératures anciennes que cette répétition, dans toute une série d'ouvrages, de semblables caractères, de semblables ressorts dramatiques, de semblables procédés de composition. Le fait n'est pas propre aux romans d'amour. Il se reproduit dans presque tous les genres et j'ai déjà pu le signaler à diverses reprises. Nous autres modernes ne pouvons le constater sans étonnement, car le point de vue où nous nous plaçons aujourd'hui n'est en effet plus celui où l'on se plaçait hier. L'imprimerie, en vulgarisant le livre, la Révolution en vulgarisant l'instruction, la presse en vulgarisant les idées ont profondément transformé l'art et la littérature. Jadis l'on écrivait peu, l'on écoutait avec patience, l'on méditait longuement. L'acuité qu'a prise de nos jours la lutte pour la vie a changé tout cela. Une sorte de fièvre nous brûle les veines. La production est devenue tellement exubérante que les belles choses disparaissent dans le nombre et ne durent guère plus que les médiocres. Nous



sommes loin des temps où Horace parlait de l'immortalité de son œuvre. Personne ne croit à l'immortalité. Celui qui jette son cri au vent n'ignore point que le vent l'emportera aussitôt. Tout ce qu'il espère, c'est d'attirer sur lui un instant les regards de la foule. Dans ce but, il vise à se distinguer, il s'ingénie à être original et, s'il ne peut être original, il se contente d'être bizarre. Il n'y a plus de disciples en ce siècle. Nul ne se résigne à marcher, ou du moins à paraître marcher sur les traces d'autrui. Que l'œuvre soit bonne ou mauvaise, il n'importe, pourvu qu'elle semble nouvelle.

Le sentiment de l'individualité littéraire est si développé parmi nous que nous avons peine à nous figurer qu'il n'en ait pas toujours été ainsi. Ce sentiment n'existait pourtant guère dans l'antiquité. Le penseur ou l'artiste ne visait pas uniquement alors à se faire un renom, et surtout à se faire des rentes. Il travaillait par vocation comme, au moyen âge, le bénédictin dans sa cellule. Moins préoccupé de se poser en rénovateur, il suivait plus volontiers les sentiers battus. Plusieurs conteurs redisaient la même légende, plusieurs poètes chantaient la même ode, plusieurs orateurs traitaient le même discours et nul ne s'en

L'étude du roman de Iambliqu
ressortir cette vérité.

Iamblique, qu'il ne faut pas co
un philosophe du même nom,
Biographie de Pythagore, vivait v
du second siècle. Il était Syrie
Élevé d'abord par ses parents
son éducation auprès d'un an
taire du roi de Babylone, qui
mœurs et à la littérature chald
donnait lui-même pour un adepte
occultes. Dans son livre, il faisai
son savoir et expliquait « toutes le
sortes d'enchantements : celui des
celui des lions, celui des rats, c
font par le moyen de la grêle, de

1. Cf. Photios. *Bibliotheque*, cod. CCXLII

de la ventriloquie et de l'évocation des morts ». En outre, il avait la prétention d'être prophète et affirmait avoir annoncé longtemps d'avance l'expédition de Verus contre les Parthes et l'issue de cette guerre.

Photios ne nous dit pas ce qu'il pense de Iamblique en tant que mage, mais il le juge en tant qu'écrivain et fait de lui un grand éloge. Sans doute, autant qu'il est permis de se prononcer d'après l'analyse du patriarche, les *Babyloniennes* devaient marquer sur le conte d'Antoine Diogène un progrès très sensible. Le plan est régulier et l'action assez habilement conduite. Huet, le savant évêque d'Avranches à qui nous devons une étude sur l'*Origine des Romans*, trouve même que les divers épisodes du récit se succèdent sans la moindre confusion ni la moindre invraisemblance. Peut-être est-ce aller un peu loin. Cependant, si la donnée de la fable n'est pas précisément simple, elle est en tous cas curieuse. On peut dire que le roman commence à rebours. Dès le début de l'histoire, nous voyons en effet le beau Rhodanès et la non moins belle Sinonis déjà unis par le mariage. Ils se chérissent tendrement et seraient parfaitement heureux, si Garmos, le roi de Babylone, ne méditait contre eux

de noirs desseins. Garmos aime Sinonis. Afin de la ravir à son époux, il imagine de faire arrêter celui-ci et de le condamner à mort. Mais ses projets sont déjoués par la jeune femme. Elle délivre son mari au moment où les bourreaux s'apprêtent à le mettre en croix et s'échappe avec lui pour fuir la colère du tyran. Après une poursuite interminable dont il serait trop long de raconter les péripéties, Rhodanès finit par se débarrasser de son rival et s'asseoir à sa place sur le trône de Babylone.

Ce livre devait être plein de révélations intéressantes sur l'étrange société que le romancier avait connue. C'est surtout sous ce rapport qu'on doit en regretter la perte. Il n'y a pas bien longtemps, paraît-il, deux manuscrits des *Babyloniennes* subsistaient encore, l'un à la bibliothèque de l'Escurial, l'autre dans une bibliothèque de Florence. Malheureusement, ces manuscrits ont disparu l'un et l'autre, on ne sait trop de quelle manière, et l'on renonce maintenant à les retrouver. Sauf des lambeaux de phrases cités dans le lexique de Suidas et qui n'ont d'intérêt qu'au point de vue de la philologie, le seul fragment de Iamblique que nous possédons est celui découvert à Rome par Léo Allatius. Il y est

question d'un triomphe, peut-être du couronnement de Rhodanès, sur lequel se terminait le récit. Le passage est peu connu. En voici quelques lignes :

« Le char qui porte le roi est tout entier d'ivoire et les rênes des chevaux sont des bandelettes de pourpre. Le prince est revêtu de ses habits d'appareil, de ceux qu'il porte seulement dans les pompes solennelles. Sa robe est tissée à parties égales de pourpre et d'or ; sa main s'appuie sur un sceptre d'ébène. Devant lui marchent les gardes, les satrapes, les hipparques, les chiliarques. Puis viennent les troupes à pied, décorées de boucliers et de cuirasses d'argent, et parées de bracelets et de colliers. La tête des fantassins n'est point couverte d'un casque, mais surmontée d'espèce de créneaux et de tours d'argent et d'or qui la couronnent et l'ombragent. Les plus distingués y ajoutent des pierres précieuses. Derrière eux défilent les cavaliers munis de cuissards et montés sur leurs chevaux niséens. Parmi ces chevaux, les uns sont équipés en guerre avec des frontaux et des armures qui leur défendent la poitrine et les flancs ; les autres, dressés pour la représentation, ont des freins d'or et d'opulentes pierreries... Leurs queues, frisées et tissées comme des cheve-

lures de femme sont retenues par des bandelettes de pourpre et leurs crinières forment sur leur cou comme des panaches ondoyants[1]... »

Cette page est-elle vraiment de Iamblique? On a pu en douter et je ne l'affirmerai pas. La question n'a guère d'importance du reste. Si le fragment trouvé par Allatius n'appartient point aux *Babyloniennes*, il est tiré, en tous cas, d'un ouvrage analogue aux *Babyloniennes* et qui les a de peu précédées ou suivies. Le style, avec ses locutions barbares, trahit assez une origine étrangère ; l'allure du morceau la trahit même davantage. Ce n'est point là un développement de rhéteur. C'est une vision, une vision colorée, animée, éblouissante, fantastique, telle qu'une imagination orientale pouvait seule en avoir.

Tout orientale, en effet, est l'inspiration des *Babyloniennes* et il ne faut pas chercher ailleurs le secret de leur originalité. Nulle part, on ne trouve traduites plus vivement qu'en ce livre, les perpétuelles inconstances des natures levantines, avec leurs oppositions d'animalité et de mysticisme, de barbarie et de langueur, et leur passion si ardente de

1. D'ap. la trad. de C. de la Rochette, *Mélanges*, t. I, p. 91.

sensations contrastées qu'elles vont jusqu'à vouloir mêler une volupté sinistre aux supplices du bourreau. Le roman du Syrien Iamblique n'est qu'une longue antithèse.

Plusieurs épisodes cités par Photios nous montrent que le conteur ne manquait ni d'esprit ni de grâce. Il me suffira d'en rappeler un seul, où l'on croirait voir le germe de ces discussions de métaphysique sentimentale, qui firent les délices de nos aïeux et défrayèrent si souvent les « cours d'amour ». Trois jeunes gens se disputent le cœur d'une jouvencelle. La jouvencelle fait don à l'un de la coupe où elle boit, elle offre au second la couronne qui orne sa tête, elle accorde un baiser au troisième. Chacun des rivaux pense avoir reçu le plus beau présent. Comme ils ne peuvent s'entendre, ils conviennent de recourir à l'arbitrage d'un vieillard renommé par sa sagesse. Le vieillard les écoute gravement, puis, on le devine, proclame vainqueur celui qui a reçu le baiser.

Voilà l'imagination du romancier dans ce qu'elle a d'aimable. Cependant, elle est loin d'être toujours aussi riante. Dans les *Babyloniennes*, à côté des idylles, se déroulent des drames, où se trouve accumulé tout ce que l'esprit en délire peut enfanter de plus lugubre.

L'on n'y voit que des monstres qui ne savent par quels raffinements de férocité assouvir les haines, ou bien des victimes aux abois que l'on harcèle, que l'on trahit, que l'on traîne de tortures en tortures, à qui l'on arrache les oreilles, à qui l'on crève les yeux, que l'on veut brûler, noyer, enterrer vives, que l'on tue ou qui se tuent. Il y a des moments où Iamblique devait être infernal.

Ces frénésies nous épouvantent, mais ne nous émeuvent nullement. Cela tient à ce que les héros du romancier ne nous inspirent aucune sympathie. Je ne parle pas bien entendu de Garmos, qui est incapable de tout sentiment humain, qui est incapable même d'aimer, car l'amour pour lui n'est qu'un appétit de brute; je parle de Rhodanès et de Sinonis. Certes, Rhodanès et Sinonis sont malheureux, et pourtant leurs malheurs nous laissent froids, parce qu'ils manquent trop de cette énergie qui anoblit l'infortune et la rend touchante. Ils se fient au hasard qui les sert bien ou mal, ils s'abandonnent au cours des événements, sans rien faire, sans rien tenter pour les modifier. Si un danger se présente, ils ne pensent qu'à fuir et s'ils désespèrent de fuir, ils ne pensent qu'à se donner la mort. Quant à lutter, à se

défendre, et s'il leur faut perdre la vie, à chercher du moins, en combattant, une fin plus glorieuse que celle du suicide, ils n'y songent point. Iamblique a peut-être voulu les représenter comme des martyrs, mais les martyrs ne sont pas des lâches, ce sont des résignés et la résignation ne paraît guère être la vertu des amoureux dont il conte les aventures. On les supposerait presque aussi enclins à la violence que Garmos lui-même : ils ne sont moins dangereux que parce qu'ils sont moins forts. Rhodanès, qui n'a jamais le courage de se mesurer loyalement avec son rival, trouve fort naturel de recourir à une perfidie pour le vaincre. Sinonis agit de même. Comme elle a vu ou plutôt comme elle a cru voir un jour son époux embrasser la fille d'un laboureur, la jalousie la rend folle de rage. Après avoir songé d'abord à égorger la pauvre paysanne, elle se ravise bientôt et imagine de lui faire subir des angoisses morales plus horribles que tous les tourments du corps. Une autre fois, l'homme chez qui elle reçoit asile ayant osé lui parler d'amour, elle feint de condescendre à ses vœux, puis, la nuit venue, le frappe à l'improviste d'un coup de poignard.

Malheureusement, il y a des siècles où

les caractères, comme ceux qui figurent dans les *Babyloniennes*, n'appartiennent pas seulement au domaine de la fiction, mais à celui de l'histoire. Quelquefois des peuples offrent pareil spectacle d'une société composée tout entière d'oppresseurs et d'opprimés et dans laquelle les opprimés se montrent eux-mêmes des oppresseurs dès que la crainte ne les retient plus. La cruauté pour tous semble une passion et un plaisir. Par l'excès de civilisation, ces peuples retombent alors dans la barbarie, dans une barbarie nouvelle plus atroce que la première, parce qu'elle est plus consciente. — A l'heure où écrivait Iamblique, Trajan, pour amuser ses sujets en un jour de fête, faisait couler dans les arènes le sang de dix mille hommes...

CHAPITRE III

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE ET ACH. TATIOS

Avec Antoine Diogène et Iamblique, l'évolution s'est accomplie. Le roman d'amour paraît définitivement constitué. Nous n'aurons plus à relever de différences très sensibles, du moins au point de vue de la composition, entre les divers ouvrages qu'il nous reste à voir encore, et qui ont paru, dans l'espace d'un millier d'années, du IIIe au XIIIe siècle de notre ère.

L'uniformité extérieure de ces livres, le parti pris, chez leurs auteurs, d'en revenir sans cesse à de vieux clichés, de négliger toute couleur locale, de ne produire que des mœurs et des types fictifs, ne laisse pas d'être quelque peu embarrassante lorsque l'on s'efforce d'en établir la chronologie. Encore s'ils étaient fort nombreux, on pourrait, au moyen de certains rapprochements, découvrir des particularités communes à plusieurs

d'entre eux, des caractères généraux qui permettraient de les classer d'abord et de déterminer ensuite leurs époques. Mais les termes de comparaison sont trop rares. La majeure partie des romans grecs, après avoir amusé une génération, ont été oubliés par la génération suivante. D'autres n'ont laissé qu'un souvenir, un nom d'écrivain et un titre. Il n'en est guère qu'une dizaine dont le texte nous soit connu. C'est, en moyenne, un livre par siècle.

L'ordre que j'adopterai ici n'est pas toujours conforme à l'opinion traditionnelle. Il me semble, du moins, avoir le mérite de rappeler l'ordre des faits. Considérée de la sorte, chaque fable ne formera plus un tout isolé : elle sera un point de repère dans l'histoire assez obscure de l'extrême décadence païenne. Nous pourrons donc observer comment s'est reflété dans les ouvrages d'imagination de la Grèce, l'état d'esprit qui a précédé et préparé le triomphe du christianisme, et comment, plus tard, dans ce même genre d'ouvrages, se sont peu à peu fait jour les préceptes, et parfois jusqu'aux dogmes de la religion nouvelle.

I

Le roman de Xénophon d'Éphèse a surtout dérouté les critiques. Il faut dire que l'ouvrage est bien fait pour justifier leurs hésitations. Écrite dans un style assez pur, un style simple et clair, l'histoire d'*Habrocome et Anthia* a pu paraître à quelques-uns digne de tenir une place très honorable parmi les romans grecs. Un de ses éditeurs, le savant Hofman Peerlkamp [1], a même salué en elle le premier roman d'amour qu'aient composé les Anciens. D'autres, au contraire, comme M. Zévort et M. Chassang [2], frappés des défauts de ce récit, de ses bizarreries, de son incohérence, y ont vu, « le travail d'un imitateur maladroit s'efforçant partout d'enchérir sur les inventions de ses devanciers », et l'ont relégué parmi les dernières productions de la littérature hellénique.

Il y a, je pense, autant d'exagération d'un

1. P. Hof. Peerlkamp, *Préface* à son édition. 1818.
2. Zévort, *Trad. des Romans grecs*, introduction; A. Chassang, *Hist. du roman*, p. 422; Cf. D'Orville; Chardon de la Rochette, *Mélanges*, t. II, p. 69; Coray, *Traduction d'Héliodore*, préface, etc.

côté que de l'autre. Considérer Xénophon d'Éphèse comme un chef d'école, c'est se montrer trop indulgent sans doute ; mais c'est se montrer trop sévère que de le traiter en servile copiste. Il ne mérite ni tant d'estime, ni tant de mépris.

Remarquons-le bien ; Peerlkamp et M. Zévort fondent chacun leur opinion sur le plus ou moins de mérites qu'ils croient reconnaître à cet auteur. L'argument est assez faible ; la meilleure preuve de sa faiblesse c'est qu'il a conduit les deux érudits à des solutions tout opposées. Nous apprécions en effet un livre d'après nos inclinations personnelles et rien n'est moins absolu. Puis la diversité des talents crée, même entre plusieurs écrivains de pareille époque, des différences de valeur trop sensibles pour que l'on puisse beaucoup se fier à une induction de ce genre. On ne doit y recourir qu'à défaut de toute autre. Or est-il certain que ce soit ici le cas ? Le roman qui nous occupe ne renferme-t-il donc aucun épisode, aucune allusion, aucun mot dont nous puissions tirer de plus sérieuses conjectures ? Il est permis d'en douter

Un fait appelle d'abord notre attention. Xénophon se donne pour natif d'Éphèse et il

parle de cette ville en homme qui la connaît bien. Cependant il place plusieurs scènes de son drame dans le fameux temple d'Artémise qui s'élevait aux portes de la cité, à l'embouchure du Caïstre, et ce temple fut brûlé par les Goths, pour ne plus se relever de ses cendres, sous le règne de Gallien, l'an 262 de notre ère. Voilà, si je ne me trompe, une raison de croire que le conteur a écrit avant cette date. Certes on peut supposer qu'il ait voulu nous tromper sur l'âge de son livre. Mais pour dissimuler une semblable fraude, pour maintenir l'illusion à travers tout un ouvrage, il faut beaucoup de science et beaucoup d'adresse. Je ne crois pas qu'aucun écrivain de l'antiquité ait triomphé des difficultés que présente l'artifice. Xénophon ferait-il donc seul exception à la règle ? Comment sa supercherie, si l'on admet une supercherie, ne se trahit-elle nulle part ? Même dans ses citations géographiques il n'est jamais en défaut. Il parle d'Hécatée en Thrace et l'appelle encore Périnthe, Césarée en Cappadoce est toujours pour lui Mazaca, Byzance n'est pas devenue Constantinople. Lorsqu'il montre un maître forçant une de ses esclaves à se prostituer, il parle d'une infamie que des édits de Valentinien et de

Théodose punissaient des peines les plus sévères. A deux reprises enfin, il crucifie des condamnés ; l'on sait qu'après sa conversion Constantin abolit ce genre de supplice.

Xénophon ne semble donc pas appartenir à l'époque byzantine, comme l'a soutenu M. Zévort. Il ne semble pas davantage être un contemporain de César ou d'Auguste, comme Peerlkamp a voulu le prétendre. Nous voyons figurer, en effet, au nombre des personnages secondaires de son drame, le préfet de la paix de Cilicie. Il s'agit clairement de l'*Irénarque* de la contrée, et cette magistrature que le conteur suppose déjà connue dans toute l'Asie Mineure, fut seulement instituée par l'empereur Hadrien. Les deux dates extrêmes entre lesquelles a pu paraître *Habrocome et Anthia* se trouvent ainsi fixées, avec beaucoup de vraisemblance, dans la première moitié du IIIe siècle [1].

Ces discussions de texte sont assez arides. Je ne m'y arrêterai pas plus longtemps. Sans nous attacher, du reste, à la lettre du livre, il suffirait d'en considérer l'esprit pour arriver à une conclusion analogue. L'inspiration de

1. Gasperius, *Specimen Dissertationum de Xenoph Ephes.* 1740 ; Bon de Locella, *Préface* à son édition. Cf. Michaud, *Biogr. Univ.*, t. XLV, p. 200 et suiv.

Xénophon d'Éphèse est toute païenne. En fin de compte, j'en conviens, il sauve l'honneur de ses héros. C'est qu'il devait essayer de les rendre sympathiques et il a tenté de le faire.

« — Je suis captif, fait-il dire quelque part à Habrocome, mais tout captif que je suis, je saurai garder mes promesses. Mon corps seul est en servitude, mon âme est libre et aucun pouvoir ne peut l'ébranler. Que l'on me menace tant que l'on voudra du fer, des chaînes, du feu, de tous les tourments possibles, rien au monde ne m'empêchera de garder ma foi à celle à qui j'ai donné tout mon cœur. »

Ce sont là de beaux sentiments, encore que l'expression en soit peu naïve. Et Anthia n'est pas moins touchante, lorsqu'elle s'oublie ou plutôt se sacrifie pour Habrocome :

« — Je sais que tu m'aimes, lui dit-elle, et je sens tout le prix d'une si ardente tendresse, mais au nom même de ta tendresse, je te conjure de ne pas t'exposer à la fureur de ces barbares. Fais ce qu'ils veulent exiger de toi, et quant à moi, je saurai disparaître afin de ne point te laisser de remords... »

Malheureusement nous ne pouvons nous y

1. Xénophon d'Éphèse. *Habrocome et Anthia*, liv. II, ch. IV.

laisser tromper. Leur amour n'est pas l'amour des forts et des jeunes, un amour pur, éthéré, idéal, fait de rêves et de sourires ; c'est l'amour triste et malsain de ceux qui souffrent ou qui s'ennuient. Ils se tiennent beaucoup plus par les sens que par le cœur. Le romancier ne nous laisse à ce sujet que peu d'illusions; d'aucuns penseraient même qu'il en laisse trop peu. La première fois qu'Anthia rencontre Habrocome, — elle a quatorze ans à peine, — avant de lui avoir parlé encore, elle relève vivement le bas de sa tunique et lui montre en cachette... ce qu'il n'est guère permis à une jeune fille de montrer. Pouvons-nous douter ensuite de quelle nature est une passion qui prend ainsi naissance !...

A la singulière manière dont Xénophon d'Éphèse comprend la vertu, on juge comment il doit comprendre le vice. Il s'est d'ailleurs souvent ménagé l'occasion de le peindre. Ses infortunés amants ne rencontrent sur leur route que d'ignobles et répugnants personnages. Tandis que Habrocome est éloigné de son épouse, sa fidélité est plus d'une fois éprouvée. Une jeune fille et une femme mariée, entre autres, tentent sa vertu. Pour se venger de ses dédains, la

première l'accuse d'avoir voulu lui faire violence, et la seconde tue son époux afin d'obtenir contre le pauvre garçon une condamnation du chef de ce meurtre. Les hommes dans ce livre ne valent pas mieux que les femmes. Les aventures d'Anthia le prouvent. Tous ceux qui la voient, par force ou par ruse, essayent de lui faire violence ; ce sont à la fois ou successivement un chef de pirates, trois ou quatre chefs de brigands, deux riches seigneurs, un capitaine, un rajah de l'Inde, et bien d'autres de moindre importance dont je ne me souviens plus. Elle tombe pour finir entre les mains d'un proxénète qui veut la débaucher dans un lieu infâme. Il est vrai qu'après cette suprême épreuve, le conteur, ayant épuisé toutes les ressources de son imagination, n'a plus qu'à faire grâce à sa victime.

Xénophon d'Éphèse n'est pas seulement lubrique ; par endroits il devient immonde. Avec une licence de pensée, et une audace de style que permettaient seules les langues anciennes, il s'attarde à détailler les plus inavouables sentiments. Les Grecs, on le sait, furent toujours enclins à des monstruosités, que la finesse souvent un peu mièvre, la grâce innée, l'élégance, la beauté de

besoin de citer les poè
leurs hontes, ni les p
cachèrent si peu, il suffi
que Diogène de Laërte 1
que Zénon, sous ce ra
irréprochable... [1].

Si aux belles époques
temps de sa prospérité
la lèpre de Sodome et de
elle de semblables rava
qu'il en fut lorsqu'elle vi
la servitude. L'amour c
tellement dans les mœur
aux festins et aux veill
maintes fois et gravement
si ce genre d'affection ne
instincts charnels et à d
rales autrement délicats q
même qui ne se laissaie

1... παιδάριοις ἐχρῆτο σπανιως (li



s'intéressaient à de tels débats et nul ne s'en choquait. La littérature contemporaine, sous ce rapport, devait être fort instructive. Plusieurs passages de la *Luciade* ou des *Babyloniennes* auraient pu suffire à nous en convaincre ; le roman de Xénophon d'Éphèse nous en convainc encore mieux.

Je n'en veux pour preuve qu'un épisode pris au hasard dans ce livre... Habrocome fait, je ne sais plus où, la rencontre d'un jeune homme, Hyppotoon, qui ne tarde guère à le mettre au courant de ses aventures : Ce jeune homme a jadis rencontré, à l'école, un garçon d'une rare beauté, qu'il s'est pris à aimer tendrement. Après quelques mois de bonheur, les jours sombres sont venus. Un seigneur étranger, à son tour, s'est passionné pour le bel adolescent, et l'a emmené au loin à travers les mers. Affolé par la douleur, Hyppotoon s'est jeté à la poursuite de son rival. Toutefois il n'a recouvré l'objet de son amour, que pour le perdre bientôt, dans un naufrage, en le ramenant vers son pays. Depuis lors, inconsolable, il ne souhaite que de mourir..... Comme il termine sa navrante histoire, il sort une boucle de cheveux cachée sur son cœur ; ce sont les cheveux de l'enfant. Il les porte avec passion à ses lèvres et

N'est-il pas assez
l'ignominie s'afficha
l'influence des idées
pas encore beaucoup
païen ?

On a prétendu sans
tion de l'ouvrage était
ne pas dénoter une
Rien, à mon sens, n'es
admettant même que X
emprunté à des prédéc
de son conte, il n'est
chercher si loin les éc
s'inspirer. Iamblique ne
pas le plus grand nomb
la marche des événemen
come et Anthia rappelle
Rhodanès et Sinonis, c
récit comme dans l'autre
heurs venant fondre su

1. Xénoph. d'Éphèse. *Hab*

aussitôt après leur mariage. La similitude se poursuit jusque dans les principaux incidents de la fiction, jusque dans l'abus du merveilleux, des poisons qui endorment au lieu de tuer, des supplices auxquels on échappe par miracle : croix renversées par le vent, bûchers éteints par la crue d'un fleuve, bêtes féroces attendries devant les victimes qui leur sont jetées en pâture.

L'écrivain ne se sent pas à l'aise dans son sujet. Afin de le mener jusqu'au bout, il se voit obligé de multiplier les péripéties extraordinaires, de mettre sans cesse en jeu de nouveaux ressorts dramatiques. Rarement il décrit, rarement il laisse à ses personnages le temps de parler, rarement il nous ouvre leur cœur. Il s'imagine qu'il ne peut mieux nous intéresser qu'en faisant passer sous nos yeux une infinie variété de fresques, et ne prend pas la peine de finir ses larges esquisses. Ce sont là des procédés rudimentaires, ceux dont se servait Antoine Diogène.

Mille petits détails font voir combien Xénophon d'Éphèse a peu d'expérience. Ici ce sont les maîtres d'Anthia, qui, voulant la séduire, ne prennent même pas la précaution de la séparer d'Habrocome et les jettent tous deux dans le même cachot ; là,

c'est un amoureux qui vient naïvement se confier au mari de sa maîtresse. J'en passe et des meilleurs. Il ne faut point être difficile, en vérité, pour trouver bien savantes les inventions d'un romancier qui a recours à de pareils stratagèmes pour se tirer d'embarras... Puis, d'un bout à l'autre, le plan de son livre est défectueux. Il a en effet le tort de constamment séparer son héros et son héroïne, et ce dédoublement, ce parallélisme d'intrigue finit par énerver l'attention du lecteur.

Mais je m'aperçois que j'ai longuement insisté sur les défauts d'*Habrocome et d'Anthia* et me suis tu jusqu'ici sur ses mérites. Heureusement que mon oubli est aisé à réparer. Un mot exprimera tout le bien que j'en pense : cet ouvrage n'est pas très ennuyeux. Villemain le trouvait même aussi agréable, et, pour le fond des aventures, au moins aussi neuf que beaucoup de romans modernes. Villemain avait raison, sans aucun doute. Il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire.

II

La vie d'Achille Tatios n'est guère mieux connue que celle de Xénophon d'Éphèse. Suidas, dans son *Lexique*, dit seulement que cet auteur était né à Alexandrie et que, sur le tard, il aurait embrassé le christianisme et serait devenu évêque. Mais on peut suspecter son témoignage. Lorsque le grammairien parle de l'épiscopat d'Achille Tatios, il est probable qu'il le confond avec Héliodore. Son erreur serait du reste fort excusable, car les fables des deux romanciers offrent beaucoup de traits communs. Leurs analogies sont même si frappantes que l'une doit certainement être imitée de l'autre. Parce que l'on préfère en général l'histoire de *Leucippe et Clitophon* à celle de *Théagène et Chariclée*, d'aucuns pensent que celle-ci a dû précéder celle-là. Je serais plutôt tenté d'admettre le contraire. Le grand défaut d'Achille Tatios ce sont les peintures choquantes, les idées obscènes, dans lesquelles il s'est tant complu. Ce défaut date son livre. Il atteste qu'à l'époque où ce livre fut composé, l'Évangile n'avait pas encore répandu les enseignements

qui, au temps d'Héliodore, déjà commençaient à porter leurs fruits.

Quoi qu'il en soit, le roman de *Leucippe et Clitophon* est certainement très supérieur à ceux que nous venons de parcourir. D'abord, il est mieux écrit. Le style n'est pas exempt de quelque prétention peut-être, et aussi de quelques longueurs. Ce sont ses côtés d'ombre. Il en a de lumineux. On l'a dit très bien, « à travers ses grâces fardées, brille un visible reflet de l'élégance antique ». Puis la narration est plus simple. Achille Tatios n'a pas aussi souvent recours à des moyens extraordinaires pour nous émouvoir. Il veut et il sait presque toujours rester vraisemblable. Dans son ouvrage, la marche des événements semble naturelle : les divers incidents sont tirés de la matière même du récit, de sorte qu'au lieu de se succéder simplement, comme plaqués les uns après les autres, ils se préparent, ils s'enchaînent et se rattachent sans effort à l'action principale. Enfin, ses personnages sont plus intéressants, parce qu'ils sont plus humains. Un exemple le montrera. Clitophon, qui aime Leucippe, qui l'aime à la folie, apprend tout à coup qu'elle est morte. Il la pleure six longs mois. Cependant, comme la violence de sa douleur finit par s'adoucir,

il s'aperçoit de la tendresse que lui témoigne une jeune femme du nom de Melitta. Melitta est fort belle; de plus elle est fort riche. C'en est assez pour décider Clitophon à l'épouser. Il se résout donc à faire un beau mariage, puisque le Destin ne lui permet point de faire un mariage d'amour... Ceci est très logique, bien que cette façon de calculer cadre assez mal avec les grands et nobles sentiments, plus ou moins conventionnels, qui jusqu'alors avaient seuls paru dignes d'être célébrés dans les romans. Il faut quelque temps aux romanciers comme aux philosophes, pour découvrir que l'homme n'est pas créé tout d'une pièce. Dans l'ordre moral, de même que dans l'ordre physique, la nature n'offre rien d'absolu. Concevoir une individualité, ce n'est pas former une figure d'un élément unique, c'est la composer d'éléments disparates, harmonieusement mélangés. Achille Tatios l'a compris et il faut le louer d'avoir su le comprendre. Clitophon serait moins attachant avec des vertus surhumaines, qu'il ne l'est avec ses défaillances. Comment ne serait-on pas touché, lorsqu'on le voit, malgré les prières de Melitta, reculer de jour en jour l'heure des noces, parce qu'il espère encore, contre tout espoir, revoir celle qu'il aime? Comment surtout ne serait-

on pas ému lorsqu'il la retrouve enfin, et qu'aussitôt, oubliant tous ses intérêts, il fuit sa nouvelle maîtresse, pour se jeter dans les bras de Leucippe ? La raison seule le tenait à l'une, le cœur le tenait à l'autre. Et quand, chez lui, le cœur l'emporte sur la raison, ce triomphe nous passionne, car nous nous sommes intéressés au combat qui l'a précédé, à ce conflit entre les deux impulsions contraires, qui est, pour chacun de nous, une lutte de tout instant.

Si on les considère de près, les caractères du livre d'Achille Tatios ne sont pas absolument nouveaux. Ce sont les caractères de la comédie grecque de mœurs. Ces parents durs, impérieux, égoïstes, ce fils de famille sensuel, mais honnête au fond et capable de passion et d'enthousiasme, cette jeune fille fidèle et aimante, ne les reconnaissons-nous pas pour des types que Ménandre, Philémon et Diphile s'étaient plu maintes fois à esquisser? Le romancier lui-même, avoue indirectement s'être formé à leur école[1]. Il n'avait pas besoin de le dire pour que l'on reconnût que son livre est fait à l'image de leurs pièces. L'intrigue, plus compliquée sans doute, est analogue dans

1. Cf. Ach. Tatios, *Leucippe et Clitophon*. Préface.

ses grandes lignes : ici encore des histoires de brigands et de pirates, des scènes d'enlèvement, et, pour finir, une reconnaissance qui arrange toutes choses et amène le dénouement espéré.

Achille Tatios n'a pas seulement emprunté aux poètes comiques des silhouettes et un thème ; il a retrouvé un peu de leur grâce, un peu de leur enjouement. Quelques pages de son récit sont assez amusantes. En voici une prise au hasard. Leucippe se promène un matin dans son jardin avec une de ses servantes. Clitophon l'observe avec amour, caché derrière un massif. Il est encore timide, car il l'a rencontrée pour la première fois peu de jours auparavant. C'est au renouveau. Les bourgeons viennent de s'ouvrir et les abeilles butinent sur les fleurs. Or, une de ces abeilles, troublée dans son travail, pique au bras la servante de Leucippe. La jeune fille accourt et se met à sucer la petite blessure de sa compagne pour en tirer le venin. Clitophon a tout vu. « Il frissonnait en son âme, dit un vieux traducteur d'Achille Tatios, les yeux remplis de convoitise. » Une idée géniale lui traverse l'esprit. Bondissant tout à coup hors du massif, il pousse des cris de douleur et avec de grands gestes et une

expression de souffrance horrible, il cherche à faire croire qu'il vient, lui aussi, d'avoir été piqué par un vilain insecte, juste sur la bouche. Leucippe, qui ne pense à mal, donne dans le piège le plus naïvement du monde. « Alors, poursuit le conteur, comme elle approchait les lèvres de celles de son amant, celui-ci lui déroba force baisers qui lui semblaient très doux, tellement qu'il en était pâmé d'aise, tant il y trouvait de délices.[1] »

Les épisodes spirituels ne sont pas rares dans le livre d'Achille Tatios ; les mots plaisants y abondent. C'est surtout aux dépens de la femme que le romancier a exercé sa verve. Ceci me semble un nouvel indice du temps où il parut, car la société païenne ne respectait point la femme. Il appartenait au Christianisme de l'ennoblir, de l'exalter, parce qu'il devait voir en elle un puissant instrument de civilisation, le plus puissant de tous peut-être. Là en effet où la femme est esclave, on sait que l'homme avili par la facilité des plaisirs, se dégrade bien vite et s'épuise. Là, au contraire, où la femme a le droit de se défendre contre les séductions, où elle a non seulement la conscience de ce

1. Ach. Tatios, *Leucippe et Clitophon*, liv. II, c. vii.

droit, mais la faculté de l'exercer, là, en un mot, où elle est l'égale de l'homme, les races sont plus fortes, parce qu'il y a plus de dignité dans les mœurs. Ce fut un grand malheur pour les Hellènes de méconnaître cette vérité. Ils permirent uniquement aux courtisanes d'avoir quelque instruction, d'exercer leur esprit en dehors du cercle des occupations domestiques, de parler, d'agir, de vouloir. Aussi l'épouse condamnée à végéter dans la servitude, envia-t-elle le sort des Aspasie et des Phryné. Et quand elle commença enfin à s'affranchir du joug de son maître, cette liberté — qui ne lui avait pas été octroyée à la suite d'une évolution rationnelle, mais qu'elle avait usurpée peu à peu, dans le relâchement des principes et des coutumes — cette liberté, ou pour mieux dire, cette licence, elle n'en usa pas pour mener elle-même la vie d'une courtisane. Sans doute, s'il est vrai qu'il faut étudier l'histoire de la femme dans les romans, on pourrait croire en lisant les romans contemporains, que la femme grecque avait conservé encore un semblant de vertu aux temps de la décadence. Mais je l'ai déjà montré : les héroïnes de ces contes sont des figures artificielles, des êtres de pure fantaisie, imaginés pour les besoins de la narra-

tion. Dans le livre d'Achille Tatios, la femme du siècle, ce n'est pas Leucippe, c'est Melitta, Melitta qui n'a aucune pudeur, aucune retenue. Faut-il s'étonner dès lors si elle inspire tout autre chose que de la vénération ?

Le conteur fait dialoguer presque au début de son livre, Clitophon, et un ami de Clitophon, un jeune homme du nom de Clinias. Clinias vient d'apprendre que Clitophon est épris de Leucippe, et il accourt afin de le raisonner et de le détourner de ce qu'il considère comme une faute ridicule. C'est toujours une « espèce d'infortune », dit-il, que d'avoir une femme, car toutes les femmes sont haïssables. Assurément, il n'a pas lui-même à se plaindre d'elles, ayant eu le bon esprit de ne jamais les fréquenter, et de savoir préférer, suivant le mot du vieux poète,

Un beau varlet à la plus belle dame.

Mais il a profité de l'expérience des autres et cette expérience lui a suffi. « Aucune femme n'est vertueuse, dit-il, — celles qui paraissent l'être sont simplement celles qui savent le mieux dissimuler leurs instincts par honte ou par tactique. » Elles se servent de cette ruse pour prendre les naïfs dans leurs filets ; et les malheureux ne savent que trop



tard ce qu'il leur en coûte. « Une maîtresse est toujours à craindre : elle est dangereuse quand elle hait, elle est fatale quand elle aime. » Clinias l'affirme, et il ne se contente pas de l'affirmer, il le démontre. A l'appui de sa thèse, il invoque de nombreux arguments et de nombreux exemples tirés de la mythologie et de l'histoire, et il attribue à Zeus une parole que le traducteur d'Achille Tatios a rendue un peu lourdement en cette strophe :

« Pour le prix de ce feu que d'une main funeste
Prométhée enleva des cieux,
Sur terre j'épandrai cette maudite peste
Et ce venin pernicieux,
Où notre esprit cherchant des douceurs et des charmes
Trouve, dans le malheur, le secret de ses larmes ! »

Cette « maudite peste » auxquels les dieux condamnent les hommes en punition de leur orgueil, on le devine, c'est l'amour. « Celui que l'amour réduit à prendre une femme, dit Clinias, ne me semble pas moins malheureux que celui qui dans une bataille est contraint de se laisser choir sur la pointe de son épée... » Le mot est cruel. Clitophon devrait le relever aussitôt. Que dit-il donc pour se défendre, pour défendre la femme en général et sa fiancée en particulier ? — Rien ou presque rien. Il semble même très humilié de la

montrer en d'autres
pensée que lui suggè
amoureux : « Il n'est p
il, quelque grande qu'
n'adoucisse; c'est do
s'attriste, puisque toute
fin, quand même elle
Ailleurs il constate que
amants se tiennent des
liaison, car ils savent b
se disent, pour ce qu'ils
parler tant ils ont l'espri
aiment. » A chaque pag
des réflexions de ce ge
boutades, tantôt réflexio
en proverbe.

Le romancier qui se pi
se pique également d'ér
volontiers. Au milieu d'un
ou de l'analyse d'un sentim

1. Ach. Tatios, *Leucippe et Clito.*

coup une parenthèse pour nous parler du mariage des plantes, de celui des eaux à travers l'océan, des mystérieuses amours de l'aimant pour le fer, de la vipère pour la lamproie ; — ou bien pour nous conter comment l'on pêche l'or dans un marais de la Libye, et comme l'on chasse l'hippopotame sur les bords du Nil. En vrai rhéteur enfin il tire vanité de son éloquence. Dans le but même de la faire briller tout à son aise, il termine son histoire sur un procès, et, trouvant ainsi l'occasion de plaider à tour de rôle la cause des deux adversaires, il débite d'interminables harangues qui montrent que l'on n'a pas trop le droit de s'indigner si, dans ce temps-là comme du nôtre, les juges venaient parfois à s'endormir aux tribunaux.

Il paraît que Léon le philosophe fit, un jour, un madrigal pour recommander le roman d'Achille Tatios aux amis des bonnes mœurs. Ce jour-là il devait être un peu distrait. *Leucippe et Clitophon* n'est pas un ouvrage que tout le monde peut lire, mais c'est un ouvrage que doivent lire les penseurs, parce qu'il n'en est guère de plus curieux comme synthèse d'une littérature, et comme synthèse d'une époque.

CHAPITRE IV

LONGOS

De tous les romans grecs, le plus célèbre sans aucun doute est celui des *Amours Pastorales de Daphnis et Chloé*. Depuis qu'Amyot l'a si joliment traduit dans notre langue, nous avons pris l'habitude de le considérer presque comme une œuvre nationale. La version récente de P.-L. Courrier l'a rendu, chez nous, plus populaire encore. Maintenant, pas une année ne se passe, sans qu'il en paraisse quelque édition nouvelle. Chacun a lu ce petit conte, et chacun l'a lu avec plaisir.

On ne sait rien, malheureusement, au sujet de son auteur. Le nom de Longos, sous lequel on le désigne, a même été contesté par les sceptiques. Les divers manuscrits connus sont en effet anonymes. Celui du Mont-Cassin porte simplement pour titre ΛΕΣΒΙΑΚΩΝ ΛΟΓΟΙ Δ. Fabricius suppose qu'un copiste maladroit aura mis ΛΟΓΓΟΥ à la place de ΛΟΓΟΙ.

L'hypothèse est ingénieuse ; elle vaut ce que valent les hypothèses de ce genre.

Quant à l'époque qui vit naître ce sophiste, — Longos ou un autre, — on ne la connaît pas davantage. D'interminables controverses ont été engagées sur ce point, mais n'ont guère servi à résoudre la question. Les érudits sont parvenus, il est vrai, à fixer les deux dates extrêmes entre lesquelles le conte de *Daphnis et Chloé* a pu être composé, mais ces dates extrêmes embrassent un espace de sept siècles, ce qui est beaucoup. Un seul fait me paraît incontestable : c'est que ce livre a dû précéder, je ne dis pas l'introduction, mais le triomphe du christianisme dans l'Empire. Il apparaît en effet comme un roman tout païen et peut-être comme le plus païen de tous les romans grecs. Malgré ses dehors trompeurs, il nous révèle mieux qu'aucun autre l'état des idées, des sentiments, des mœurs au moment où la révolution imminente se préparait. Les voluptueux de la décadence mouraient au milieu d'une orgie, en se couronnant de roses. La société antique est morte de même. Elle lisait les *Pastorales* pour se griser d'un parfum de fleurs.

I

A quoi bon rappeler le sujet de ce joli conte ? Elle est d'une vérité de chaque jour, d'une vérité éternelle, l'histoire de Daphnis et de Chloé, de ces enfants qui s'aiment parce qu'ils sont jeunes et beaux l'un et l'autre, et qui s'aiment naïvement parce que l'un et l'autre ont la candeur du premier âge. Voilà le drame. Il exige peu de personnages et comporte peu de péripéties. Il se passe tout entier dans deux cœurs. Des sourires, des caresses, des discours joyeux, quelques larmes vite essuyées, quelques angoisses vite dissipées, il n'y a pas autre chose dans le récit de Longos : peut-être est-ce précisément ce qui en fait le mérite.

En somme, c'est moins un roman qu'une idylle, et l'écrivain emprunte plus aux poètes qu'à ses devanciers. Il tire peu profit des inventions dramatiques dont ceux-ci avaient tant usé et abusé. Si, par concession à la coutume, il parle encore d'enlèvements, de reconnaissances, de combats et de pirates, ce n'est plus que dans quelques épisodes secondaires, d'ailleurs les plus faibles du livre.

Avant lui, il semblait nécessaire d'imaginer des héros exceptionnels, des situations invraisemblables. Longos trouve un autre moyen pour émouvoir le lecteur : il peint des hommes et chante la nature.

Souvent il le fait avec succès. Bien des traits finement observés témoignent chez lui d'une certaine expérience des hommes et des choses. Dans son roman défilent des bergers, des bouviers, des laboureurs, des vignerons, des jardiniers, des nobles citadins, des matelots et des soldats. Et chacun apparaît avec un caractère conforme à ce qu'il doit être et tient un langage en harmonie avec son genre d'existence. Le berger est paisible, le bouvier brutal. le soldat maraude, le vendangeur gouaille, et le jardinier aime ses fleurs jusqu'à pleurer de les voir mourir. Longos a certainement fréquenté ce monde de la campagne qu'il met en scène. Sans exagérer sa grossièreté, sans trop la dissimuler non plus, il a tracé du paysan un portrait si exact qu'on le reconnaît même aujourd'hui. Ce paysan n'est point parfait, — qui peut se vanter de l'être? Les temps sont durs; il n'a d'argent que le peu qu'il gagne au prix de bien grands labeurs; aussi est-il juste qu'il en soit un peu avare, et nous ne sommes

pas surpris de voir ce prétendu éconduit gémir surtout « d'avoir perdu pour néant les beaux fromages gras » donnés à la jeune fille. Superstitieux comme tous les simples, et défiant comme tous les faibles, il hésite longtemps avant de ne rien entreprendre; mais une fois qu'il s'arrête à une résolution, il s'y obstine, malgré tout, pareil à ce bon Dryas qu'aucun argument ne peut convaincre lorsqu'il s'agit de donner Chloé en mariage. Pour arriver à ses fins un mensonge lui coûte peu, et encore moins une ruse... Dorcon se revêt d'une peau de loup, dans le but d'effrayer la bergère, et de profiter de son trouble pour lui faire violence; Daphnis réussit par mille artifices à se rapprocher d'elle, quand l'hiver la tient enfermée à la maison. Au demeurant, c'est le meilleur homme du monde, probe, intègre, ému par toutes les misères, et qui prend soin, lui, pauvre et déshérité, des enfants que le riche seigneur abandonne.

Longos est un observateur, il est aussi un psychologue. Lorsqu'il s'arrête à étudier les habitudes, les goûts, les occupations de ses héros, il ne néglige point pour cela de pénétrer dans leur âme et de nous en découvrir les secrets. Sans doute la passion qu'il célèbre est en général assez superficielle; c'est un

amour plus charnel que touchant, une sensation plutôt qu'un sentiment. Mais enfin, il faut louer l'écrivain de l'habileté persévérante avec laquelle il analyse cette passion; il suit ses progrès, ses phases successives, sans brusquer aucune transition et sans être monotone. Je crois qu'il serait oiseux, du reste, d'insister sur ce mérite, auquel on a rendu pleine justice. Aussi ne multiplierai-je point les citations pour le faire ressortir. Il me suffira de rappeler un court passage, non qu'il soit meilleur que tant d'autres, mais parce qu'il est peut-être moins connu. Il appartient, en effet, à un fragment qui manquait à l'exemplaire qu'Amyot avait sous les yeux, et qui a seulement été retrouvé au milieu de ce siècle, dans le manuscrit découvert par hasard à l'abbaye de Florence. Voici de quelle manière le conteur exprime les premières émotions, les premières douleurs, les premières inquiétudes de Chloé, quand son cœur commence à vibrer d'amour :

« Ce qu'elle éprouvait alors, écrit-il[1], elle n'eût su dire ce que c'était, simple fille élevée sous un toit rustique. Elle était oppressée. Malgré elle, souvent ses yeux s'emplissaient

1. Longos, *Daphnis et Chloé*, liv. I, ch. XIV; trad. Courrier.

de larmes. Elle passait les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver de sommeil ; elle n'avait plus souci de son troupeau ; puis elle riait, puis elle pleurait ; elle s'endormait et aussitôt se réveillait en sursaut, elle pâlissait et au même instant sa face se colorait de rouge. La génisse piquée du taon n'est pas plus follement agitée. De fois à autre elle tombait en une sorte de rêverie et toute seulette discourait ainsi : « A cette « heure je suis malade et ne sais quel est « mon mal, je souffre et n'ai point de blessure, « je m'afflige et n'ai perdu pas une de mes « brebis, je brûle et suis assise sous une « ombre épaisse... Bien souvent les buissons « m'ont ensanglantée et je n'ai point pleuré, « des abeilles m'ont piquée et je n'en ai point « perdu le manger. — Il faut donc que ce qui « m'atteint au cœur cette fois soit plus poi- « gnant que tout cela... De vrai Daphnis est « beau, mais il ne l'est pas seul. Ses joues « sont vermeilles, mais aussi les fleurs ; il « chante, mais aussi font les oiseaux et leur « voix n'est rien pour moi. Ah ! que ne suis- « je sa flûte pour toucher ses lèvres, que ne « suis-je son petit chevreau pour qu'il me « prenne dans ses bras !... » Ainsi disait et soupirait la dolente jouvencelle cherchant en

soi-même que c'était d'amour, dont elle sentait les feux si n'en pouvait trouver le nom... »

Mais le conteur n'observe jamais les individus isolément. Il ne les sépare point de leur milieu. Longos, qui excelle dans l'art d'encadrer ses personnages, ne se contente pas de les faire vivre, il fait vivre tout ce qui les entoure. De là l'unité et l'harmonie de son œuvre. Il a voulu que son roman tout de volupté se déroulât dans le pays le plus voluptueux du monde. Il a choisi Lesbos et ne pouvait mieux choisir. Avec ses riantes falaises, ses vallons boisés, ses coteaux chargés de vignes, ses vergers et ses jardins, Lesbos, qui joignait à une âme grecque les splendeurs de la magie orientale, Lesbos la patrie d'Arion et de Sapho, la terre classique de la poésie et de l'amour, n'était-elle pas bien faite pour servir de décor à une amoureuse et poétique fiction?

Peu avant de mourir, Gœthe, dans un entretien qu'il eut avec son fidèle disciple Eckermann, voulut une fois encore dire son admiration pour *Daphnis et Chloé* qu'il avait souvent lu et souvent songé à traduire. Ce qui le ravissait surtout dans cette idylle,

c'était précisément « le paysage ». Il le trouvait dessiné « à la perfection », « tout à fait dans le style du Poussin ». Ce ciel sans nuage, cette mer sans ride, les mille senteurs, les mille harmonies qui s'élevaient de ce sol baigné de chaleur et de lumière, lui faisaient éprouver les sensations les plus fortes, les plus délicieuses qu'il eût connues de sa vie. « Malheureusement, ajoutait-il, dans les temps tristes où nous vivons, il est impossible de garder l'impression que laisse ce livre..., il faudrait le relire au moins chaque année pour se renouveler cette impression dans toute sa fraîcheur. »

Peut-être y a-t-il un peu d'excès dans l'enthousiasme de Gœthe. Comme le dit Sainte-Beuve, on sent que le noble vieillard, resté Grec et redevenu enfant, traitait cette production du déclin comme un dernier-né qu'on gâte et qu'on favorise. Mais il ne se trompait certes pas quand il saluait dans Longos un poète, un artiste qui a connu la nature, qui l'a comprise et aimée. Point n'est besoin pour le prouver de reproduire de longues pages. Quelques lignes le font assez sentir, celles-ci par exemple, où d'un mot est si bien traduite la renaissance de toutes choses à la saison nouvelle :

« Or était-il lors environ le commencement du printemps que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois et celles des prés. Aussi jà commençaient les abeilles à bourdonner, les oiseaux à rossignoler et les agneaux à sauteler. Les petits moutons bondissaient par les montagnes, les mouches à miel murmuraient par les prairies et les oiseaux faisaient résonner les buissons de leurs chants... »

Voici encore un autre fragment non moins gracieux par la finesse et la précision du trait :

« Là-dessus survint l'hiver qui fut âpre et dur. Incontinent la neige tombant en grande abondance couvrit les chemins et enferma les laboureurs en leurs maisons. Les torrents impétueux tombaient aval du haut des montagnes, l'eau se gelait, les arbres semblaient morts et on ne voyait point la terre, sinon à l'entour des fontaines et des rivières... »

Ces petits tableaux sont charmants, — surtout dans la prose exquise du traducteur. Car la traduction fait un peu illusion sur la valeur de l'original. Il s'en faut de beaucoup que le sophiste ait la bonhomie, la franchise que lui prête Amyot. Le texte grec est extrêmement pénible à lire. Longos écrit

vent aussi des jeu
défigurent les plus
En somme, l'exp
moins sincère que
cier ne réussit pas
au lecteur son ém
spontanée sans dout
qu'il a le tort de vou
ne l'est guère et ne
vieillard se trahit pa
jeunesse qu'il se don
essaye de cacher se
épais pour les couvri
Cet effort pour
forme à la simplicit
moins la peine d'ê
caractéristique d'une
perait fort si l'on se
tous les écrits d'imagi
des croyances ou de
raines. Ceci n'est vrai
tives. Comme on l'a t

ce qui existait d'idées pour les Achéens, depuis la théogonie la plus haute jusqu'à l'art de l'ouvrier qui sur son enclume portative battait des feuilles d'or pour en revêtir les cornes du taureau consacré, tout ce que sentait, tout ce que savait, tout ce qu'inventait la Grèce au temps d'Homère, se trouve dans l'*Iliade*. Le récit de l'Aède est le résumé d'une civilisation. Les *Védas* ou la *Bible* offrent le même caractère. Mais ce caractère disparaît peu à peu à mesure que les littératures se compliquent, il s'efface parfois même complètement lorsque ces littératures sont devenues très vieilles et très savantes. Alors les écrivains, loin de s'attacher au fait actuel, usent volontiers de leur fantaisie, pour réagir contre la réalité. Les livres portent sans doute encore l'image de la société au milieu de laquelle ils ont paru, mais souvent c'est une image renversée, celle que donne la chambre obscure, et non celle que réfléchit le miroir : Lorsqu'une nation n'a plus de mœurs, elle goûte les belles dissertations de morale; lorsqu'elle jouit depuis trop longtemps des douceurs de la paix, elle entonne des hymnes de guerre; lorsqu'elle est épuisée par une vie fiévreuse et tout artificielle, elle chante des églogues...

II

Cependant il est curieux de remarquer que ces compositions factices n'ont de factice que l'apparence. Dès qu'on les examine de plus près, l'on ne s'y trompe pas. Non seulement mille petits détails, mais le fond même des œuvres, le sentiment qui les a inspirées et qui les domine, décèlent clairement des pastiches. Le conte de Longos, malgré les conventions et les emprunts, montre que le romancier n'en a pas moins appartenu au temps qui le vit naître, et qu'il a subi quand même cette domination fatale des choses à laquelle nul ne peut se soustraire.

Je voudrais le montrer par des exemples.

Le plus frappant peut-être est celui que l'on peut tirer du caractère de Daphnis.

Supposons que Longos fût vraiment venu à un autre âge, à cette première époque de la civilisation hellénique, en ces jours de puberté et de candeur où il cherche à se reporter par l'esprit. Comment eût-il représenté son pâtre? Ce pâtre eût été beau, n'en doutons point, car les Grecs de tous temps aimèrent la beauté; mais il eût été robuste

aussi, car les Grecs aimaient la force. Je m'imagine un colosse, aux larges épaules, aux chairs bronzées par le soleil, aux mains nerveuses, aux jarrets solides. Ses mœurs eussent été rudes comme sa personne. Nous l'aurions vu sans cesse chasser et guerroyer, passionné dans ses plaisirs jusqu'à la violence. Et le jour où l'amour serait entré dans son cœur, cet enfant de la solitude n'eût pas su trouver de longs discours pour séduire sa mie; mais l'emmenant dans quelque lieu bien écarté et la serrant contre sa poitrine, il lui eût fait ainsi comprendre ce que ses lèvres ne savaient dire.

Tout autre est le berger du sophiste, et l'on ne doit pas s'en étonner. Ceux qu'il était appelé à charmer, à intéresser, n'auraient pu s'élever jusqu'à une aussi large et puissante conception. Il fallait à ces pygmées des héros à leur taille. Assurément, ils aspiraient à reposer leurs regards sur des fronts ingénus et des tableaux champêtres. Mais encore fallait-il que la vision se fondît en quelque sorte dans la réalité et que le contraste entre le monde où ils vivaient et le monde imaginaire où ils devaient se transporter par le rêve, ne fût ni trop complet ni trop brusque. Par une de ces innombrables contradictions

r

d
la
la
la
et
ge
qu
le

gé
en

re

dis
en

ap
aj

que le terme de c
se trouve désorie
Les lecteurs des
ce livre, si le roma
leur portée, s'il n'
savoir, peut-être, e
œuvre une certaine
riger, d'atténuer la
tique.

Il a fait d'abord
berger, un berger p
les aventures d'un fil
été jugées dignes c
rencontre dans ce liv
n'est qu'à l'arrière-
mieux faire ressort
principaux personna
comme Chloé, du re
seigneurs qui l'ont e

et qui, à la fin du livre, le reconnaissent pour leur enfant. Quoiqu'il ait été élevé dans la condition assez humble des braves fermiers dont il est devenu le fils adoptif, il n'en garde pas moins cette « gentillesse » à laquelle on reconnaît du premier coup « qu'il n'est point issu de gens de village »... C'est, nous dit le conteur, « un garçonnet d'une beauté exquise », « petit de taille », « un peu chétif », et « n'ayant de barbe non plus qu'une fille »... « Ses yeux étincellent et reluisent ne plus ne moins qu'une belle pierre précieuse bien mise en œuvre et sa bouche est remparée de belles dents blanches comme ivoire. » Enfin « sa peau est si fine et si douce » que Chloé, plus d'une fois, le voyant se baigner, après l'avoir touché, se touche elle-même « doutant à part soi qui des deux a le corps plus délicat ».

Comment un aussi gentil amoureux ne courtiserait-il pas sa maîtresse avec grâce ? S'il ne lui dédie point de vers, — tout le monde n'est pas poète, — il lui adresse de petits discours, d'une afféterie, d'une mignardise charmante. « — Chloé, ma mie, dit-il en offrant une pomme à la bergère, le beau temps a produit ce beau fruit, un bel arbre l'a nourri, le beau soleil l'a mûri et la bonne fortune l'a contregardé pour toi. J'eusse été bien

...ble que toutes
Nous sommes Pa
pareils, car il ét
vrier[1]. »

Le galant arriv
Chloé, et l'entretie

« — Je suis ici v
dit-il... Comment s
prie qu'il te souvien

— Il m'en souvie
fille, il m'en souvien
je t'ai jurées dans la
retrouverons encore
fondue.

— Mais elle est bien
reux, et j'ai grand'peu
moi-même avant elle.

— Ne te soucie, Da
chaud.

1. Longus, D...

— Plût aux Dieux, Chloé, qu'il fût aussi chaud que le feu que je sens en mon cœur[1] ! »

Les bergers d'Honoré d'Urfé ou de Fontenelle ne désavoueraient pas le langage de ce berger-ci ; ils ne désavoueraient pas non plus ses manières. Par hérédité, sans doute, ce fils de famille, égaré dans les champs, connaît d'instinct toutes les règles de la bonne compagnie et, bien qu'il n'ait pas lu l'*Art d'aimer*, n'ignore aucun précepte d'Ovide. Pendant qu'il montre à Chloé à jouer de la flûte, « dès qu'elle commence à souffler dedans, il la lui ôte des mains pour toucher de la langue et des lèvres là où elle a touché des siennes, et fait semblant de lui vouloir enseigner où elle a failli, pour avoir occasion de la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que quittait sa bouche. » Chez lui c'est une coutume. Une autre fois, « encore qu'il ait grand soif », nous le voyons, lorsqu'il dîne auprès de Chloé à la table de Dryas, offrir d'abord sa tasse à la jeune fille pour qu'elle en boive la moitié, puis boire lui-même le reste, « lentement, à longue haleine, pour en avoir tant plus de plaisir ».

Ces raffinements d'urbanité font songer au moyen âge. Plus d'une page de Longos pour-

1. Longos, *Daphnis et Chloé*, liv. III, chap. x.

raient avoir été écrites par quelque trouvère du romancero français. Il semblerait qu'en fait de courtoisie nos aïeux se soient formés à l'école des Daphnis. Lisez Joinville, lisez Froissard. Voyez comment ces paladins occupaient leurs loisirs derrière les fossés et les remparts crénelés de leurs donjons. Écoutez comment ils devisaient avec leurs dames. Quelle rhétorique fleurie, quel esprit ingénieux, quelle gracieuse mollesse ! Malgré la différence des temps, des climats et des races, il y a encore là un écho de la décadence grecque et latine.

C'est que la société moderne ne s'est point constituée, indépendamment, à côté des ruines de l'ancienne; elle s'est formée sur ces ruines, et les vestiges, les débris des civilisations mortes se sont mêlés aux éléments nouveaux. Le moyen âge a médité les vieux philosophes dont il a tiré la scolastique; il a connu les vieux historiens, les vieux poètes dont il a pillé les écrits afin d'y trouver des sujets pour ses fictions. Il subissait ainsi l'influence intellectuelle de l'Antiquité, et le *Roman de la Rose*, œuvre d'une littérature naissante, pourrait appartenir au déclin d'une littérature. Il subissait également son influence morale. Cependant, si nos chevaliers

d'autrefois, sous certains rapports, étaient fort peu naïfs, ils n'en étaient pas moins jeunes et vigoureux; s'ils parlaient bien, ils se battaient de même. Ils savaient se faire admirer de celles qu'ils aimaient, parce qu'ils faisaient naître en elles la confiance qu'inspire la force et le respect qu'inspire le courage.

Daphnis, cet enfant sans énergie, sans caractère, n'est pour Chloé qu'un jouet dont elle s'amuse. Elle veille sur lui, comme une mère veille sur son fils. Elle tremble sans cesse pour sa vie, elle le ramasse quand il tombe, elle le soigne quand il est blessé ; elle lui lave le corps, elle lui peigne les cheveux ; elle lui donne à manger quand il a faim, à boire quand il a soif ; elle essuie ses larmes quand il pleure. Et il pleure souvent, presque sans cesse, de joie ou de chagrin, de souffrance ou de crainte.

Quelques traits donneront l'idée de sa lâcheté.

Des corsaires débarquent à l'improviste, près de l'endroit où il surveille son troupeau. Daphnis les aperçoit. Glacé de peur, il n'essaye ni de fuir, ni de se défendre; mais, inerte, se laisse emmener sans résistance, « ne sachant que faire, dit le romancier, sinon fondre en larmes et appeler Chloé à haute voix,

tant qu'il peut crier... »[1]. A peu de temps de là, pareil malheur arrive également à la jeune fille. Daphnis se trouve non loin d'elle. Mais, mieux avisé cette fois que la première, il réussit à se mettre en sûreté. Sans s'inquiéter de ce que sa compagne peut devenir, il attend que tout bruit soit apaisé et que la malheureuse soit déjà emmenée au loin, avant d'oser se montrer de nouveau. Il s'est tu jusqu'alors afin de ne pas trahir sa présence; maintenant qu'il n'a plus rien à risquer, il se met à gémir de toutes ses forces. Et Longos ajoute, dans le but de nous toucher davantage, que « le pauvre garçon fut si saisi de tristesse, qu'après avoir bien pleuré, il s'endormit fort serré[2] »... Un autre jour encore[3], un bouvier du voisinage, épris de Chloé, vient, aidé de quelques rustres, enlever la bergère. Daphnis est aussitôt instruit de l'aventure par un témoin. En apprenant la nouvelle peu s'en faut qu' « il ne sorte de sens », ne pouvant supporter un semblable outrage. Il perd même la raison, au point qu'oubliant de châtier son rival, il se retire dans le verger afin d'y soupirer à son aise. Heureusement qu'un de ses

1. LONGOS, *Daphnis et Chloé*, liv. I, chap. XXVIII. — 2. *Ibid.*, liv. II, chap. XXIV. — 3. *Ibid.*, liv. IV, chap. XXVII.



amis fait ce qu'il aurait dû faire. Prenant avec lui quelques compagnons solides, il se jette sur la piste du bouvier, le surprend au moment où il vient de franchir la porte de sa cabane, délivre la jeune fille, et administre au ravisseur et à ses complices une correction en règle.

Ainsi il n'est point d'instinct, point de tendresse, point d'humiliation qui puisse arracher cet efféminé à sa torpeur. On doit peu s'attendre à ce que le sentiment du devoir ait plus d'effet sur lui.

Tout à coup une troupe d'ennemis fait irruption sur le territoire de Mitylène. Les hostilités éclatent, comme souvent chez les Anciens, sans déclaration préalable. Personne ne s'attend à la guerre. Les laboureurs travaillent leurs terres, les vignerons font la vendange. Or Daphnis cueille des feuilles, à la lisière d'un bois, pour nourrir ses chevreaux. quand il entend les cris insolents des agresseurs, les cris désespérés des victimes. Il pourrait se joindre aux paysans qui, dans la plaine, se défendent de leur mieux : — bien entendu, il n'y songe pas: il ne songe pas davantage à courir vers la ville annoncer le danger et permettre d'organiser la résistance. Pâle, tremblant, éperdu, il se précipite vers

un vieux chêne dont le tronc est évidé, il se blottit dans ce creux et il y reste jusqu'à ce que les soldats, las de combattre et de piller, aient repris la route de la frontière. Alors, « environ le soleil couchant », poursuit le conteur, « Daphnis sortit de sa cachette, et, ayant ramassé la ramée qu'il avait coupée, s'en retourna au village,... puis mangea un peu et s'en alla coucher »[1].

La phrase est digne de Tacite. J'avoue même que Longos ici me paraît supérieur au grand génie qui a si bien connu le secret de caractériser d'un mot un homme ou une situation. Car Tacite fait des réquisitoires; c'est un orateur d'une éloquence formidable, mais c'est un orateur. Longos, dans les lignes que je viens de citer, ne juge pas son héros et serait plutôt disposé à le louer qu'à le flétrir. Le trait n'en est que plus frappant parce que l'écrivain ne s'est point rendu compte de sa portée et que, sans le savoir, par un détail insignifiant en lui-même, il a peint non seulement son personnage, mais tout son siècle.

1. Longos, *Daphnis et Chloé,* liv. II, chap. xx.

III

Ce qui constitue une société, c'est une communauté d'intérêts, et par suite aucune société ne peut subsister du jour où ceux qui la composent ne se résignent plus à jamais mettre leurs intérêts personnels au-dessous des intérêts généraux. Le roman de Longos montre précisément que l'égoïsme a ruiné la société antique, en brisant les liens qui unissaient ses membres.

Par la conduite de Daphnis nous venons de voir que, chez eux, la notion même de patrie avait fini par disparaître. Or, la notion de patrie n'est que l'extension de la notion de famille. On sait comment la famille a partout été la forme primitive de l'association politique, comment plus tard, avec le progrès de la civilisation, les familles du même sang se sont groupées pour former une tribu, et comment, plus tard encore, les tribus de même race se sont unies pour créer un État. Sans doute, dans un peuple dégénéré, le sentiment de famille survit un peu au sentiment patriotique, puisqu'il s'est éveillé bien avant lui, et qu'il naît de relations plus étroites,

d'une plus grande similitude d'idées, de goûts et de besoins. Toutefois il ne faut pas oublier qu'en somme, ce ne sont point deux sentiments distincts, mais un seul sentiment, qui s'appelle le dévouement. Lorsqu'un homme ne sait plus se sacrifier pour ses concitoyens, bientôt il ne saura plus se sacrifier pour ses proches.

Les *Pastorales* mettent en scène les parents de Daphnis et les parents de Chloé. Seulement nous ne les voyons qu'à la dernière page du livre, car les uns et les autres, je l'ai dit, se sont séparés de leurs enfants, les ont exposés dès qu'ils sont venus au monde, afin de se dispenser du soin de les élever. Inutile de constater que personne — le romancier pas plus qu'aucun autre — ne les tient pour cela en moins d'estime. Longos leur réserve, au contraire, le bonheur, bien mérité assurément, de retrouver par hasard les uns leur fils, les autres leur fille, juste au moment où, sans oser espérer ce bonheur, ils ne peuvent que le souhaiter. Aussi, loin d'éprouver aucun remords de l'infanticide qu'ils ont voulu commettre, ils n'ont qu'à se réjouir d'avoir conduit si habilement leurs affaires :

« Je me trouvais, dit le père de Chloé, quand il vient à la reconnaître, je me trouvais il y a

quelque temps avec peu de biens, pour ce que j'avais dépensé les miens à faire jouer des jeux publiques... et lors que cette perte m'advint, il me naquit une fille, laquelle je ne voulus point nourrir en la pauvreté où j'étais... Depuis les biens, me sont venus par chaque jour en grande affluence. »

Le père de Daphnis est plus cynique encore. Il raconte ceci :

« Je fus marié bien jeune, et après quelque temps devins père bien heureux, comme il me semblait pour lors. Ma femme me donna trois enfants. Je pensais en avoir assez de ces trois, et fis exposer le quatrième avec des joyaux que je lui baillais, non pas en intention de le retrouver et de jamais le reconnaître, mais afin que celui qui le trouverait eût de quoi l'ensevelir. Toutefois fortune en avait autrement disposé, car mon fils aîné et ma fille moururent tous deux d'une même maladie et en un même jour; et toi, mon fils, par la bonne providence des dieux es échappé, à cette fin que nous eussions plus de support en notre vieillesse. »

Chaque phrase de ce discours n'est-elle pas d'une naïveté d'égoïsme qui est sublime!

Je sais que la coutume d'exposer, de tuer parfois les nouveaux-nés, fut de tous temps

assez répandue chez les Grecs. La morale païenne autorisait ou tolérait de semblables barbaries. Il faut remarquer cependant qu'à l'origine cet usage n'avait pas été établi au profit des parents, mais au profit de la cité. La République ne voulait pas prendre à sa charge des êtres maladifs dont elle ne pouvait plus tard attendre aucun service; elle faisait donc disparaître les enfants mal constitués, les enfants infirmes, et rien que ceux-là, jugeant inhumain, d'ailleurs, de conserver l'existence à un misérable pour qui la vie ne devait être qu'une longue souffrance. Ce fut seulement dans la suite que les parents usurpèrent le droit de la cité, et que les enfants furent condamnés, non par raison d'État, mais par l'avarice ou l'indolence de ceux auxquels incombait le soin de les nourrir.

Tel est le cas pour Daphnis. Le crime que son père a voulu commettre n'a aucune excuse. On ne saurait, par suite, être surpris que le jeune homme ne se croie pas tenu de lui témoigner une immense tendresse. Certes, au premier instant, il se montre assez expansif, — la pensée qu'il est soudain devenu riche peut être pour quelque chose dans sa joie. Mais le parfait bonheur n'est

pas de ce monde. Bientôt des difficultés imprévues s'élèvent au sujet de son mariage avec Chloé. Alors le pauvre garçon s'abandonne au désespoir.

« — Oh ! s'écrie-t-il, oh ! malheureux que je suis d'avoir retrouvé mes parents. »

C'est ainsi que Longos exprime la piété filiale ; il ne la comprend pas mieux que l'affection paternelle, ni mieux — nous allons nous en convaincre — que la fidélité entre époux.

L'aventure de Lycœnion me paraît édifiante[1]. Lycœnion est « une petite femme jeune et belle », mariée à un brave homme du nom de Chromis, qu'elle a épousé sans doute pour sa fortune, car Chromis « ne tient pas des terres d'autrui, mais laboure son propre héritage ». Chromis aime Lycœnion, et comme il a en elle la plus grande confiance, elle en profite pour le tromper. Elle le trompe même dans des circonstances particulièrement odieuses. La faute n'est point chez elle la suite d'une faiblesse, d'un entraînement. Elle la prépare seule, fait toutes les démarches, cherche toutes les occasions, se souciant peu de trouver l'amour

1. Longos, *Daphnis et Chloé*, liv. III, chap. xv-xviii.

pourvu qu'elle trouve la jouissance, perfide et égoïste dans l'adultère comme dans le mariage. Et qui choisit-elle pour complice? un enfant, un inconscient, dont l'innocence devrait lui inspirer respect, un pauvre petit gars qui s'abandonne à ses étreintes, à ses baisers, comme un fils aux caresses de sa mère. La scène pourrait n'être que choquante, elle est navrante. On s'attend à ce que le châtiment soit proportionné au vice. Il n'en est rien. A la conclusion du livre, lorsque Longos décrit les fêtes qui précèdent les noces de Daphnis, il a soin de faire assister Lycœnion à ces fêtes, aux côtés de son mari, pour bien montrer que l'époux trompé n'a aucun soupçon, ni l'épouse coupable aucun regret...

IV

La famille, dans l'antiquité grecque, l'État, la société tout entière avaient, à l'origine, un fondement religieux : l'unité du culte, du culte domestique, local ou national. C'était une force et une faiblesse. Tant que le chef de la maison, ou le chef de la cité apparut

revêtu du prestige sacerdotal, il n'eut pas de peine à se faire respecter et obéir, et les guerriers n'eurent pas de peine à combattre, tant qu'en repoussant l'invasion étrangère ils pensaient remplir une mission sainte et sauver des profanations leurs citadelles qui étaient des sanctuaires et leurs foyers qui étaient des autels. Mais il n'en fut plus ainsi lorsque les Hellènes perdirent leurs convictions primitives. Quand la foi disparut, tout l'édifice que la foi soutenait et cimentait se disloqua peu à peu.

Si les *Pastorales* nous présentent un aussi triste tableau de l'état social contemporain, c'est que l'incrédulité, depuis longtemps se répandant de jour en jour, a fini par gagner toutes les âmes. Nous sommes parvenus au point culminant de la crise. Déjà même la réaction se prépare, et il est curieux d'étudier cette réaction dans ses premiers symptômes, puisqu'elle doit aboutir au triomphe du christianisme.

A en juger par le roman qui nous occupe, il semblerait qu'à l'heure où ce livre parut, se dessinait une curieuse évolution, non sans analogie avec celle que nous voyons s'affirmer, aujourd'hui, dans notre art et notre littérature. Un siècle après les ardentes polé-

20.

espoirs, nos illusion
perdus, le rêve nou
l'attente de cet idéal fu
encore, nos esprits s'
de religiosité, d'essen
cielle certes et très ép
est pas moins consol
jadis, sous le ciel de
céda Longos.

Longos n'a point
voix de Jésus qui s'él
pour pardonner les fa
souffrances, pour app
aux faibles, aux oppri
vers le ciel, pour préc
tion, la concorde, la
voyant pas briller la l
miner l'avenir, il a dem
ces du passé le soula

la mélancolie que lui inspiraient les douleurs de son temps, et s'est plu à évoquer les naïves etpoétiques croyances d'un autre âge.

Son livre fait au surnaturel la part assez grande ; on y trouve des dieux qui parlent, qui agissent, qui s'occupent constamment des affaires d'ici-bas. Ce sont les dieux des amoureux et des bergers : Eros, « ce jeune garçonnet fort gentil et beau à merveille, blanc comme lait, rouge comme feu, ayant des ailes aux épaules, et portant en écharpe un petit arc avec de petites flèches » ; — les Nymphes, « belles jeunes filles aux visages riants, les cheveux épars au-dessus des épaules » ; — et Pan, « qui semble proprement un bouc, avec sa peau velue, ses cornes en la tête, et ses pieds de chèvre ».

Chaque matin et chaque soir, Daphnis et Chloé, en conduisant leurs bêtes aux champs et en les ramenant à l'étable, vont saluer les saintes images de leurs patrons. Chloé aime chanter à leur louange des hymnes que de vieux bergers composèrent, tandis que Daphnis l'accompagne sur sa flûte. Ont-ils une joie ou une peine, ils la confient aussitôt à leurs divins protecteurs pour les remercier de leurs bienfaits ou pour implo-

rer leur assistance. Et afin que leurs prières soient plus efficaces, ils y joignent toujours quelques offrandes, des fleurs, des fruits, un peu du lait de leur troupeau.

Aussi ces enfants sont-ils aimés des dieux qui sont attentifs à les secourir. Dans l'immuabilité de leur sagesse, ils prévoient les difficultés à naître et les aplanissent ; ils réparent le malheur déjà fait. Chloé est perdue — Pan la fait retrouver : Daphnis a besoin d'argent — les Nymphes lui font découvrir sur la plage une bourse bien garnie ; les deux amants se lamentent d'être tenus éloignés l'un de l'autre — Éros, au même instant, leur ménage une entrevue.

Ces fictions d'interventions et de prodiges sont contées avec beaucoup d'art. Comme Longos n'y croit pas lui-même et qu'il sait que personne ne peut y croire, il a soin d'atténuer leur invraisemblance. Le merveilleux, dans son livre, n'est jamais plaqué sur le réel ; il est estompé, voilé, fondu avec lui ainsi qu'un mirage. C'est uniquement en songe que les divinités osent apparaître aux hommes, et les manifestations de leur puissance sont très discrètes, de manière à ce que l'on puisse prendre leurs miracles pour des effets du hasard ou encore



pour des illusions de gens troublés qui s'imaginent voir et entendre des choses extraordinaires.

Mais parfois le conteur s'éveille tout à coup de son rêve et, de mystique qu'il était, devient railleur. Un jour Daphnis jure à sa mie qu'il lui restera fidèle jusqu'à la mort, et il prend à témoin l'image du dieu Pan. Mais Chloé l'arrête; elle veut un serment plus sûr : « Ce dieu, dit-elle, est un dieu amoureux auquel il n'y a point fiance : il a aimé Pitys, il a aimé Syringe et ne cesse de pourchasser les nymphes Dryades, de sorte que si tu me faussais la foi que tu m'as jurée par lui, si même tu devenais amoureux de plus de femmes qu'il n'y a de chalumeaux en ton flageolet, il ne ferait qu'en rire. »

Ici la plaisanterie est encore innocente; mais ailleurs elle tourne au blasphème.

La fable de Longos n'eût pas été complète si nous n'y avions vu figurer un de ces immondes débauchés que nous avons rencontrés dans la plupart des romans grecs. Ce personnage, dans les *Pastorales*, est un ivrogne du nom de Gnathon. Gnathon trouve Daphnis à son goût et se propose de lui faire violence. Et, comme un de ses amis lui reproche sa monstrueuse passion, le liber-

tin hausse les épaules : « Celui qui aime, ô mon cher maître, ne s'embarrasse point de tout cela... Si j'ai mis mon amour en un pasteur, j'ai fait en ceci comme les dieux. Branchus paissait les chèvres et Apollon en fut épris; Ganymède était berger et Jupiter le ravit pour en avoir son plaisir. »

Quelle gravité sous cet apparent badinage ! Et, malgré toutes les interventions et toutes les prières qui remplissent l'histoire de Daphnis et Chloé, comme ces seuls mots font bien sentir que la mythologie, en tant que religion, est maintenant à jamais morte !

D'aucuns ont regretté que Longos ait paru justement à une époque indécise, aux confins de deux âges, à cette heure de crépuscule où s'étaient dissipées les ombres sereines de la nuit antique et où le jour nouveau ne brillait pas encore. Je ne partage pas leur avis. Certes, l'inspiration de l'artiste aurait pu être plus franche s'il était venu un peu plus tôt ou surtout un peu plus tard, et l'on ne relèverait point, dans son œuvre, d'aussi singuliers contrastes d'obscénité et de grâce, de corruption et de candeur. Mais nous ne pouvons regretter ces contrastes. Avec son scepticisme d'un côté, ses aspirations in-

quiètes de l'autre, c'est toute l'âme d'un peuple qui se révèle à nous, telle qu'elle devait être en ces temps de transition. L'originalité du livre est là : lorsque Daphnis et Chloé deviendront chrétiens, ils ne seront plus *Daphnis* et *Chloé;* ils s'appelleront *Paul* et *Virginie.*

CHAPITRE V

HÉLIODORE

On ne peut citer le nom d'Héliodore sans penser à une jolie anecdote dont Racine fut le héros. C'était au temps où le grand poète n'était encore qu'un modeste écolier et faisait ses études à Port-Royal. Lancelot le surprit un jour plongé dans la lecture d'un ouvrage qui paraissait l'intéresser vivement ; il s'approcha et fut bien indigné, on le devine, lorsqu'il se trouva en présence, non du *Jardin des Racines grecques*, mais de l'amoureuse histoire de *Théagène et Chariclée*. Naturellement le volume fut jeté au feu. L'élève en acheta un second exemplaire; ce second exemplaire subit le même sort. Le jeune homme trouva encore le moyen de s'en procurer un troisième, et peu après, le porta lui-même à son maître.

—Maintenant, lui dit-il, vous pouvez brûler celui-ci comme les autres : je le sais par cœur.



Sans doute le premier roman venu aurait consolé Racine de la morne existence qu'il menait au milieu des Solitaires, pourvu que ce roman ouvrît d'autres horizons à ses rêves et répondît aux émotions, aux vagues tendresses qu'il sentait s'éveiller dans son âme. Mais il avait un motif spécial de chérir le conte grec, parce qu'il aimait l'auteur autant que le livre. On sait comment Héliodore, devenu évêque de Tricca, en Thessalie, se serait vu condamné par le synode de la province à brûler le volume composé dans sa jeunesse, et aurait perdu sa mitre plutôt que de renier son œuvre. Ce trait touchant, Racine devait l'admirer plus que tout autre, car il se trouvait dans une situation presque semblable. Il avait en effet pour oncle un riche chanoine qui voulait le faire entrer dans les ordres afin de pouvoir lui céder son bénéfice, mais le neveu résistait, préférant à tous les biens et dignités ecclésiastiques sa vocation de poète.

Héliodore doit certainement beaucoup de sa gloire à cette légende qui le montre obligé de choisir entre son évêché et son livre, et tenant plus à son livre qu'à son évêché. C'est dommage que la tradition soit aussi contestable. Nous pouvons nous éton-

ner avec raison qu'aucun écrivain contemporain n'ait cité cette aventure pourtant originale, et qu'elle se trouve seulement dans les compilations d'un moine du xive siècle. L'on a été jusqu'à se demander s'il était bien établi que l'auteur de *Théagène et Chariclée* fût le même personnage que l'évêque de Tricca qui vivait sous le règne de Théodose, et se rendit célèbre par ses rigueurs en matière de discipline. Bayle a consacré à cette question toute une page de son *Dictionnaire*. Je ne la transcrirai pas ici. Le fait a d'ailleurs peu d'importance. Sans connaître la vie de l'écrivain, il est facile de lui assigner sa place exacte dans l'histoire littéraire de l'antiquité, parce qu'Héliodore est le premier romancier qui, consciemment ou inconsciemment, se soit inspiré des idées évangéliques.

I

Ce n'est pas à dire, loin de là, qu'il n'ait plus rien de commun avec ses devanciers. On aurait tort de se figurer que son œuvre témoigne d'une sorte de renaissance intellectuelle. Il n'en a pas été de la société antique

comme d'un astre que l'on verrait se briser soudain par l'effet d'une mystérieuse catastrophe et dont les fragments se ressouderaient dans quelque point de l'espace pour former une autre planète gravitant autour d'un autre soleil. Du jour au lendemain, le monde ancien n'a pu retrouver la jeunesse, la force, le génie d'un monde nouveau. — Lorsque l'Église, triomphant des persécutions et des polémiques, s'introduisit définitivement à Rome et dans l'Hellas, elle renversa rarement les vieilles idoles, ni ne brûla les vieux temples. Elle préféra se servir de ces temples et de ces idoles. Là où le pontife païen avait jadis célébré le culte de Zeus, le prêtre chrétien chanta les louanges de l'Éternel ; il s'agenouilla devant les statues des dieux devenues pour lui celles des saints, et, sur le bassin des sacrifices, il baptisa les catéchumènes. C'est ainsi que d'une façon presque insensible l'évolution se faisait dans les esprits, et c'est ainsi également qu'elle se manifeste dans le roman d'Héliodore.

Un lecteur superficiel prêterait sans doute peu d'attention à cet ouvrage. Il semble calqué sur tous ceux que nous venons de parcourir, si j'en excepte celui de Longos qui savait du moins s'écarter parfois des vieilles

formules et rajeunir son conte par la sincérité de ses descriptions et de ses analyses. Bien que le drame soit habilement composé, les personnages introduits avec art, le dénouement amené sans trop d'effort, c'est en somme un livre d'une couleur très pâle et d'un intérêt plus que médiocre. On peut, du reste, le résumer en quelques mots.

Persine, la reine d'Éthiopie, ayant pendant sa grossesse jeté les yeux sur un tableau d'Andromède, met au monde une fille de race blanche. Craignant que son époux ne la soupçonne d'adultère, elle confie l'enfant à un prêtre grec qui lui donne le nom de Chariclée et l'emmène à Delphes pour la consacrer au culte de Phœbos. C'est là qu'un jour Théagène l'aperçoit au milieu d'un sacrifice, et aussitôt se sent brûler pour elle de la passion la plus ardente. Dès lors il ne pense qu'à l'enlever, et elle se laisse faire. Avec le voyage commence pour les deux amoureux une série d'aventures et de vicissitudes sans nombre, causées, on le pense bien, par d'inévitables brigands et de non moins inévitables pirates. Enfin tout s'arrange. Chariclée, de retour en Éthiopie, est reconnue par son père et un heureux mariage termine le roman...

Ce thème, on le voit, n'est rien moins que nouveau. Les épisodes secondaires ne le sont pas davantage. Presque toujours l'on y voit paraître sous des noms d'emprunt des figures dramatiques bien connues. Le roi Hydaspe prêt à immoler sa fille ne rappelle-t-il point Agamemnon conduisant Iphigénie au supplice? Les deux fils d'un pontife égyptien qui se disputent les armes à la main l'héritage paternel ne font-ils pas songer à Polynice et Étéocle? Comment ne pas se souvenir d'Hippolyte en voyant Gnémon se défendre avec tant de courage contre les séductions de sa marâtre? Toute la mythologie est évoquée en ce livre, depuis les travaux d'Hercule et de Thésée, jusqu'au rapt d'Hélène et à la guerre de Troie.

Héliodore qui a pillé les vieux poètes, les vieux tragiques, les vieux romanciers pour trouver les éléments de sa fable, n'a même pas su grouper ces éléments d'une façon personnelle. Le plan du livre est celui de l'*Odyssée*. Amyot qui, longtemps avant de traduire les *Pastorales*, a traduit les *Éthiopiques* et qui a été porté par suite à quelque indulgence envers le conteur, lui fait un mérite, dans sa préface, d'avoir suivi l'exemple d'Homère. Je crois qu'Amyot a tort. Ces longs récits, pro-

longés parfois pendant plusieurs jours, où les divers personnages nous mettent au courant de toute leur existence, se pardonnaient dans les œuvres des primitifs aux temps d'enthousiasme, où les auditeurs qui entouraient le poète l'écoutaient sans jamais se lasser de l'entendre et le croyaient sans jamais discuter leur foi. Puis on trouvait alors moins d'invraisemblance à l'artifice. Quand on vivait beaucoup plus de souvenirs parce que l'on n'avait pas de plumes pour fixer les choses, ni de livres pour les rappeler; quand, en outre, les agitations d'une civilisation fiévreuse ne troublaient pas la monotone sérénité de la vie — la mémoire, plus libre et plus nécessaire, devenait un instrument d'une prodigieuse puissance qui retenait les moindres événements avec une précision aujourd'hui incroyable. Héliodore, en adaptant le procédé au roman, ne tient aucun compte de la différence des temps et des circonstances. Les narrations qu'il met sur les lèvres de ses héros et dans lesquelles il leur fait répéter mot pour mot des entretiens interminables et des discours entiers, sont parfaitement ridicules. Chez lui elles n'ont pas même le mérite d'être plus rapides, plus animées que l'exposition de l'écrivain.

Elles sont trop longues pour conserver quelque vigueur, trop étudiées pour paraître sincères, trop pareilles à elles-mêmes pour laisser oublier un instant le véritable acteur, caché derrière la toile, qui parle sans cesse à la place de ses fantoches. — Enfin il ne faut pas oublier que l'épopée antique était fort peu chargée d'incidents; les aventures de Théagène et Chariclée sont au contraire compliquées à plaisir. Lorsque le romancier, dès le début, nous jette au milieu du drame et nous force à parcourir des centaines de pages avant de nous en expliquer le commencement, il exige de nous un trop grand effort d'attention et de patience, et l'on est fatigué de son histoire avant d'être parvenu à la comprendre.

Comme si ce n'était pas assez pour rebuter le lecteur, il imagine de retarder encore la marche de son action, déjà si traînante, par mille détails, mille digressions inutiles qui remplissent quelquefois tout un chapitre. Telle l'énumération des présents que les ambassadeurs des pays voisins viennent offrir au roi d'Éthiopie, et où se trouve cette amusante description d'une girafe : « Ils lui avaient apporté aussi une certaine espèce de bête d'une étrange et merveilleuse forme et nature. Premièrement elle est environ de la

hauteur d'un chameau et a la peau par-dessus tachetée et mouchetée comme un léopard. Les parties de derrière depuis le dessous du ventre sont basses et tiennent du lion ; mais les parties des épaules, les pieds de devant et la poitrine sont élevés outre mesure à proportion des autres membres. Son cou grêle sortant d'un grand corps va en s'amincissant et s'allongissant comme le col d'un cygne. La tête ressemble de forme à celle d'un chameau, mais de grosseur elle est un peu plus grosse que deux fois celle d'une autruche de Libye. Elle a les yeux de diverses couleurs dont elle jette un regard fort effroyable et hideux. Sa marche est étrange aussi et contraire à tout autre genre de bête, soit terrestre ou aquatique, car elle ne remue pas un pied d'un côté et puis un autre d'un autre, mais avance les deux pieds droits tous ensemble, et les deux gauches puis après ensemble aussi, tellement qu'elle a toujours en marchant l'un des côtés suspendu. Au demeurant, si privée et si douce à traîner et à remuer que le maître qui la gouvernait la menait où bon lui semblait, seulement avec une petite corde. »

Un peu plus loin le romancier disserte longuement sur les sources du Nil et s'éver-

tue à expliquer les crues périodiques de ce fleuve par la chaleur excessive qui arrête aux confins du monde et dissout en pluie les nuages que les vents d'été chassent vers le sud. Une autre fois il se donne la même peine pour chercher la cause des tempêtes si fréquentes à l'entrée du golfe de Corinthe. La moitié du livre ixe est consacrée à décrire une à une, dans leurs plus minutieux détails, les diverses opérations d'un siège, les préparatifs de défense, les ouvrages de retranchement et de circonvallation, et les travaux exécutés pour inonder la ville.

Ainsi Héliodore flâne sur son chemin et à chaque pas s'arrête devant un arbre, un oiseau, un caillou, une fleur qui devient aussitôt pour lui un prétexte à dissertations. Ce n'est pas avant d'avoir épuisé son sujet qu'il consent à poursuivre sa route. L'instant d'après il recommence.

On ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on le voit se lancer gravement dans les théories les plus grotesques qui se puissent imaginer, merveilleux galimatias de philosophie, de physiologie, de psychologie, comme celle-ci par exemple, que je cite au hasard : « Cet air qui est épandu tout à l'entour de nous, pénétrant ès plus intimes et secrètes parties de

notre corps, par les yeux, par les naseaux, par l'inspiration et respiration ordinaire, et généralement par tous autres conduits et ouvertures de notre corps, y porte les qualités extérieures qu'il a... Et qu'il en soit ainsi, considérez combien il se trouve de gens qui soient infectés du mal des yeux ou bien d'une contagion pestilentielle sans avoir jamais touché à ceux qui étaient déjà entachés de telles maladies, sans avoir couché, ni bu, ni mangé avec eux, seulement pour avoir participé du même air. » J'abrège la démonstration ; je vous fais grâce du petit loriot qui gagne la jaunisse dès qu'un malade l'aperçoit, et du basilic, ce serpent redoutable, qui tue hommes et bêtes rien qu'en fixant sur eux son regard. J'ai hâte d'arriver à la conclusion que le savant écrivain tire de toutes ces prémisses. Il veut nous expliquer ainsi « l'origine et la naissance de l'amour », car, dit-il, « l'amour prend son commencement des objets que l'on voit, lesquels (par manière de dire) lancent cette passion comme un vent au-dedans de l'âme, par les conduits des yeux, et non sans grande raison : l'œil étant le plus remuant, le plus prompt, le plus vif de tous les sens et conduits naturels de notre corps, il en est aussi le plus susceptible de

toutes dérivations et defluctions ; attirant à soi, par le moyen de ses esprits vifs et enflammés, l'amour et ce qui lui est présenté[1] !... »

Si le romancier avait voulu amuser ses lecteurs par des paradoxes, on pourrait dire qu'il y a merveilleusement réussi. Mais ce n'était pas là son but. Jamais écrivain ne s'est pris plus au sérieux, n'a prôné avec plus de suffisance, n'a mieux gardé cette gravité imperturbable des gens qui, pleins d'admiration pour eux-mêmes, sont convaincus de n'être pas moins admirés par les autres. Le ton doctrinal qu'il affecte, il le conserve d'un bout à l'autre de son livre, même lorsqu'il démontre pourquoi les amoureux sont plus enclins à boire que le commun des mortels[2], ou qu'il discute au sujet d'une touffe de poils qu'Homère aurait portée à l'une de ses cuisses[3]. C'est un bavard deux fois insupportable, parce qu'il est bavard et parce qu'il est pédant.

Le style, dans les *Éthiopiques* ne vaut pas mieux que les idées. — Lorsque nous considérons un ensemble d'ouvrages contemporains,

1. Héliodore, *Théagène et Chariclée*, liv. III, c. ii, trad. d'Amyot. — 2. *Ibid.*, liv. III, c. iii. — 3. *Ibid.*, liv. III, c. iii.

La nui
er mes
s comm
le!... E
s grand
e père
ner le
atienc
noce, il
victim
sourie
ntil pe
elques
plus g
— Et
émiss
n jour
Mais
eux o
—F

style peint l'l
dire aussi qu
l'homme. Dan
nais le goût by
l'architecture
d'Orient faisa
langue est lou
l'excès. Mais le
tiche poétique,
cer les images,
prose n'en reste
luxe de la forme
la stérilité du fo
de l'âge que les
C'est au déclin
compositions son
niers romanciers
vers.



II

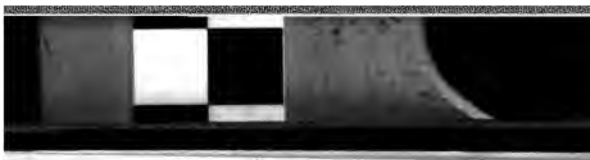
Mais Héliodore a un mérite qui fait oublier tous ses défauts. Il est moral. Amyot trouvait dans cette histoire fabuleuse de *Théagène et Chariclée* « de beaux discours tirés de la philosophie, force dits notables et propos sentencieux, et partout les passions humaines peintes avec si grande vertu que l'on ne saurait tirer occasion ou exemple de mal faire ». Certains critiques ont même pensé que le romancier avait écrit son livre dans un but d'édification et qu'il était déjà chrétien lorsqu'il le composa.

Certes l'on ne peut attacher aucune importance à ce fait qu'Héliodore, suivant la tradition établie par ses devanciers, ait continué à se servir, dans sa fable, du merveilleux de la mythologie plutôt que d'y substituer le merveilleux de la religion chrétienne. De nos jours encore les poètes chantent l'Olympe. Le conteur grec pouvait au même titre user de fictions convenues, sans pour cela y croire, et la meilleure preuve qu'il n'y croit pas c'est qu'il ne perd aucune occasion de tourner en ridicule les croyances et les pratiques du

paganisme[1]. Nous ne pouvons nous y tromper. Ses dieux ne sont quedes prête-noms derrière lesquels on devine une divinité douce et miséricordieuse, une Providence comme l'antiquité n'en avait jamais conçue, qui aime l'homme, qui le conserve, qui le soutient, qui ne l'afflige que pour lui préparer une plus belle récompense. De là, dans son récit, tant de patiences héroïques, tant de courages qui tiennent du miracle, la souffrance acceptée sans révolte, l'épreuve subie avec espoir; de là enfin les sentiments de Chariclée qui tombe à genoux dans la douleur en demandant que « la volonté divine soit faite en toutes choses autant à l'avenir comme au passé[2] ». Prière admirable que pouvait seul inspirer l'Évangile. Chez les Anciens il y avait eu des fatalistes, il n'y avait pas eu de résignés; et la grande différence qui existe entre le résigné et le fataliste, c'est que celui-ci courbe la tête dans l'adversité et que l'autre la relève.

Chariclée a confiance dans les dieux parce qu'elle les sait bons et parce qu'elle les sait justes. Ce dogme de la justice divine, si souvent méconnu par les romanciers grecs,

1. Héliodore, *Théagène et Chariclée*, liv. III, c. iv; liv. IX, c. ii, etc. — 2. *Ibid.*, liv. VI, c. ii.



Héliodore le réhabilite, le proclame à toutes les pages de son livre. Dans le but de mieux le faire ressortir, il a soin de traiter chacun de ses héros selon ses mérites, de donner à chacun de leurs actes une sorte de contre-partie qui satisfasse pleinement l'équité pour la gloire des justes et la confusion des méchants. C'est la formule classique de ce que l'on est convenu d'appeler un ouvrage honnête. L'artiste répugne sans doute quelquefois à s'y conformer au mépris de toute vérité et de toute vraisemblance. Mais Héliodore, en supposant qu'il ait eu ces scrupules, a su les faire taire et l'on doit lui en savoir gré. Ce n'est pas de sa faute si l'esprit du public ne peut embrasser qu'un horizon très étroit et s'il est nécessaire, afin d'être compris de lui, de tout faire rentrer dans cet horizon, fût-ce par un mirage. Ce n'est pas de sa faute non plus si ce mirage déroute quelque peu. — Le christianisme enveloppe le tribunal du Tout-Puissant d'un voile de mystère qui ne doit se soulever devant nous qu'au delà du tombeau. Nul ne connaît les arrêts rendus à ce tribunal, nul ne peut les préjuger, nul ne peut dire ce qu'il y entre de sévérité et de miséricorde. Lorsque l'auteur des *Éthiopiques*, avant la conclusion de son livre, révèle au lecteur

la sentence suprême, il enlève précisément à cette sentence le caractère surnaturel qui en fait la grandeur; on peut le regretter, et l'on peut regretter encore que pour faire paraître la divinité plus juste, il l'oblige à châtier le crime aussitôt le crime accompli, sans tenir compte de cette pitié céleste qui est la plus belle et la plus touchante des croyances chrétiennes.

Du moins il se dédommage de ne pouvoir parler de la pitié des dieux en parlant souvent de la pitié des hommes. Une grande réforme de la loi évangélique a été de substituer à la morale passive des philosophes une morale éminemment active et de formuler en termes précis un ensemble de devoirs que le monde païen avait à peine soupçonné; je veux parler des devoirs d'amour. « Aimez-vous les uns les autres, » avait dit le Christ, et le disciple répétant la parole du maître, ajoutait que toute la doctrine était là. Les personnages d'Héliodore semblent s'inspirer sans cesse de cette belle parole. L'un d'eux, un prisonnier, oubliant ses propres misères ne songe qu'à secourir ses compagnons d'infortune[1]; un autre, au péril de sa vie,

1. Héliodore, *Théagène et Chariclée*, liv. I, c. iii.



ouvre sa maison à des étrangers sans refuge[1]; un pauvre pêcheur dont le travail suffit à peine à nourrir ses enfants, loge sous son toit des voyageurs sans asile[2]. Et ce n'est point uniquement par des actes de bienfaisance que la charité se manifeste ; elle les porte même à cette clémence, à cet oubli des injures qui est l'expression dernière de l'amour : le vainqueur fait grâce au vaincu[3], le roi laisse la vie à ses sujets révoltés[4], le père pardonne à ses fils coupables[5].

Il n'est pas besoin de multiplier les exemples pour établir que les idées développées dans les *Éthiopiques* sont en tous points différentes de celles non seulement acceptées, mais préconisées dans les romans antérieurs. Toutefois je veux encore en donner une preuve qui m'a beaucoup frappé. L'écrivain nous présente quelque part un homme qui, ayant perdu à peu de temps d'intervalle sa fille et son épouse, a cru ne pouvoir leur survivre, « et pourtant, dit-il, malgré une si cruelle malignité de fortune, il n'a pas voulu abréger sa douleur, estimant que c'est un forfait contre la majesté divine que de s'ôter

1. Héliodore, *Théagène et Chariclée*, liv. II, c. vi. — 2. *Ibid.*, liv. V, c. iv. — 3. *Ibid.*, liv. IX, c. v. — 4. *Ibid.*, liv. V, c. iv. — 5. *Ibid.*, liv. VII, c. ii.

l'existence à soi-même »[1]. Rien ne saurait, si je ne me trompe, marquer mieux que cette simple réflexion, le revirement qui s'est fait dans les esprits. Quand on pense que les philosophes antiques, loin de considérer le suicide comme une lâcheté, y voyaient un acte de sublime courage et que tous les discours où ils prêchaient aux hommes le mépris de la vie avaient précisément pour but de leur permettre de se frapper, le moment venu, sans regret ni faiblesse : quand on pense que ce stoïcisme était si bien entré dans les mœurs, qu'au temps de la servitude romaine, il n'y avait personne qui ne portât sur soi le poignard ou le poison auquel il pouvait recourir dès qu'il le jugerait nécessaire ; quand on pense enfin que tous les livres d'imagination que nous avons feuilletés jusqu'ici ne nous ont jamais montré un malheureux accablé sous le poids d'une douleur ou acculé à un supplice, sans que nous l'ayons vu attenter à ses jours, on peut comprendre ce qu'a de si curieux et de si nouveau le langage d'Héliodore.

Mais je ne m'attarderai pas à discuter plus longtemps des points de détails, lorsqu'il

1. Héliodore, *Théagène et Chariclée*, liv. II, c. ix.

suffit de s'arrêter à l'esprit général de l'œuvre pour se persuader à quel point l'influence de l'Évangile se fait sentir dans le roman de *Théagène et Chariclée*. L'imagination du conteur n'a-t-elle pas quelque chose de cette exquise délicatesse, de cette pureté, de cette fraîcheur qui nous charment tant chez les primitifs italiens? On chercherait vainement dans tout son récit un tableau choquant, une expression qui rappelle, même de loin, les pensées sensuelles ou ordurières de ses prédécesseurs. Je ne veux pas dire sans doute que tous les personnages de son drame soient des modèles de chasteté. Cette Arsacé, entre autres, dont il nous conte la passion adultère pour Théagène, n'a guère plus de sens moral que n'avaient la Melitta d'Achille Tatios ou Lycœnion de Longos. Seulement Achille Tatios ne trouvait rien à reprendre à la conduite de Melitta et Longos ne reprouvait pas davantage celle de Lycœnion, tandis qu'Héliodore nous fait d'Arsacé un portrait odieux. Les deux premiers souriaient à l'infidèle; l'autre la condamne avec l'éloquence d'un moraliste, d'un apôtre, et lui fait subir l'expiation de son crime, au lieu de la laisser triompher dans le mal. Enfin son héros ne cède pas aux désirs de la femme

coupable comme Habrocome par complaisance, ou par ignorance comme Daphnis, mais, avec un courage surhumain qu'il renouvelle, qu'il entretient par la prière, il résiste à toutes les séductions, à toutes les menaces, à toutes les tortures. — Ainsi dans le tableau d'Héliodore les côtés d'ombre ne servent qu'à mieux faire briller les côtés lumineux. Il permet à Démenète de tenter Gnémon, afin que la continence de Gnémon ait plus de prix ; il veut qu'une prostituée touche le cœur du prêtre Calasiris afin que Calasiris ait la gloire de triompher, comme il le dit lui-même « de l'esprit malin qui aura pris, pour le tourmenter, le masque de cette créature ».

Est-il nécessaire, en passant, de constater combien ce dernier trait rappelle certaines anecdotes célèbres de la vie des Saints ? Dans beaucoup de pieuses traditions, le diable ne joue-t-il pas un rôle pareil à celui qu'il joue ici ? Ne le voit-on pas également se manifester sous des formes voluptueuses à des prêtres, à des ermites, à des solitaires qu'il veut perdre, d'abord parce qu'ils sont les élus de Dieu, ensuite parce que leur imagination, tendue dans le recueillement et le silence, est prète à s'exciter

davantage? Nous sourions volontiers aujourd'hui de ces visions superstitieuses. Que sont-elles pourtant sinon l'expression un peu naïve d'un fait vrai, de cette lutte qui se livre sans cesse au fond de nos âmes entre les bons et les mauvais penchants? L'apparition du diable, dans les légendes, n'est pas autre chose que la personnification de la voix de la chair s'élevant pour étouffer la voix de la conscience. En substituant à l'analyse métaphysique un drame simple et merveilleux, les vieux chroniqueurs cherchaient à frapper plus vivement et plus efficacement l'esprit des foules. Héliodore, qui se proposait le même but, a suivi la même voie.

Autant le romancier méprise la courtisane jusqu'à incarner en elle le démon de la luxure, autant il s'incline devant la femme honnête, la femme vertueuse, avec un respect presque religieux. Son admiration pour Chariclée en est la meilleure preuve. Il a tout sacrifié afin de faire mieux ressortir le caractère de son héroïne. Ses autres personnages s'effacent devant elle; nous ne regardons qu'elle; elle seule a le secret de nous intéresser et de nous émouvoir. Ce n'est pas une figure plus ou moins banale comme les jeunes filles le sont presque toujours

dans les romans grecs. C'est une de ces vierges chrétiennes, dont la pudeur, la constance, l'héroïsme suscitaient, aux premiers siècles de l'Église, de si beaux dévouements, de si généreux enthousiasmes et touchaient les bourreaux eux-mêmes : Chariclée tombe deux fois entre les mains de malfaiteurs, et deux fois elle leur inspire une semblable vénération. D'abord elle est saisie par un brigand, qui ne songe qu'à l'épouser et lui laisse pour réfléchir tout le temps qu'elle jugera nécessaire. Ailleurs un pirate vient à la surprendre, et, devenu lui aussi amoureux d'elle, il fait néanmoins serment de s'en remettre à sa libre volonté...

Ce sont là des sentiments que n'avaient jamais célébrés les conteurs anciens. Ils n'avaient connu que l'amour physique, l'amour incomplet, l'amour à fleur de peau; mais l'amour véritable, celui qui transforme, qui exalte l'homme, celui qui peut accomplir en lui des miracles, qui peut dompter l'insolence et la cruauté des forbans, Héliodore a été le premier à le comprendre — et c'est uniquement à cet amour qu'il a ouvert les cœurs de Chariclée et de Théagène... Il a voulu que ces amants ne fussent pas seulement innocents mais chastes, et, entre

eux, il a interposé cette création charmante et douloureuse qui s'appelle la pudeur. « Vainqueur de concupiscence », comme le dit Amyot dans son langage expressif, Théagène, avant de voir Chariclée, a passé sans détourner la tête au milieu des femmes que séduisaient sa beauté, sa force, son courage, et qui vainement cherchaient à s'insinuer dans sa bonne grâce. Et Chariclée, de son côté, avant de voir Théagène, n'a livré son esprit à aucune songerie frivole, n'a pris part à aucune fête, à aucun plaisir, aussi vierge de pensée que de corps. Ils se rencontrent, et soudain s'éveille en eux une mutuelle tendresse née de communes aspirations et d'une estime réciproque. Ils s'abandonnent l'un à l'autre en douces confidences qu'ils prolongent sans jamais se lasser; ils s'aiment sans qu'aucune fange ne ternisse la sérénité de leur rêve; ils jouissent de leur passion comme on respire une fleur en se gardant de l'effeuiller ou de la flétrir. Les épreuves viennent, et les séparations et les larmes qui les purifient encore. Comme ils ont fait vœu de ne point s'épouser avant que Chariclée n'ait retrouvé ses parents, ils attendent que la Providence, en exauçant leur désir, marque elle-même

a nuit der
r mes lacets
comme le
e!... Et la
grande qu
e père de
ner le plai
atience de
noce, il fau
victime?..
sourient.
ntil petit
elques se
plus gra
— Et n
émissais
jour!.
Mais il

mais la subl
sous l'œil de

Telles sont
la société de
gigantesque
tianisme nais
du plomb ou
la matière de l
ancien, ses pré
jeunes croyan
l'univers; seu
tandis que le pl
se dissiper, s'év
dont je viens de
cette société. Au
arrêté à des ap
l'esprit de ce co
beautés intimes.
teurs et des admi
leau a fait de lui l

Scudéry et Gomberville se sont souvent inspirés de son œuvre; le Tasse en a tiré l'épisode de la jeunesse de Clorinde; d'Urfé et Guarini en ont imité le dénoûment; Raphaël enfin a cherché dans l'histoire de *Théagène et Chariclée* le sujet de deux tableaux pleins de grâce.

CHAPITRE VI

LES DERNIERS ROMANCIERS GRECS.

Je pourrais ici terminer cette étude, car il ne m'appartient point de parler des romans franchement chrétiens, des *Évangiles apocryphes* comme celui de Nicomède, ou des *légendes des Saints* comme le conte de *Barlaam et Josaphat*. Ces fictions qui charmèrent l'imagination des premiers fidèles, qui font aujourd'hui encore les délices des âmes candides n'appartiennent plus en effet à l'antiquité : elles annoncent déjà le moyen âge.

Mais à côté de ces récits d'inspiration religieuse, et vers la même époque, paraissaient encore des fables profanes composées suivant les formules d'autrefois, et que Villemain compare « à des épreuves sorties les dernières d'une planche usée ». Pour remplir ma tâche jusqu'au bout je dois dire un mot de quelques-uns de ces livres, si

pénible qu'il puisse être de voir s'éteindre peu à peu dans ces productions d'extrême décadence, le génie admirable de la Grèce qui avait conçu tant de chefs-d'œuvre.

I

Je citerai d'abord le roman de Chariton d'Aphrodise. Ce n'est pas qu'il faille prendre cet auteur au sérieux, lorsqu'il se prétend contemporain des événements qu'il raconte et se donne pour un ami du rhéteur Athénagore qu'il a fait paraître dans son histoire. La question ne mérite pas d'être discutée. A vrai dire, nous ne savons rien de certain sur sa vie ; nous ne sommes même pas sûrs de son nom qui ressemble fort à un pseudonyme. Toutefois les critiques ont l'habitude de le placer avant Prodrome et Nicétas, avant Eumathe et Manassès, parce que son livre leur paraît moins médiocre que ceux de ces divers écrivains, et par la donnée qui ne manque pas trop de clarté ni de vraisemblance, et par le style en général assez naturel. Mais ses mérites sont pour la plupart négatifs. Il ne faut lui demander aucune

émotion sincère, aucune couleur, aucune observation, aucune invention.

Chariton d'Aphrodise copie surtout Iamblique. Le roman de *Chéréas et Callirhoé* est exactement calqué sur celui de *Rhodanès et Sinonis*. Comme Rhodanès et Sinonis, Chéréas et Callirhoé sont unis au début du livre, et avec leurs noces commencent leurs infortunes. La ressemblance des deux drames se poursuit à travers leurs nombreuses péripéties, à travers les contes de brigands, les scènes de séduction et de désespoir, les épisodes où il ne s'agit que de sombres cavernes, de tombeaux mystérieux, de lugubres supplices. Elle se poursuit jusque dans les rôles des principaux acteurs. Les *Babylonniennes* nous avaient montré, parmi les amoureux de Sinonis, un tyran du nom de Garmos; de même, ici, le roi de Perse, Artaxercès, figure parmi les amoureux de Callirhoé. Bien mieux. La manière dont Chariton conçoit et traduit la passion est précisément la manière dont la concevait et la traduisait Iamblique. Il lui prête un pareil caractère de violence, d'emportement, de jalousie sauvage, — sinon chez son héroïne, du moins chez son héros.

Ce héros, le bellâtre Chéréas, est, du reste,

un assez peu sympathique personnage. A peine marié, sur un simple soupçon, il entre dans un tel accès de colère qu'il lance un formidable coup de pied dans le ventre de son épouse. L'histoire prétend que Néron agit ainsi dans des circonstances analogues, et l'histoire ajoute que Poppée en mourut. Plus heureuse Callirhoé n'en meurt pas, mais il ne s'en faut guère, car chacun s'imagine qu'elle a rendu l'âme et on la porte religieusement au tombeau... Cependant Chéréas ne tarde pas à se convaincre de son erreur. Comme il apprend que sa victime, aussitôt ensevelie, a été déterrée par miracle, il se met en route pour la rechercher. Seulement il se montre alors aussi maladroit qu'il s'est montré lâche tout à l'heure, et parcourt l'Égypte quand sa femme se trouve en Perse. Heureusement que le hasard s'obstine à le seconder. Ayant quelques motifs de se plaindre des Perses qui ont brûlé son vaisseau et massacré tous ses compagnons, Chéréas, pour venger cette offense, oublie le but de son voyage et se joint aux Égyptiens révoltés contre Artaxercès. Il rencontre ainsi Callirhoé au moment où il peut le moins s'y attendre, et celle-ci, qui n'a jamais cessé d'être fidèle à son époux, lui pardonne de grand cœur.

Chariton d'Aphrodise a donné pour épigraphe à son ouvrage ces deux vers d'Anacréon :

Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
καὶ πῦρ καλή τις οὖσα.

La beauté triomphe et du fer et du feu. Évidemment le mot s'applique à Callirhoé et fait allusion à sa beauté morale autant qu'à sa beauté physique. L'idée est jolie ; mais il est regrettable que le talent du romancier ne soit pas à la hauteur de ses intentions. Ce pauvre écrivain fait trop souvent l'effet d'un pygmée suant sang et eau pour remuer une montagne. L'on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on le voit, pour démontrer sa thèse, imaginer avec tant de peine les plus terribles accidents, les plus extraordinaires catastrophes, mettre aux prises l'Asie et l'Afrique, et faire intervenir dans son drame le satrape d'Égypte, le satrape de Carie et le Grand Roi lui-même.

Si nous ne rencontrons ni rois ni satrapes dans l'histoire de *Rhodanthe et Dosiclès*, le roman de Théodore Prodrome n'y gagne pourtant rien en simplicité. C'est un fait à

ıoter que plus les ressorts dramatiques de-
riennent faibles en ces contes, plus l'intrigue
e complique à plaisir. L'auteur ne se donne
nême plus la peine de préparer les situations;
l les accumule, il les juxtapose tant bien que
nal, sans s'inquiéter de ce qui peut en adve-
ıir, et lorsqu'il lui faut démêler l'inextricable
ścheveau, il résout la difficulté le plus tran-
juillement du monde au moyen de quelque
niracle. Un bûcher flambe : aussitôt le ciel
e couvre de nuages et les flammes sont
steintes par une pluie torrentielle; des
roupes de soldats se montrent dès qu'elles
leviennent indispensables; on découvre le
contrepoison juste au moment critique; les
ersonnages disparaissent quand leur pré-
ence devient gênante, — en un mot tout con-
ourt, à l'instant voulu, pour déjouer les
rojets des coupables et sauver les innocents.
De pareils procédés une fois admis, les
ıuteurs n'ont plus aucun motif de se défier de
eur imagination. Théodore Prodrome laisse
a sienne vagabonder à son aise. Et comme si
e lecteur ne devait pas être suffisamment dé-
outé par une fiction aussi diffuse, aussi com-
liquée, aussi obscure que possible, cet écri-
rain s'amuse à la présenter de telle sorte
ju'elle soit plus inintelligible encore. « Non

content, en effet, comme on l'a remarqué très bien, de commencer par le milieu, et de nous apprendre de la bouche de son héros tout ce qui a précédé, il ne lui laisse raconter que la dernière partie, et lui fait rapporter le commencement d'une façon oblique en répétant ce qu'il a déjà dit à un tiers. » On devine combien l'on perd vite le fil de la narration au milieu de ces récits qui s'emboîtent les uns dans les autres. C'est un véritable labyrinthe où les routes s'interrompent et s'entrecroisent avec tant d'art que l'on se voit forcé à tout instant de revenir sur ses pas, et que l'on s'éloigne de plus en plus du but en s'efforçant de l'atteindre. Pour comble d'infortune, Prodrome, à l'exemple d'Héliodore, mais enchérissant sur son modèle, émaille ses monologues de mille digressions scientifiques, historiques, géographiques et morales qui font oublier le peu que l'on retient de l'intrigue. Le quart du roman est en parenthèses de ce genre. A certain moment l'on voit Dosiclès demander secours à ses amis afin d'enlever Rhodanthe, et il leur débite à cette occasion des lieux communs si rabattus sur le pouvoir de l'amour que ses compagnons s'impatientent et finissent par le railler à peu près dans ces termes :



— Hé ! laisse-nous avec tes bavardages, nous n'en avons que faire !

On a dit que cette réflexion était le seul passage sensé de tout le livre.

Il n'est pas étrange, d'ailleurs, de ne trouver dans ce récit que de froides déclamations et des réminiscences malheureuses, quand on pense que son auteur l'a composé derrière les murs épais d'un cloître, sans rien entendre des bruits extérieurs, sans rien voir du monde réel. Théodore Prodrome nous apprend, en effet, qu'il était un moine de Constantinople, connu sous le nom de Frère Hilarion. Il ajoute avec modestie : « Je ne suis pas d'une humble origine et beaucoup de gens pourraient envier ma naissance. J'ai reçu des leçons des meilleurs maîtres, j'ai appris la grammaire, j'ai étudié la rhétorique. Je pourrais dire que la philosophie d'Aristote, les sublimes conceptions de Platon, la théorie des nombres n'ont rien qui me soient étrangers, mais je craindrais que l'on ne m'accusât de présomption. »

Nous voici bien avertis sur le véritable caractère de son ouvrage. Il n'y a vu qu'un prétexte pour exercer sa science et ses talents littéraires. La peinture des sentiments semble le dernier de ses soucis. S'il parle d'amour

— sujet qui n'a rien de monastique — c'est seulement parce qu'une amoureuse histoire lui fournit un cadre excellent pour enchâsser, avec une apparence d'unité, des dissertations de toutes sortes. Un roman est un thème qui se prête aux variations les plus multiples ; l'on peut y faire entrer tous les genres, le genre didactique et le genre descriptif, le genre sérieux et le genre badin, le genre épistolaire et le genre oratoire. Le bon moine l'a compris. Et c'est pourquoi, voulant se distraire dans sa cellule, il a écrit un roman.

II

Prodrome avait chanté les amours de *Rhodanthe et Dosiclès* en pauvres vers « politiques » iambes irréguliers qui ont amené peu à peu les vers rimés des Grecs modernes. Cette innovation a été adopté par ses successeurs. Nicétas Eugenianos intitule son conte un « Poème à l'imitation du bienheureux philosophe Prodrome ». Le livre est précédé d'un sommaire : « Ici sont la fuite et les erreurs de *Drosille et Chariclès* ; tempêtes, rapines,



violences, poisons, brigands, pirates, famines, demeures horribles, et en plein jour obscurcies par les ténèbres, cous enflés par le carcan, misérables et tristes séparations de deux amants; enfin noces et mariages. » Il n'est pas nécessaire d'en savoir davantage pour être fixé sur l'originalité de l'écrivain. Tout ce que Nicétas n'a pas pris à ses devanciers immédiats, il l'a pris à ses devanciers plus anciens. Non content de suivre Prodrome pas à pas, il a pillé Xénophon d'Éphèse, il a pillé Tatios, il a surtout pillé Longos dont il n'a guère fait, suivant P.-L. Courier, que mettre la prose en vers.

Une seule chose lui est propre, c'est le style, et ce style est détestable. Je ne crois pas qu'il existe un livre où se rencontrent plus d'antithèses puériles, plus de comparaisons et d'hyperboles grotesques, plus de métaphores incohérentes. Pour exprimer la beauté de son héroïne, il dit que « tous les mortels la prendraient pour la fille du soleil et de la lune » ou « qu'elle brillait comme un astre de la terre et une rose du ciel ». Voulant traduire la pureté de son regard, il affirme « qu'elle changeait en pierre le cœur de quiconque osait la regarder ». Dans un baiser « le feu des lèvres d'une jeune fille

éteint le feu qui consume son fiancé ». Ailleurs, un amoureux appelle la bouche de sa maîtresse « un foyer qui contient à la fois une flamme aussi rafraîchissante que la rosée, et une rosée aussi brûlante que la flamme ». Au fond d'un cachot, pendant de longs jours, une infortunée « ne mange que des sanglots et ne boit que des larmes ». — « O Amour ! s'écrie un jeune homme au désespoir, tu es donc un enfant des bêtes fauves, tu as donc sucé le lait d'une lionne ou une ourse t'a nourri de sa mamelle ! »... « Malheureux que je suis, s'écrie un autre, hier j'ai pris de l'eau; l'Amour métamorphosé en moucheron est tombé dans ma coupe, je l'ai bu, et maintenant les plumes de ses ailes me chatouillent la poitrine ! »

J'avoue que Nicétas me paraît bien à plaindre. Le destin a été cruel pour lui. Durant des siècles les monuments de sa triste muse tombaient doucement en poussière au fond des bibliothèques. Pourquoi a-t-il fallu que les érudits vinssent les arracher à leur lente destruction, les étaler au grand jour et les exposer ainsi aux sarcasmes des critiques. L'un d'eux y voit l'ouvrage d'un « petit Grec verbeux et sottement diffus » et il maudit ce

livre absurde qu'il a lu à Venise pour ses péchés. « De tels poèmes, écrit un autre ont été inspirés non par le dieu de la lumière et du génie, mais par je ne sais quel démon d'ignorance et de ténèbres. » « Chez Nicétas, conclut un dernier, il n'y a plus que des sons de phrases, des formes de style, des ombres de pensées. »

Que dire après cela des pitoyables rhapsodies qui suivirent celle de Nicétas, et auprès desquelles celle de Nicétas peut passer pour un chef-d'œuvre. Tel cet *Hysménias et Hysmène*, dont l'auteur — longtemps confondu avec Eustathe, l'archevêque de Thessalonique à qui l'on doit des commentaires sur Homère et Pindare, — est un certain Eumathe Macrobolite, grammairien plus ou moins indigne de ce nom, natif de Syrie, que le docte Ducange désigne comme « Protonobilissime » et « grand archiviste du Palais » à la cour des empereurs byzantins. Ces titres sonores, du reste, ne l'empêchaient pas d'être un assez chétif personnage, qui semble n'avoir eu d'autre passion que celle de manger et de boire, à en juger du moins par son livre. Ce livre est une perpétuelle description de vins parfumés et de mets succulents.

La plus grande partie du roman se passe à table et l'on ne s'y aime que le verre à la main. Encore, si les héros d'Eumathe, à force de s'enivrer, finissaient par montrer quelque gaieté, on serait peut-être disposé à pardonner leur faiblesse. Mais plus ils se grisent, plus ils deviennent ennuyeux. Ce sont d'infatigables radoteurs qui répètent toujours deux, trois, quatre fois de suite la même histoire. — Huet a flétri cet ouvrage d'un mot que l'on ne saurait trouver trop sévère : « Rien n'est plus froid, écrit-il, rien n'est plus plat, rien n'est plus ennuyeux; nulle bienséance, nulle vraisemblance, nulle conduite : c'est le travail d'un écolier ou de quelque pauvre sophiste qui mériterait d'être resté écolier toute sa vie. »

Plus heureux qu'Eumathe, Constantin Manassès n'a pas eu la honte de passer à la postérité. Son roman d'*Aristandre et de Callithée* est perdu : des neuf livres qui le composaient, nous connaissons en tout à peine six cents vers. Ils ont été conservés par Macarios Chrysocephale, qui les a insérés avec des fragments de divers poètes dans une sorte d'anthologie intitulée le *Jardin des Roses*. Le goût de Macarios est des moins sûrs et les

roses qu'il a été cueillir ont trop souvent les nuances éteintes et l'âcre senteur des fleurs mortes. Celles qu'il a choisies dans les plates-bandes de Manassès sont étiolées entre toutes. Ce sont des lieux communs quelconques mille fois traités, mille fois épuisés : une diatribe contre la calomnie, une longue énumération des maux causés par l'or, une exhortation à la tempérance, et autres sujets semblables que le romancier développe en un jargon barbare et en des vers affreux, mesurés non sur la quantité mais sur l'accent.

Je m'arrête au livre de Manassès. A quoi bon soulever le voile d'oubli qui est tombé sur les romans de *Lybister et Rhodamne*, d'*Émilie et Thésée*, de *Chrysorrhoé et Callimaque*, de *Florios et Platzaflore*, tristes divagations d'une race qui s'est survécu à elle-même et dont il serait cruel de railler plus longtemps les malheurs. Aussi bien avons-nous atteint le terme de notre course. En ce XIIe siècle où nous sommes parvenus et qui vit naître les Manassès et les Eumathe, l'on parle français dans les rues d'Athènes. La civilisation s'est portée vers l'Occident. Des nations nouvelles se sont formées, s'épanouissent et recom-

mencent sous d'autres cieux cette éternelle histoire des peuples que nous venons de suivre dans les œuvres d'imagination de la Grèce, et qui, au fond, comme celle des individus, est toujours à peu près la même, avec les enthousiasmes de la jeunesse, les ardentes aspirations de l'âge mûr, et le scepticisme un peu mélancolique des vieux jours.....

FIN

TABLE DES MATIÈRES